

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
SAMUEL SÉNÉCHAL

GENRE AUTOFICTIONNEL ET ENGAGEMENT LITTÉRAIRE
CHEZ DANY LAFERRIÈRE
SUIVI DE
FIGURATIONS

MARS 2015

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

J'aimerais prendre le temps de remercier sincèrement les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à l'achèvement de ce projet de mémoire. Tout d'abord, je remercie mes parents de m'avoir appuyé dans tout ce que j'ai entrepris et de ne jamais avoir jugé mes décisions parfois hasardeuses. Votre soutien a toujours été essentiel et est parvenu à faire paraître certains détours un peu moins longs. Merci à ma sœur qui, elle aussi, est passée par cette longue et rigoureuse étape qu'est la Maîtrise et qui a su apaiser mes craintes avant le grand saut. Un merci spécial à ma copine Sophie ainsi qu'à mes amis proches pour avoir accepté mes absences en plus d'avoir compris mes périodes de fatigue et d'impatience. Évidemment, un merci colossal à Manon Brunet sans qui les nombreuses pages qui suivent seraient truffées de fautes idiotes, d'analyses bâclées et de répétitions gênantes. Merci de m'avoir transmis votre passion pour les mots et une partie de vos innombrables connaissances. Enfin, je tiens à remercier tous ceux qui consulteront, liront et citeront ce mémoire. Sans vous, les heures passées à formuler un tel travail n'ont que très peu de valeur.

*Tu crois que j'ai un truc à dire ?
Tu crois que j'ai vécu quelque chose d'important ?
Peut-être pas, peut-être pas.
Je suis juste un homme.
J'ai une histoire comme tout le monde.
Quand je cours pendant une heure sur mon tapis roulant,
j'ai l'impression d'être une métaphore.*

Frédéric Beigbeder
L'Égoïste romantique, 2005.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	II
TABLE DES MATIÈRES	IV
INTRODUCTION GÉNÉRALE	I
PREMIÈRE PARTIE – VOLET THÉORIQUE.....	10
GENRE AUTOFICTIONNEL ET ENGAGEMENT LITTÉRAIRE CHEZ DANY LAFERRIÈRE	10
INTRODUCTION	11
1. Une entrée fracassante	14
2. La consécration	15
3. Un personnage-écrivain qui a évolué sur près d'un quart de siècle.....	17
CHAPITRE 1 PRÉSENTATION DU GENRE AUTOFICTIONNEL ET DE LA NOTION D'ENGAGEMENT EN LITTÉRATURE.....	19
1. Les caractéristiques de l'autofiction : entre création et réalité	20
1.1. L'écrivain à l'avant-scène	23
1.2. Une liberté ancrée dans le réel	24
1.3. Auteur versus narrateur : confusion identitaire	25
1.4. Le réalisme laferrien	26
2. L'engagement en littérature : observer la société pour mieux la commenter	28
2.1. Fictions critiques : quand la fiction propulse un engagement concret	29
2.2. La crédibilité de l'intellectuel	32
CHAPITRE 2 GENRE AUTOFICTIONNEL ET ENGAGEMENT LITTÉRAIRE DANS LES ŒUVRES <i>COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER</i> ET <i>L'ÉNIGME DU RETOUR</i> DE DANY LAFERRIÈRE.....	37
1. Les diverses identités du personnage-narrateur	38
2. Le vocabulaire : d'une langue populaire à une langue standard	45
3. Les personnages secondaires : existence réelle ou fabulée ?	48
4. L'aspect formel : du dialogue au vers libre	51

CONCLUSION.....	55
1. Laferrière : auteur autofictionnel et engagé.....	55
2. <i>Figurations</i> : un roman inspiré des œuvres de Laferrière	65
DEUXIÈME PARTIE – VOLET CRÉATION	70
<i>FIGURATIONS</i>	70
CHAPITRE 1 LE FROG PURE RACE.....	71
CHAPITRE 2 UNE JOBINE DE FROG	76
CHAPITRE 3 LE FROG SANS PAYS	82
CHAPITRE 4 UN 1 ^{ER} JUILLET CHEZ LES FROGS.....	87
CHAPITRE 5 LES FROGS MANIFESTENT	97
CHAPITRE 6 UN FROG ET UNE PAGE BLANCHE	103
CHAPITRE 7 LE FROG AU BRAS BRÛLÉ	110
CHAPITRE 8 UNE DÉVIANCE DE FROGS	118
CHAPITRE 9 UNE AUTRE RENTRÉE CHEZ LES FROGS	128
CHAPITRE 10 UN DÉGUISEMENT DE FROG.....	134
CHAPITRE 11 LE FROG DES NEIGES.....	141
CHAPITRE 12 LE FROG SOUTERRAIN	149
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	159
BIBLIOGRAPHIE.....	168

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Comment en venir à faire une recherche sur l'autofiction ? Pourquoi consacrer un projet de maîtrise à ce genre à la mode depuis la fin des années soixante-dix mais qui, le temps nous le dira, pourrait très bien disparaître aussi rapidement qu'il est arrivé et ne devenir qu'une brève période de transition entre un courant et un autre ? En ce qui me concerne, la réponse est fort simple : ce genre résolument postmoderne a su faire naître en moi une passion bien réelle pour la littérature. Les romans d'écrivains associés à l'autofiction tels que Frédéric Beigbeder, Amélie Nothomb, Nelly Arcan, François Avard, Stéphane Bourguignon et, bien évidemment, Dany Laferrière, ont non seulement suscité un goût pour la lecture dite « de loisir », ils m'ont permis de me réorienter vers les études littéraires. Dans ce mémoire, je me pencherai de façon sérieuse sur ce genre littéraire particulier dans lequel l'auteur se permet de devenir le héros de l'histoire qu'il imagine et de jouer sur son identité qu'il remodèle à sa guise.

Une notion qui semble être laissée de côté depuis la mort de Sartre me passionne aussi : l'engagement en littérature. Une œuvre littéraire ne doit-elle pas essayer de changer le monde ? Certaines œuvres ont cette vocation d'emblée, ont ce souci de remettre en question une société imparfaite, alors que d'autres ne contiennent que quelques traces d'engagement littéraire. Ce sont ces dernières qui m'animent, celles qui mettent l'accent sur la fiction à partir de laquelle découle une problématique sociologique, politique ou philosophique. Ce type d'ouvrage parle au lecteur, fait naître en lui des émotions et le pousse à réfléchir. C'est d'ailleurs là toute l'importance de la littérature qui, selon Sartre, « consiste [...] à mettre un fait immédiat, irréfléchi, ignoré peut-être, sur le plan de la réflexion et de l'esprit objectif¹ ». Un livre se doit de poser des questions, ou à tout le moins d'espérer des réponses.

Le lien entre l'autofiction et l'engagement littéraire n'a que rarement été abordé par les théoriciens de la littérature. L'essayiste Dominique Viart a formalisé la notion de « fiction critique² » qui se rapproche passablement du sujet d'étude que je tenterai de développer, mais force est d'admettre que les textes faisant état de l'utilisation du genre autofictionnel pour faire preuve d'engagement littéraire n'abondent pas. Mon mémoire aura pour objectif de théoriser ce lien qui me semble tout à fait plausible en plus d'analyser deux œuvres de Dany Laferrière, soit *Comment faire l'amour avec un Nègre*

¹ Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998, p. 19.

² Dominique Viart, « Fictions critiques : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey, Jérôme Meizoz, dir., *Formes de l'engagement littéraire : 15^e – 21^e siècles*, Lausanne, Antipodes, Collection « Littérature, culture, société », 2006, p. 185.

*sans se fatiguer*³ et *L'Énigme du retour*⁴, et de scruter sa démarche d'écriture. C'est ce groupement entre deux romans de Laferrière, l'engagement littéraire et les études récentes concernant l'autofiction qui constituerait en quelque sorte l'originalité et l'utilité de mon projet de recherche.

La problématique de mon mémoire consiste à découvrir comment Dany Laferrière utilise les paradigmes du genre autofictionnel pour faire preuve d'engagement littéraire. Afin de bien mener ce projet, je devrai mettre à contribution les travaux de théoriciens de la littérature en lien avec les trois aspects de mon mémoire, soit l'autofiction, l'engagement littéraire et l'analyse des œuvres de Dany Laferrière.

Concernant le genre autofictionnel, de nombreux essais sont déjà parus depuis que Serge Doubrovsky a créé l'appellation « autofiction » sur la quatrième de couverture de son roman *Fils* paru en 1977. Parmi ceux-ci, je me pencherai surtout sur les ouvrages de Vincent Colonna⁵, Philippe Forest⁶, Sébastien Hubier⁷ et de Madeleine Ouellette-Michalska⁸. Ces études présentent bien l'évolution de la théorisation de ce genre et me permettront de faire un bilan critique des différents courants de pensée qui ont émergé à ce sujet. Elles m'éclaireront sur les distinctions parfois subtiles qui existent entre

³ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

⁴ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

⁵ Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, 250 p.

⁶ Philippe Forest, *Le roman, le Je*, Nantes, Pleins Feux, 2001, 89 p. ; Philippe Forest, Claude Gauguin, dir., *Les romans du Je*, Nantes, Pleins Feux, Horizons Comparatistes, 2001, 489 p.

⁷ Sébastien Hubier, *Littératures intimes, les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, 154 p.

⁸ Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, Documents, 2007, 152 p.

l'autofiction et l'autobiographie en plus de théoriser précisément les particularités de la forme en autofiction, ce qui sera d'un grand recours non seulement pour la partie « analyse » de ce travail, mais également pour la rédaction de la partie « création ».

Pour aborder l'engagement littéraire, l'ouvrage *La responsabilité de l'écrivain*⁹ de Sartre est un incontournable. Lorsqu'on parle d'engagement en littérature, il est impossible de laisser Sartre de côté. Cet essai est intéressant, car il généralise le fait que chaque œuvre littéraire possède une part d'engagement et explique que l'acte d'écrire en tant que tel constitue une forme de contrat social et de commentaire perçu comme étant engagé. À cela s'ajoutent les textes de Pierre Mertens¹⁰ et de Jacques Pelletier¹¹ qui me permettront de définir la figure de l'intellectuel qui est savamment utilisée dans les deux romans de mon corpus.

Certaines études ont également été publiées sur l'œuvre de Dany Laferrière ; leur lecture m'aidera à comprendre son travail avant de le mettre en lien avec mes deux autres sujets. Les textes d'Ursula Mathis-Moser¹² et de Benjamin Vasile¹³ sont d'importantes sources d'informations en ce qui concerne le pacte autofictionnel de Laferrière qui flirte constamment avec le pacte autobiographique. Ces deux essais sont tout à fait

⁹ Jean-Paul Sartre, *op. cit.*

¹⁰ Pierre Mertens, *À propos de l'engagement littéraire*, Montréal, Lux, Lettres libres, 2002, 54 p.

¹¹ Jacques Pelletier, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB, Essais critiques, 1994, 446 p. ; *Idem*, *Situation de l'intellectuel critique : la leçon de Broch*, Montréal, XYZ, Documents, 1997, 227 p.

¹² Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, Les champs de la culture, 2003, 338 p.

¹³ Benjamin Vasile, *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*, Paris, L'Harmattan, 2008, 285 p.

complémentaires puisque Mathis-Moser s'attarde beaucoup sur les liens qui existent entre la vie et l'œuvre de Laferrière alors que Vasile s'intéresse davantage aux particularités formelles qui caractérisent ses romans. À ces deux ouvrages s'ajoute l'entretien que Dany Laferrière a accordé à Bernard Magnier¹⁴ qui répond à plusieurs questionnements concernant la vision qu'a Laferrière sur la littérature et sur son œuvre en général.

Enfin, tel qu'il a déjà été mentionné, je compte concentrer mes efforts d'analyse sur un corpus constitué des romans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière, mais je vais parfois pousser la curiosité plus loin en allant lire certains de ses autres romans, notamment *Je suis un écrivain japonais*¹⁵ et *Chronique de la dérive douce*¹⁶. Ainsi, je serai en mesure de mieux comprendre la démarche de cet auteur qui est la pierre angulaire de mon travail de recherche et d'analyse.

Le choix de Laferrière comme corpus d'étude a surtout été motivé par sa longévité en littérature, par le fait qu'il ait un riche passé d'auteur et qu'il écrive toujours de nos jours. C'est d'ailleurs cette longue et fructueuse carrière qui motive la sélection des deux œuvres de mon corpus puisqu'elles ont été écrites à environ un quart de siècle d'écart, ce qui me permettra de m'interroger sur l'évolution du personnage-narrateur présenté dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, la première œuvre de Laferrière, et celui de *L'Énigme du retour*, parmi ses dernières publications, tout en

¹⁴ Dany Laferrière, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, 247 p.

¹⁵ *Idem*, *Je suis un écrivain japonais*, Montréal, Boréal, 2008, 262 p.

¹⁶ *Idem*, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, Boréal, 2012, 208 p.

me questionnant sur le renouvellement de son engagement littéraire qui consiste à placer son personnage-narrateur en position d'observateur de la société. De plus, Laferrière s'intéresse énormément à la création littéraire. En 2013, il a fait paraître *Journal d'un écrivain en pyjama*¹⁷, un recueil de notes consacrées au processus de création. Cet auteur propose donc une œuvre prospère qui érige un pont entre les deux parties de mon mémoire.

Du point de vue de la création, le genre autofictionnel est passionnant pour l'auteur, car il lui offre une liberté que l'autobiographie, soumise au pacte de la vérité, ne lui consent pas. Cette liberté me semble inspirante et c'est pourquoi mon mémoire en sera un de création dans lequel j'écirai une fiction inspirée de mon quotidien, mais dans lequel jamais je ne me nommerai. Ce quotidien ne sera qu'un souffle au roman ; je me devrai d'inventer des situations, de faire vivre à mon personnage-narrateur des événements qui ne me sont jamais arrivés afin de m'imaginer la réaction qu'il pourrait avoir. Une telle démarche me motive énormément étant donné que j'ai déjà publié un roman autofictionnel en 2012¹⁸ et que je compte peaufiner mon écriture grâce à ce mémoire afin de publier à nouveau dans le futur. De plus, question d'inclure dans la partie « création » le plus grand nombre d'aspects développés dans la partie « analyse » de mon mémoire, je vais faire de ce roman autofictionnel un roman engagé qui s'interrogera à la fois sur la situation politique du Québec contemporain ainsi que sur les menaces qui guettent la langue française en Amérique du Nord. Cet engagement, très

¹⁷ *Idem*, *Journal d'un écrivain en pyjama*, Montréal, Mémoire d'encrier, Chronique, 2013, 319 p.

¹⁸ Samuel Sénéchal, *Le jour et la nuit*, Trois-Rivières, Les productions Désordre, 2012, 187 p.

personnel, se manifestera au moyen de la narration d'un personnage d'auteur qui me ressemble, certes, mais qui m'offrira certaines latitudes que ma véritable identité ne saurait s'accorder.

La partie « création » de mon mémoire est intimement liée aux observations, à l'analyse que j'aurai faites dans la première partie. En effet, je compte apprendre à bien maîtriser la théorie sur les paradigmes autofictionnels et sur l'utilisation de l'autofiction pour faire preuve d'engagement littéraire avant d'être en mesure de mettre tout cela en pratique dans un texte original.

Ce texte sera fortement inspiré des deux œuvres de Laferrière qui forment mon corpus de travail. Cela sera d'ailleurs assez facile à identifier en raison de l'aspect formel de mon roman. Après avoir expliqué les particularités formelles de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et de les avoir comparées à celles que l'on retrouve dans *L'Énigme du retour*, j'ai l'intention d'utiliser la spontanéité et le langage éclaté que l'on retrouve dans le premier roman de Laferrière dans le but de donner un ton crédible, parfois cru, à ce roman du quotidien qui doit éviter de sombrer dans la langue de bois.

Quant aux personnages, le narrateur sera fortement inspiré de moi, conformément aux paradigmes autofictionnels. Il est mis en scène alors qu'il est sur le point de terminer sa maîtrise, qu'il ne lui reste plus que son mémoire à remettre. Il n'est pas pressé. Il aime son statut d'étudiant, car cela justifie le fait qu'il n'ait pas besoin d'avoir d'ambitions

professionnelles puisqu'il est en attente. On constatera très vite que ce personnage est un intellectuel qui a une opinion sur tout, qui, comme le personnage des romans de Laferrière, est un observateur lucide d'une société en déroute.

Un autre personnage important appuiera ce narrateur qui, bien qu'il soit omniprésent dans le roman, ne sera jamais nommé. Le personnage de Malis pourrait facilement être comparé à celui de Bouba dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, mais il va au-delà de ça. Malis n'est pas le faire-valoir du personnage-narrateur ; la dynamique est en quelque sorte inversée. C'est Malis, ce punk et artiste tout à fait marginal, qui sera à l'origine des actions du roman.

Le personnage-narrateur n'a donc une identité que simplement parce qu'il se trouve dans l'entourage de Malis, qu'il le suit dans ses aventures. Cet aspect de mon projet de roman est important, car il ne se trouve pas seulement dans la relation qu'entretient le personnage-narrateur avec son colocataire, mais bien dans les relations que le personnage-narrateur a avec tout son entourage. C'est d'ailleurs ce qui explique le titre du roman, *Figurations*. Dans tous les aspects de sa vie, on a l'impression que le personnage-narrateur n'est qu'un figurant, qu'un observateur qui raconte l'histoire plutôt que de réellement la vivre.

Enfin, l'aspect de l'engagement littéraire ne doit pas être en reste. Contrairement à Dany Laferrière qui est engagé par le fait qu'il commente la société, qu'il en présente sa vision, j'ai plutôt décidé d'opter pour une thématique précise sur laquelle mon

personnage aura une opinion claire et sans retenue : la situation politique du Québec contemporain et la disparition probable de la langue française et de l'identité culturelle québécoise. En tant que littéraire, mon personnage-narrateur s'offusquera du manque de connaissance des Québécois de leurs propres auteurs.

Mon roman se veut donc non seulement une histoire un peu déviante mettant en scène une sous-culture, mais un manifeste politique sous forme de roman autofictionnel assumant pleinement sa volonté d'être divertissant et qui vise à pousser le lecteur à réfléchir.

PREMIÈRE PARTIE – VOLET THÉORIQUE

GENRE AUTOFICTIONNEL ET ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

CHEZ DANY LAFERRIÈRE

INTRODUCTION

Le genre autofictionnel a la cote chez les écrivains contemporains. La possibilité pour l'auteur de se mettre en scène dans son œuvre a donné lieu à un renouveau littéraire dont « la spontanéité laisse facilement croire à une entière projection de soi¹ ».

L'autofiction s'est rapidement développée en France, tout comme au Québec, depuis l'invention de ce terme apparu pour la première fois en quatrième de couverture du roman *Fils* (1977) de Serge Doubrovsky. Une trentaine d'années plus tard, le genre autofictionnel jouit déjà d'une forte reconnaissance en plus d'avoir fait l'objet de nombreuses recherches, dont la thèse de Vincent Colonna intitulée *Autofiction & autres mythomanies littéraires*², conduite sous la direction de Gérard Genette, dans laquelle le théoricien « [...] a étendu le concept à l'ensemble des procédés de fictionalisation de

¹ Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, Documents, 2007, p. 28.

² Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, 250 p.

soi³ ». Le terme « fictionalisation » est crucial car la ligne est parfois mince entre l'autofiction et l'autobiographie qui, en principe, doit se soumettre au pacte de la vérité.

En ce qui concerne les auteurs associés au genre autofictionnel, le cas de Dany Laferrière est particulièrement intéressant. Cet homme de lettres et intellectuel éminemment respecté à travers toute la francophonie a produit une série d'œuvres autofictionnelles encensées par la critique, dont les romans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*⁴ et *L'Énigme du retour*⁵ qui seront analysés dans ce mémoire.

En revanche, ce qui est d'autant plus marquant dans les textes de Laferrière n'est pas seulement leur intériorité, mais bien l'engagement dont ils font preuve. Force est de se demander si cette prise de position est motivée par le caractère intimiste de ses œuvres et comment l'auteur Dany Laferrière utilise les paradigmes du genre autofictionnel pour faire preuve d'engagement littéraire ? À ce sujet, nous pouvons d'emblée présumer que les différentes formes du « Je » qui se retrouvent dans ses textes renvoient à diverses communautés ou groupes sociaux. Laferrière s'exprimerait donc au nom des intellectuels, de la communauté haïtienne, de la communauté montréalaise et de la population de race noire en minorité dans une Amérique blanche. Il est également probable que la narration à la première personne que l'on retrouve dans ses romans soit fortement liée à l'auteur et

³ Jean-Louis Jeannelle, « Où en est la réflexion sur l'autofiction ? », dans Jean-Louis Jeannelle, Catherine Viollet, dir., *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, Au cœur des textes, 2007, p. 19.

⁴ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

⁵ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

que le genre autofictionnel utilisé dans la création des deux textes choisis pour cette analyse se rapproche parfois de l'autobiographie.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, de nombreuses études ont déjà été rédigées sur l'autofiction en tant que genre littéraire légitimé. Un nombre important de textes théoriques portent aussi sur la notion d'engagement en littérature : mentionnons, entre autres, l'essai *La responsabilité de l'écrivain*⁶ de Jean-Paul Sartre qui nous permet de constater que l'acte d'écriture est un engagement en soi et que l'auteur, en publiant ses œuvres, s'implique inévitablement dans un contrat social puisque « [...] personne ne croit plus à l'irresponsabilité ni à l'art pour l'art⁷ ». De plus, quelques analyses sur les textes de Dany Laferrière ainsi que sur son processus de création sont parues ces dernières années. Les essais *Dany Laferrière : la dérive américaine*⁸ d'Ursula Mathis-Moser et *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*⁹ de Benjamin Vasile sont des incontournables dans la compréhension des textes de notre corpus. Dans les deux cas, ces ouvrages se consacrent à distinguer le vrai du faux dans les romans de Laferrière. L'étude de Vasile, plus récente, nous offre un regard plus achevé sur l'ensemble des œuvres de Laferrière parues avant 2008 en plus de s'attarder sur l'aspect formel qui les caractérise. Mathis-Moser, pour sa part, s'intéresse davantage aux origines haïtiennes de l'auteur et du choc culturel vécu lors de son passage d'Haïti à Montréal.

⁶ Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998, 60 p.

⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁸ Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, Les champs de la culture, 2003, 338 p.

⁹ Benjamin Vasile, *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*, Paris, L'Harmattan, 2008, 285 p.

Nous sommes donc à même de constater que les textes sont déjà nombreux en ce qui concerne les trois aspects de notre sujet d'étude que sont le genre autofictionnel, l'engagement littéraire et les œuvres de Dany Laferrière. Néanmoins, la particularité de cette réflexion réside dans le fait qu'elle parviendra, nous l'espérons, à faire le pont entre ces trois éléments afin de mieux comprendre les façons dont Laferrière utilise l'autofiction pour faire preuve d'engagement dans certaines de ses œuvres les plus marquantes.

Afin de bien faire ressortir les paradigmes autofictionnels utilisés par Laferrière liés à sa prise de positions, nous limiterons notre corpus à deux œuvres : *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, paru en 1985, et *L'Énigme du retour* qui, beaucoup plus récent, a obtenu le prix Médicis en 2009. Le choix de ces deux romans est intéressant en raison du fait que nous serons en mesure d'interroger l'évolution de la mise en scène de l'écrivain proposée par Laferrière ainsi que le renouvellement de son engagement littéraire.

1. Une entrée fracassante

Le roman *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* est le premier ouvrage de l'intellectuel qui, avant de publier aux Éditions VLB, a vécu une période bohème et pauvre depuis son départ d'Haïti et son arrivée à Montréal en 1976.

Cette insouciance est à l'avant-plan dans la mise en scène du personnage-narrateur de Vieux Os qui s'abandonne aux plaisirs de la chair et à l'alcool. Bouba, un ami avec qui il partage un minuscule appartement, et lui ne travaillent pas, s'occupent davantage à philosopher et à discuter de musique et de littérature. Vieux Os, séducteur incorrigible, est également un intellectuel assumé qui travaille à la rédaction d'un premier roman.

Le titre de l'œuvre, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, a de quoi attirer l'attention. Laferrière, dans son entretien avec Bernard Magnier, affirme d'ailleurs que « [...] la première chose qui arrive, souvent des années avant (qu'il) commence la rédaction d'un livre, c'est le titre¹⁰ ». Pour lui, « [...] le titre est un concentré du livre¹¹ » et se doit donc d'être accrocheur et propice aux réactions. Son pari sera tout à fait réussi puisque le premier roman de Laferrière « le catapulte immédiatement sur l'avant-scène¹² » et lui ouvre les portes des médias québécois qui font de lui une personnalité reconnue et appréciée.

2. La consécration

Suite à ce premier roman couronné de succès, l'auteur poursuit sur sa lancée avec la parution de plus d'une dizaine de titres qui seront tous encensés par la critique.

¹⁰ Dany Laferrière, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 89.

¹¹ *Ibid.*, p. 90.

¹² Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 30.

Sa place dans le paysage culturel québécois est indéniable, de même que l'immense respect qui lui est accordé à travers toute la francophonie pour sa contribution à la littérature d'expression francophone. Cette reconnaissance atteint son paroxysme le 12 décembre 2013 alors que Laferrière est le premier écrivain québécois à être élu à la prestigieuse Académie française.

Quelques années auparavant, en 2009, Laferrière publie son œuvre la plus importante, *L'Énigme du retour*, qui reçoit, comme nous l'avons déjà mentionné, le prestigieux prix Médicis en 2009 ainsi que le prix des libraires du Québec en 2010.

Ce roman raconte la rentrée de l'écrivain en sa terre natale suite au décès de son père qu'il n'a pas vraiment connu. Le personnage-narrateur semble plus sage, plus philosophe face à cette épreuve que la vie lui envoie. Arrivé à Haïti, il retrouve sa mère qu'il a abandonnée il y a plus de trente ans afin de fuir la dictature. Il reprend également contact avec d'autres membres de sa famille, de même qu'avec certains amis de son père. Ce livre évoque un bilan de ce qui a jadis été laissé derrière, une forme de recommencement. Selon le critique Gilles McMillan, « ce grand recommencement concerne d'abord l'écriture, puisqu'au moment où le narrateur apprend la nouvelle du décès de son père, [...] c'est un écrivain qui n'écrit plus¹³ ». Le roman se veut donc une rétrospection intimiste d'une vie mouvementée, un retour aux sources et une résurrection de l'acte d'écrire.

¹³ Gilles McMillan, « Dany Laferrière, *L'Énigme du retour* : roman du désastre et du recommencement », *À bâbord*, avril / mai 2010, n° 34, <http://www.ababord.org/spip.php?article1027> > (page consultée le 21 mars 2013).

3. Un personnage-écrivain qui a évolué sur près d'un quart de siècle

De nombreuses informations biographiques se retrouvent dans les deux romans à l'étude : l'origine haïtienne du protagoniste, sa situation de pauvreté à son arrivée à Montréal, sa profession d'écrivain ainsi que ses rapports familiaux rendus difficiles en raison de la distance qui le sépare du reste de sa famille. Le fait que Laferrière, au moyen d'un personnage-écrivain, reprenne ces mêmes thèmes dans deux œuvres écrites à deux époques totalement différentes de sa vie est évocateur de l'importance qu'ils ont pour lui. Selon André Belleau, « un personnage-écrivain dont le rapport constant à certains signifiés connotés jugés commutables apparaîtrait motivé par le contexte sociohistorique, la tradition, le code culturel, acquerrait de ce fait une valeur de symbole¹⁴ ». En d'autres termes, cette répétition de certains thèmes confère au personnage-écrivain une forme d'authenticité et une identité propre qui se renouvellent à chacune de ses œuvres. Ce personnage devient donc l'archétype de l'immigrant qui arrive à Montréal en tentant de faire sa place.

Vingt-quatre ans après *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, *L'Énigme du retour* pose un regard plus mature et réfléchi sur cette situation. Le personnage-écrivain a vieilli, il est moins désinvolte qu'à son arrivée. Mais il n'y a pas que le personnage qui change : l'écriture aussi. Les dialogues spontanés et les expressions populaires sont disparus pour faire place à un texte plus sobre. C'est maintenant

¹⁴ André Belleau, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, Visées critiques, 1999, p. 46.

l'intériorité du personnage-écrivain qui prend toute la place plutôt que les rencontres qu'il faisait dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Comme si la fougue de la jeunesse l'avait abandonné pour être remplacée par une solitude assumée lui permettant plus que jamais d'agir en tant qu'observateur actif.

Dans les deux textes de notre corpus, l'auteur se livre sans détour et les liens à faire entre ce qui est raconté dans ses romans et sa propre vie sont nombreux. Par contre, ces informations sont parfois trafiquées et deviennent alors fictionnelles au profit d'un narrateur qui raconte sa vie comme si elle était bien réelle.

Nous allons donc observer que les différentes formes du « Je » présentes dans les deux romans de Laferrière renvoient à diverses communautés. L'engagement qui en découle est conséquemment en lien étroit avec une vision haïtienne, montréalaise, intellectuelle ou une perspective d'un homme de race noire en minorité sur un continent peuplé surtout de gens de race blanche. De plus, nous tenterons de démontrer que le narrateur de ces deux œuvres littéraires a de nombreux points en commun avec l'auteur et que, dans le cas des romans de Laferrière, l'autofiction se rapproche du genre autobiographique.

CHAPITRE 1

PRÉSENTATION DU GENRE AUTOFICTIONNEL ET DE LA NOTION D'ENGAGEMENT EN LITTÉRATURE

Les deux aspects théoriques développés dans ce chapitre sont, à notre avis, indissociables de l'œuvre de Dany Laferrière. Bien que les lecteurs de Laferrière puissent facilement se laisser prendre au piège de l'autofiction et croire aux textes du romancier comme s'ils étaient autobiographiques, il n'en demeure pas moins que c'est l'appellation « roman » et non « récit » qui apparaît sur chacune de ses œuvres. Cela ne veut pas dire pour autant que les romans de Laferrière n'évoquent pas des réalités personnelles et globales, des constats marmonnés par le personnage-narrateur et qui résonnent sur toute une société qui, bien que fictionalisée, est facilement identifiable puisqu'elle est le miroir du monde réel. L'association entre autofiction et engagement littéraire provient d'ailleurs probablement de cette forme de mimésis qui, bien qu'elle ne soit pas soumise au pacte de la vérité, est suffisamment authentique pour décrire des enjeux sociaux.

En ce qui concerne le genre autofictionnel, nous aborderons tout d'abord l'aspect historique de ce genre littéraire nouvellement légitimé avant de nous plonger dans la représentation du personnage-écrivain. Ensuite, nous développerons sur les libertés qu'un tel genre offre à l'écrivain, une liberté pourtant toujours mise en scène sur un fond de réalisme. L'inévitable confusion identitaire entre l'auteur et le narrateur sera également discutée avant de plonger dans ce qu'Ursula Mathis-Moser a qualifié de « réalisme laferrien¹ ».

Au sujet de l'engagement littéraire, nous mettrons l'accent sur l'observation, concept très cher à Dany Laferrière, et sur la façon de commenter la société à même ces observations. Nous irons plus loin dans notre réflexion en nous attardant également sur les fictions critiques, genre formalisé par Dominique Viart² qui peut certainement être mis en lien avec la façon dont Laferrière propose son engagement à travers ses romans.

1. Les caractéristiques de l'autofiction : entre création et réalité

L'autofiction est un genre littéraire qui, quoique théorisé et analysé à de nombreuses reprises depuis la fin des années 1970, demeure toujours coincé dans une zone grise, dans une difficulté de précision en ce qui concerne sa conceptualisation. L'écrivain Philippe Forest attribue ce doute au fait que « les définitions les plus courantes

¹ Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, Les champs de la culture, 2003, p. 55.

² Dominique Viart, « Fictions critiques : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey, Jérôme Meizoz, dir., *Formes de l'engagement littéraire : 15^e – 21^e siècles*, Lausanne, Antipodes, Collection « Littérature, culture, société », 2006, 281 p.

de l'autofiction insistent sur l'identité de l'auteur et du narrateur³ » alors que, selon lui, « une telle identité jamais n'existe⁴ ». L'auteur, même lorsqu'il donne des indices de sa présence dans l'œuvre, « [...] diffère radicalement du personnage qui le représente au sein de l'espace littéraire⁵ ». Cette ambiguïté est en majeure partie due à l'inévitable comparaison que les théoriciens de la littérature font entre le genre autofictionnel et le genre autobiographique.

En 1975, Philippe Lejeune publie l'important ouvrage *Le pacte autobiographique*⁶. Lui qui s'était déjà intéressé à la présence de ce genre dans l'histoire littéraire française propose de préciser sa propre définition de l'autobiographie qu'il désigne comme étant un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁷ ». C'est cette définition qui pousse Serge Doubrovsky à se désaffilier du genre autobiographique fondé « [...] sur l'engagement de l'auteur à être sincère⁸ » en inventant le terme « autofiction » à peine deux ans plus tard.

Selon Philippe Gasparini, « toute définition de l'autofiction passe par une critique de l'autobiographie⁹ ». L'essai *Le pacte autobiographique* de Philippe Lejeune aura donc été en mesure de susciter un intérêt suffisamment grand pour que les littérateurs français

³ Philippe Forest, *Le roman, le Je*, Nantes, Pleins Feux, 2001, p. 17.

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

⁶ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p.

⁷ *Ibid.*, p. 14.

⁸ Philippe Gasparini, « Autofiction vs autobiographie », *Tangence*, 2011, n° 97, p. 13.

⁹ *Ibid.*, p. 11.

s'interrogent sur les limites de l'autobiographie et considèrent la théorisation et la légitimation du nouveau genre autofictionnel qui en découle, jusqu'à ce que Vincent Colonna propose de « couper l'autofiction de son affiliation avec l'autobiographie¹⁰ ».

En évoquant dans son essai *Autofiction & autres mythomanies littéraires* la posture de « l'autofiction biographique¹¹ », Colonna développe le concept de « fiction autobiographique¹² » que Lejeune a à peine effleuré, lui qui s'est limité à la notion de ressemblance entre l'identité de l'auteur et du personnage¹³. Ce dérivé associé au genre autofictionnel est particulièrement intéressant pour notre réflexion sur les œuvres de Dany Laferrière. En effet, l'écrivain est perçu dans la définition de ce concept comme étant « [...] le héros de son histoire, le pivot autour duquel la matière narrative s'ordonne, mais il affabule son existence à partir de données réelles¹⁴ ». L'auteur se met donc en scène, avec ses bons et ses moins bons côtés, exagérés ou non, dans des situations qui peuvent être inspirées du réel ou carrément inventées de toutes pièces, façonnant son visage littéraire en se conformant au mécanisme du « mentir-vrai¹⁵ ».

¹⁰ *Idem.*

¹¹ Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, p. 93.

¹² Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 26.

¹³ Voir *Idem.*

¹⁴ Vincent Colonna, *op. cit.*, p. 93.

¹⁵ *Ibid.*, p. 94.

1.1. L'écrivain à l'avant-scène

En mettant de l'avant la fiction plutôt que la réalité, l'écrivain parvient à créer sa propre légende qui « [...] devient un ingrédient poétique¹⁶ ». Cette notion est particulièrement importante dans les écrits posthumes, mais elle se retrouve également dans la production de romans autofictionnels permettant à l'auteur de laisser derrière lui une trace de son passage, une importante partie de ce qu'il a été ou aurait aimé être, à travers son visage littéraire. En écrivant sur lui, sur des sujets qui le touchent et sur des événements qui lui sont intimement liés, Dany Laferrière contribue à construire sa légende qui « [...] viendra concurrencer l'Histoire dans la mémoire des hommes¹⁷ ».

Ainsi l'auteur, personne réelle, disparaît et devient ni plus ni moins qu'un personnage, qu'un visage de papier, qu'une identité à bâtir et rebâtir selon son bon vouloir. Malgré le fait que l'écrivain se mettant lui-même en scène parvienne à faire croire au lecteur qu'il est bien réel, qu'il se cache derrière chaque ligne du texte qui le met en vedette, il n'en demeure pas moins fictif. Selon André Belleau, « il ne faut jamais confondre l'autobiographie d'un écrivain avec un roman à personnage-écrivain¹⁸ ». C'est là toute la subtilité du genre autofictionnel : la vérité semble être au rendez-vous, mais elle n'est en fait qu'un mirage que le véritable auteur met de l'avant, qu'un fantasme qu'il matérialise afin d'amener le lecteur avec lui dans cette zone grise coincée entre la réalité

¹⁶ *Ibid.*, p. 97.

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ André Belleau, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, Visées critiques, 1999, p. 42.

et la fiction. Le pacte autobiographique ne peut être respecté puisque « du monde réel de la personne, on glisse [...] dans celui du personnage¹⁹ ». Néanmoins, le monde qui est celui du personnage peut souvent ressembler à celui de l'auteur qui, à travers son œuvre, tente de le remodeler.

1.2. Une liberté ancrée dans le réel

En se refusant à l'autobiographie pure et dure, l'auteur se permet une liberté d'expression, tant dans la forme que dans le contenu. Pour lui, « l'autofiction est apparue comme un dispositif procédant du désir, obscur, de se créer, par l'art, un tempérament, une nature jusqu'alors inconnue : une individualité nouvelle²⁰ ». Ainsi, l'auteur plonge dans un monde où plus rien ne lui est connu, où tout reste à explorer. C'est la vie qui naît au bout de sa plume. Une vie qui s'apparente au monde réel, qui s'inspire d'un décor qu'il connaît par cœur, mais qui emprunte des chemins inexplorés.

Il est toutefois important de noter que ce personnage est construit sur une fondation solide. Étant inspiré de l'auteur lui-même, de ses expériences et de ses agissements, il a déjà un passé avant que le lecteur ne prenne conscience de son existence. Il est tout à fait courant dans le genre autofictionnel de « [...] justifier le vécu comme matériau, voire comme structure, pour construire un édifice plus romanesque que

¹⁹ Robert Dion, Frances Fortier, *Écrire l'écrivain : formes contemporaines de la vie d'auteur*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Espace littéraire, 2010, p. 21.

²⁰ Sébastien Hubier, *Littératures intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 124.

strictement biographique²¹ ». Autrement dit, le personnage-écrivain ne peut apparaître sorti de nulle part. Il se doit de préexister. C'est d'ailleurs ce qui fait tout son charme, ce qui lui confère une certaine notoriété avant même qu'il n'ait posé la moindre action dans le livre dont il est le protagoniste.

Selon Michel Prat, l'écrivain qui se met en scène « [...] est pour lui-même un mythe, pour peu qu'il se hasarde à creuser plus loin que les images banales spontanément livrées par la mémoire²² ». Le travail de l'auteur est donc double et implique à la fois la mémoire et la création. Ce « Moi » autofictionnel crée une cassure avec le genre autobiographique voulant que « l'auteur-narrateur ne peut qu'évoquer son passé²³ » puisque le personnage-écrivain est bien ancré dans le présent et se projette dans l'avenir.

1.3. Auteur versus narrateur : confusion identitaire

Ce personnage a donc toutes les caractéristiques d'un individu à part entière, d'un être authentique. Or, dans une autofiction, « l'authenticité n'est pas un simple synonyme de la sincérité²⁴ ». Les pensées et actions du protagoniste qui narre sa propre histoire sont assurément crédibles, mais il n'en reste pas moins qu'elles proviennent toujours de l'imaginaire d'un créateur dans lequel « [...] fiction et réalité échangent

²¹ Robert Dion, Frances Fortier, *op. cit.*, p. 30.

²² Michel Prat, « Du roman de la vocation littéraire à l'autofiction : situation d'*Une curieuse solitude* » dans Philippe Forest, Claude Gauguin, dir., *Les romans du Je*, Nantes, Pleins Feux, Horizons Comparatistes, 2001, p. 19.

²³ Sébastien Hubier, *op. cit.*, p. 48.

²⁴ *Ibid.*, p. 35.

interminablement leur place, chacun passant à son tour pour le double de l'autre²⁵ ». Il est évident que cette subtilité peut confondre le lecteur, que « l'identification entre l'auteur et le personnage peut être périlleuse²⁶ ».

À une époque où les informations foisonnent, où les biographies se trouvent aisément sur le web pour qui veut bien s'y attarder, la confusion entre l'auteur et son personnage est d'autant plus grande puisque l'écrivain est soumis à une double-exposition : l'exposition biographique et l'exposition autofictionnelle. En raison de ce fait indéniable, Madeleine Ouellette-Michalska est d'avis que « dans tout roman écrit au *je*, on tentera d'établir des similitudes entre les faits, les attitudes décrites et la vie de l'auteur²⁷ ». Cette situation est d'ailleurs attribuable aux œuvres de Laferrière dans lesquelles ce dernier met en scène tellement d'éléments identitaires véridiques que le lecteur peut facilement se faire prendre au jeu et croire en la volonté de l'auteur de se soumettre au pacte autobiographique.

1.4. Le réalisme laferrien

À ce propos, le « réalisme laferrien²⁸ » se caractérise par la façon dont Laferrière « [...] prête la voix à un moi extrêmement proche de lui, vivant comme lui de l'écriture

²⁵ Philippe Forest, *op. cit.*, p. 19.

²⁶ Marie Labrecque, « Écrire à la première personne : et moi, et moi, et moi », *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, 2005, vol. 2, n° 1, p. 22.

²⁷ Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, Documents, 2007, p. 41.

²⁸ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 55.

ou partageant d'autres circonstances de la vie²⁹ ». Cette proximité entre le créateur et le personnage peut parvenir à confondre le lecteur. En effet, la narration est si personnelle qu'on pourrait croire qu'elle relate des faits, des événements réels. Pourtant, « [...] dans son premier roman (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*³⁰), rien ne serait vrai³¹ ». Dans ses œuvres, l'auteur a pour objectif de « [...] créer et recréer la réalité par mimésis directe et inconsciente et par les diverses métamorphoses des images mentales³² ». Ce pacte de vérité dans le mensonge de la fiction confère une certaine authenticité aux textes de Laferrière, lui qui agit en tant qu'observateur chevronné d'une société qu'il commente et analyse au moyen de ce personnage qui lui colle à la peau.

Tout est faux, mais tout est vrai à la fois. Laferrière n'invente pas tout. Il construit la fiction sur une base solide qui rappelle la notion de vécu comme matériau développée par Dion et Fortier. Par exemple, au niveau des décors évoqués dans ses romans, il fait preuve d'une « [...] toponymie sans faille³³ » en indiquant l'adresse de son « [...] abject un et demie³⁴ » situé au « [...] 3670 de la rue Saint-Denis, en face de la rue Cherrier³⁵ ». Le lecteur a de nombreuses références géographiques précises qui contribuent à conférer un effet de véracité à ses écrits. De plus, dans les deux romans du corpus choisi, nous retrouvons la présence de « [...] personnages réels qui peuplent la mémoire de

²⁹ *Ibid.*, p. 53.

³⁰ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p..

³¹ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 51.

³² Benjamin Vasile, *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 52.

³³ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 55.

³⁴ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, *op. cit.*, p. 11.

³⁵ *Idem.*

l'écrivain³⁶ », tels que Carole Laure³⁷ ou Louise Warren³⁸, pour ne nommer que ceux-là. Ces personnages référentiels, ces gens parfois connus du grand public, attestent également de cette volonté d'ancrer une partie du récit dans le réel.

2. L'engagement en littérature : observer la société pour mieux la commenter

Comme nous l'avons déjà mentionné, la notion d'engagement littéraire est présente dans les textes de Dany Laferrière. Par contre, cet engagement ne se fait pas au moyen d'une prise de position assumée et définie de façon rigoureuse. Laferrière agit plutôt en tant qu'observateur et « [...] refuse de porter le flambeau d'un parti, d'un pays ou d'une cause³⁹ ». Néanmoins, « [...] ce refus de la politique ne peut pas être qualifié d'apolitique⁴⁰ » car « [...] l'écrivain semble se comporter en homme politique malgré lui⁴¹ ». Le simple fait de commenter une société souvent qualifiée d'inégale se veut en soi un signe d'engagement, un moyen de véhiculer les idéologies d'un intellectuel conscient du monde dans lequel il vit. Après tout, selon Benoît Denis, « [...] ce qui est en cause dans l'engagement, ce sont fondamentalement les rapports du littéraire et du social, c'est-à-dire la fonction que la société attribue à la littérature et le rôle que cette dernière entend y jouer⁴² ».

³⁶ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 55.

³⁷ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, *op. cit.*, p. 28.

³⁸ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 36.

³⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁰ *Idem*.

⁴¹ *Ibid.*, p. 47.

⁴² Benoît Denis, *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 2000, p. 30.

C'est ainsi que les romans de Laferrière se rapprochent « [...] d'une anthropologie sociale de l'homme contemporain, où se croisent des réflexions sur notre génération et sur celles qui l'ont immédiatement précédée⁴³ ». Selon Ursula Mathis-Moser, la raison même de l'engagement de Dany Laferrière « [...] consiste surtout en la projection de valeurs positives, en une vision de la vie qui se présente comme une solution de rechange aux luttes politiques⁴⁴ ».

La façon dont il prend la liberté de commenter des situations bien réelles au moyen d'une narration au « Je » toujours très intimiste est attribuable à cette nouvelle forme d'engagement en littérature contemporaine que l'essayiste Dominique Viart qualifie de « fiction critique⁴⁵ ».

2.1. Fictions critiques : quand la fiction propulse un engagement concret

Les fictions critiques découlent directement de l'avènement du genre autofictionnel. L'écrivain peut désormais évoquer une opinion et son contraire sans avoir constamment à se justifier dans sa vie réelle puisque les fictions critiques, comme l'autofiction, ne sont attribuables qu'au personnage-écrivain qui prend vie dans le roman et qui n'existe pas au-delà de la littérature. L'imaginaire de l'auteur apparaît alors « [...] comme un jeu de forces, de tensions qui amplifient, telle une caisse de résonance, les

⁴³ Dominique Viart, *op. cit.*, p. 202.

⁴⁴ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁵ Dominique Viart, *op. cit.*, p. 185.

harmoniques, mais aussi les dissonances d'une culture⁴⁶ ». Lorsque le personnage disparaît, ses opinions sont emportées avec lui. L'auteur qui se prête à ce jeu jouit donc d'une liberté nouvelle d'expression au « Je » qui ne connaît pas la censure, qui met en scène à la fois le personnage et ses idées.

Au moyen d'une œuvre de fiction, l'écrivain est en mesure de faire preuve d'engagement littéraire, ce qui, selon Bruno Blanckeman, est une nouveauté chez une génération d'auteurs « [...] apparue à l'aube des années quatre-vingt⁴⁷ », donc en pleine période de foisonnement d'autofictions, période d'ailleurs marquée par les débuts en littérature de Dany Laferrière. Dans son article, Blanckeman parle de cet « [...] intérêt retrouvé pour la confection d'histoires, la composition de personnages, l'invention de fictions, en rapport plus ou moins posé, en connexion plus ou moins pressante, avec l'actualité de la vie⁴⁸ ». C'est donc dire que le romancier est en mesure, au moyen de son œuvre, de rendre compte de la société qui l'inspire. Son message passe certes différemment que celui d'un essayiste, mais les observations qu'il propose sont tout aussi valables et sont davantage incarnées puisque vécues par des personnages auxquels le lecteur peut s'identifier. Becker appuie d'ailleurs cette idée en affirmant simplement que des « romans et (des) récits ont souvent servi de support à l'analyse sociale⁴⁹ », attestant

⁴⁶ Simon Harel, *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*, Montréal, VLB, Soi et l'autre, 2006, p. 66.

⁴⁷ Bruno Blanckeman, « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel », *Cahiers de recherche sociologique*, 1996, n° 26, p. 104.

⁴⁸ *Idem*.

⁴⁹ Howard S. Becker, *Comment parler de la société ? Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, Repères, 2009, p. 23.

ainsi que la littérature de fiction peut faire preuve d'engagement, que les fictions critiques vont bien plus loin que de la notion de l'art pour l'art.

Viart, afin de définir sommairement ce nouveau concept littéraire, propose que « les fictions critiques sont des livres soucieux de l'état du monde, lucides sur faux-semblants des discours comme sur les impasses de la littérature et attentifs à les éviter⁵⁰ ». Il est évident qu'une telle approche implique une forte part de subjectivité puisque jamais l'auteur ne prouve, toujours il raconte. Néanmoins, le type de récits qui découlent des fictions critiques « [...] instaurent une distance intellectuelle, créent des tableaux en forme de souvenirs-écrans. Ils ont leur caractère distinct, narrent des situations formant un tout composé d'avancées, d'anticipations, et de rappels⁵¹ ». Considérant que l'écrivain est un intellectuel qui a une vision particulière de la politique, de l'économie ou de la sociologie, il se permet, à travers son œuvre, de s'interroger sur ce système, sur cette hiérarchie dans laquelle quelques élus représentent une soi-disant majorité qui n'a en fait qu'un pouvoir très limité.

Il est important de comprendre que les fictions critiques ne sont pas des essais. Jamais elles n'ont l'ambition de convaincre le lecteur. Elles s'emploient plutôt « [...] à élucider, à rechercher, à remettre en question⁵² ». Dans ce genre de textes, « [...] le savoir

⁵⁰ Dominique Viart, *op. cit.*, p. 192.

⁵¹ France Théoret, *Écrits au noir*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2009, p. 142.

⁵² Dominique Viart, *op. cit.*, p. 197.

se construit dans le cours même de l'écriture⁵³ » et laisse une place importante à l'hypothèse.

2.2. La crédibilité de l'intellectuel

L'auteur, en créant une œuvre romanesque articulée autour de ses connaissances acquises via diverses lectures, recherches ou expériences personnelles, se mérite en plus le titre « d'intellectuel ». Ce terme possède de multiples définitions dont nous ne retiendrons que celle d'Edward W. Saïd qui est d'avis que « les vrais intellectuels ne sont jamais plus en accord avec eux-mêmes que lorsque, mus par la passion métaphysique et les principes désintéressés de justice et de vérité, il dénoncent la corruption, défendent les faibles, défient l'autorité⁵⁴ ».

C'est donc à travers le regard de cette figure de l'intellectuel éclairé, lucide, mais non sans faille, que le lecteur est amené à prendre conscience des réussites et des revers de la société décrite dans l'œuvre. Selon Richard Dubois, « sur le plan social, l'intellectuel se découvre [...] toujours engagé, au minimum impliqué, en vertu du principe que toute pensée engage une éthique⁵⁵ », et ce même lorsqu'il tente de se convaincre du contraire. Pierre Mertens ajoute à ce sujet qu'il « [...] n'est nullement

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du Pouvoir*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 1996, p. 19.

⁵⁵ Richard Dubois, *Intellectuel : une identité incertaine*, Montréal, Fides, 1998, p. 15.

besoin de s'engager pour *être engagé*⁵⁶ ». L'écrivain, par le simple fait d'écrire et d'ainsi prouver sa lucidité face au monde externe, est engagé. Subséquemment, son lectorat reçoit et s'interroge sur sa vision du monde, partage ou non ses points de vue.

Chez Laferrière, l'engagement découle à la fois de son côté observateur et de sa grande lucidité. Dans son entretien avec Bernard Magnier, Laferrière mentionne qu'il aime « [...] savoir comment les sociétés marchent⁵⁷ ». Cette confession fait contraste avec son discours habituel « [...] se déclarant excédé par la politique⁵⁸ ». Selon Mathis-Moser, « [...] l'auteur se trahit donc par des commentaires qui le montrent comme un personnage hautement conscient de ce qui se passe dans le monde⁵⁹ ». La conscience du monde et de ses inégalités et la place que ce monde tantôt imparfait, tantôt confortable, occupe dans l'œuvre de Laferrière est à la base de son engagement littéraire.

Mais pourquoi donc l'intellectuel, le romancier, a-t-il d'emblée une certaine crédibilité lorsqu'il est question d'enjeux sociaux ? Selon Pankow, « l'artiste a le pouvoir de pénétrer le cœur des choses⁶⁰ ». L'artiste est capable de « [...] donner forme⁶¹ », de transposer une réalité dans une fiction. Cette réalité est la même pour l'auteur que pour son lectorat. Jacques Pelletier ajoute que « [...] les écrivains sont perméables aux divers discours (littéraires, culturels, sociaux, politiques, etc.) qui circulent, interfèrent et

⁵⁶ Pierre Mertens, *À propos de l'engagement littéraire*, Montréal, Lux, Lettres libres, 2002, p. 54. L'auteur souligne.

⁵⁷ Dany Laferrière, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 151.

⁵⁸ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 47.

⁵⁹ *Idem.*

⁶⁰ Gisela Pankow, *L'homme et son espace vécu*, Paris, Aubier, 1986, p. 28.

⁶¹ *Ibid.*, p. 29.

s'affrontent dans leur société⁶² » et que « [...] leurs œuvres se présentent comme des expressions symboliques de la société⁶³ ». En écrivant sur une société qui lui est connue, une société dans laquelle il évolue lui-même, l'auteur est en mesure de l'évaluer, de la critiquer ou de la magnifier. Il est libre de partager son propre constat.

À propos de la notion de liberté et d'engagement chez les écrivains, Sartre est d'avis que « si l'écrivain fait de la littérature, [...] c'est parce qu'il assume la fonction de perpétuer, dans un monde où la liberté est toujours menacée, l'affirmation de la liberté et l'appel de la liberté⁶⁴ ». L'intellectuel a le devoir d'être libre, sans censure. Il se doit de propager ses idées, de brasser la cage, de créer des débats qui, éventuellement, risquent de mener à des changements sur ce qui semble désuet, sur ce qui se doit d'être changé. Saïd résume bien notre propos lorsqu'il écrit que « le but de l'activité intellectuelle est de faire avancer la liberté et le savoir humains⁶⁵ ». En écrivant, l'auteur grandit et fait également grandir un lectorat qui consomme ses livres en évitant de tout absorber à l'aveuglette, mais plutôt en gardant un esprit critique et objectif face à ce qui lui est proposé.

L'effet de mimésis permet au lecteur de plonger à même le questionnement du personnage-écrivain. Selon Philippe Forest, « [...] le Je n'est pas simplement un leurre

⁶² Jacques Pelletier, *Situation de l'intellectuel critique : la leçon de Broch*, Montréal, XYZ, Documents, 1997, p. 85.

⁶³ *Idem.*

⁶⁴ Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998, p. 29.

⁶⁵ Edward W. Saïd, *op. cit.*, p. 33.

narcissique détournant l'individu du réel, il peut être également le support authentique d'une exigence risquée de vérité et de liberté⁶⁶ ».

Ainsi, « pour trouver la vérité, les faits ne semblent pas toujours plus utiles que les opinions⁶⁷ ». Le « Je » est plongé au cœur de l'événement. Il se fait philosophe. Il réfléchit et partage sa pensée avec le lecteur qui le suit dans ses moindres bouleversements. La littérature est alors perçue « comme reflet de la société⁶⁸ » et a la capacité de « marquer le questionnement sociologique⁶⁹ », tout comme le fait Laferrière dans ses romans.

À ce sujet, le cas de l'auteur Dany Laferrière est particulier. Étant d'origine haïtienne, il transporte avec lui ce bagage lui permettant « [...] de poser un regard critique à la fois interne et externe sur la société québécoise⁷⁰ ». C'est donc dans cet esprit de comparaison entre Haïti et le Québec que l'auteur est en mesure de bien cerner les différences entre ces deux territoires et les inégalités qui en émanent puisque, comme il le dit lui-même dans *L'Énigme du retour*, « on ne peut être haïtien que hors d'Haïti⁷¹ ». Ainsi, l'origine du personnage laferrien joue un rôle capital dans sa vision du monde, donc dans sa notion d'engagement. Il « [...] n'est pas uniquement le lieu d'une différence

⁶⁶ Philippe Forest, *op. cit.*, p. 12.

⁶⁷ Karla Grierson, « Identité individuelle, identité collective : quelle vérité pour le récit de vie ? », dans Philippe Forest, Claude Gauguin, dir., *Les romans du Je*, Nantes, Pleins Feux, Horizons Comparatistes, 2001, p. 266.

⁶⁸ Bruno Blanckeman, *op. cit.*, p. 104.

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ Nathalie Prud'homme, *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec : Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone*, Québec, Nota bene, Études, 2002, p. 28.

⁷¹ Dany Laferrière, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 186.

par rapport à une norme, il est le personnage qui incarne une problématique ou un drame⁷² ».

⁷² Janet M. Patterson, *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, Littératures, 2004, p. 168.

CHAPITRE 2

GENRE AUTOFICTIONNEL ET ENGAGEMENT LITTÉRAIRE DANS LES ŒUVRES *COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER* ET *L'ÉNIGME DU RETOUR* DE DANY LAFERRIÈRE

Dans ce chapitre, nous nous attaquerons principalement à l'analyse des deux œuvres de Laferrière qui composent notre corpus d'étude. Afin de bien intégrer les notions vues au premier chapitre, nous fonderons notre analyse sur quatre points majeurs : les différentes identités du personnage-narrateur, les variations de vocabulaire d'une œuvre à l'autre, l'authenticité des personnages secondaires ainsi que l'aspect formel de ces deux œuvres ayant été écrites aux extrémités de la carrière littéraire de Laferrière.

Enfin, en guise de conclusion à cette analyse des œuvres de Laferrière et de sa démarche d'écrivain qui s'inscrit tout à fait dans le genre autofictionnel en plus de

pousser une certaine forme d'engagement littéraire, nous présenterons brièvement le roman *Figurations* qui se trouve à la fin de ce mémoire. Nous tenterons de voir comment certains procédés littéraires déjà identifiés seront repris dans ce roman et surtout comment le genre autofictionnel propulsera l'engagement littéraire de l'auteur.

1. Les diverses identités du personnage-narrateur

Le personnage-écrivain proposé par Dany Laferrière dans les romans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*¹ et *L'Énigme du retour*² est complexe par ses nombreuses identités narratives. Le « Je » présent tout au long de la narration s'exprime au nom de différentes communautés, ce qui contribue à lui attribuer une certaine profondeur.

Les différents groupes sociaux représentés par la « parole » du narrateur sont variés. Tout d'abord, étant d'origine haïtienne, il s'exprime parfois au nom de cette communauté, malgré l'exil de sa terre natale qu'il évoque à plusieurs reprises dans *L'Énigme du retour*. Par contre, il se définit également comme Québécois. Cette double-identité lui permet de devenir un observateur à la fois distant et connecté à ces réalités singulières. Aussi, étant lui-même un intellectuel de par ses préoccupations liées à l'art, à la sociologie et à la création littéraire, il représente cette communauté d'intellectuels et de

¹ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

² *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

libres penseurs. Enfin, étant plongé dans un contexte de minorité ethnique, sa voix narrative est significative pour la communauté noire d'Amérique du Nord.

Commençons tout d'abord par nous attarder sur l'appartenance du narrateur à la communauté haïtienne. Cette identité est particulièrement développée dans *L'Énigme du retour*. Elle en est la pierre angulaire puisque le protagoniste retourne pour la première fois en sa terre natale depuis un exil qui a duré « trente-trois ans³ ». Des souvenirs sont évoqués de cette vie qui s'est entamée à Haïti pour se poursuivre ailleurs suite à une fuite forcée due à la dictature. À ce sujet, le protagoniste fait d'ailleurs remarquer qu'à l'époque de son départ, il fallait choisir « [...] entre la mort et l'exil⁴ ». Il précise les motivations de son départ en disant que « le dictateur exige d'être au centre de notre vie et ce que j'ai fait de mieux dans la mienne, c'est de l'avoir sorti de mon existence⁵ ».

Ce n'est là qu'un exemple parmi tant d'autres de commentaires faits par ce personnage qui retrouve ses racines et qui reprend conscience des inégalités entre Haïti et les pays occidentaux. Haïti est un pays extrêmement pauvre dans lequel « l'ouvrier gagne moins d'un dollar par jour⁶ » et où « le riche doit éviter de croiser le regard du pauvre⁷ ». La perspective qu'il a désormais du pays qu'il a abandonné est d'autant plus distante qu'il a appris à vivre selon le modèle occidental nord-américain, qu'il n'a plus le même rapport à l'argent qu'auparavant depuis qu'il ne vit plus dans cette pauvreté innommable.

³ *Ibid.*, p. 27.

⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁵ *Ibid.*, p. 140.

⁶ *Ibid.*, p. 88.

⁷ *Ibid.*, p. 121.

Désormais, il se sent mal de regarder la ville de Port-au-Prince du haut du balcon d'un hôtel⁸, perché sur un piédestal dont il n'a jamais voulu.

Son rapport avec la communauté montréalaise fait également état d'inégalités notoires. Entre autres, en comparant Montréal à Haïti, le narrateur affirme que « [...] le minimum de confort qu'il faut pour vivre ici en hiver est une situation rêvée là-bas⁹ » et qu'il « [...] consomme autant de viande ici en un hiver qu'un pauvre en mange en Haïti durant toute une vie¹⁰ ».

La comparaison entre la richesse et la misère prend un autre sens dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* puisque le protagoniste se trouve en situation de pauvreté dans la ville de Montréal, lieu pourtant associé à l'abondance et au confort dans *L'Énigme du retour*. Ce contraste est mis en évidence avec l'apparition du personnage de Miz Littérature qui étudie à l'Université McGill et qui « [...] habite sûrement un immense appartement bien éclairé, bien aéré, bien parfumé, à Outremont¹¹ » alors que le personnage-écrivain décrit le quartier dans lequel il réside comme étant le « Tiers-Monde¹² ».

⁸ Voir *Ibid.*, p. 174.

⁹ *Ibid.*, p. 42.

¹⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹¹ *Idem*, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 27.

¹² *Idem*.

La société de consommation à laquelle contribuent les Montréalais et Nord-Américains en général est également écorchée. Dans *L'Énigme du retour*, le voyageur raconte : « Un jour, j'ai acheté un livre sans en avoir le pressant besoin. Il est resté trois mois sans être ouvert sur la petite table de la cuisine parmi les oignons et les carottes. Aujourd'hui je constate qu'il me reste à lire une bonne moitié de ma bibliothèque¹³ ». Cette prise de conscience de l'embourgeoisement du personnage est un regard critique sur ce que le capitalisme peut accomplir chez les occidentaux qui se complaisent plus que jamais dans leurs possessions matérielles. Les objets ont remplacé la véritable nature de l'homme, devenu paresseux, et « les fameux coureurs des bois ne sont plus aujourd'hui que des téléspectateurs captifs¹⁴ ».

Ce triste constat d'une société qui est pourtant la sienne est la preuve d'une réflexion, d'une démarche intellectuelle. Le narrateur s'associe à la communauté des intellectuels de plusieurs façons : il énumère un nombre impressionnant d'écrivains et de musiciens qu'il apprécie (preuve de son attrait naturel pour les arts qu'il consomme sans modération), il se prononce, comme nous venons de le voir, sur des enjeux sociologiques et, ce qui nous semble le plus important, il se consacre à la création littéraire. Ce dernier point fait d'ailleurs l'objet d'une annonce du projet d'écriture dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* lorsque le narrateur déclare à Bouba qu'il est « [...] sur un grand coup¹⁵ ». Pour ce qui en est de *L'Énigme du retour*, cette annonce est

¹³ *Idem, L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 45.

¹⁴ *Ibid.*, p. 56.

¹⁵ *Idem, Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 61.

plus timide. Il ne s'agit plus d'un premier projet mais bien d'un retour à l'écriture après avoir délaissé cette passion. Le personnage-écrivain recommence donc à écrire « [...] comme d'autres recommencent à fumer¹⁶ », comme s'il s'agissait d'un vieux réflexe ou d'un besoin qui s'est calmé un certain temps pour revenir en force.

L'intellectuel présente toutefois une certaine contradiction : malgré son intérêt marqué pour la société qu'il se plaît à observer, il semble totalement déconnecté des médias traditionnels. En effet, il raconte que Bouba et lui n'ont « [...] pas de radio, pas de télé, pas de téléphone, pas de journal. Rien qui nous relie à cette foutue planète. L'Histoire ne s'intéresse pas à nous et nous, on ne s'intéresse pas à l'Histoire¹⁷ ». Cette volonté de se couper du monde est typique chez l'auteur en devenir qui a pour ambition de refaire la société au moyen de la création.

Enfin, le protagoniste s'identifie comme étant de race noire dans une Amérique blanche. Cela a pour effet, encore une fois, de marquer certaines inégalités qui persistent. Il affirme, entre autres, que « [...] dans l'échelle des valeurs occidentales, la Blanche est inférieure au Blanc et supérieure au Nègre¹⁸ » et demande ouvertement au lecteur s'il connaît un Blanc qui désirerait devenir Nègre¹⁹. Le personnage-écrivain s'amuse à jouer avec les stéréotypes en allant même jusqu'à évoquer de façon ironique le cannibalisme²⁰,

¹⁶ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 23.

¹⁷ *Idem*, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 35-36.

¹⁸ *Ibid.*, p. 48.

¹⁹ Voir *Ibid.*, p. 78-79.

²⁰ Voir *Ibid.*, p. 30-31 et 43.

ce qui a pour effet de démontrer l'ignorance des gens qui généralisent trop souvent une population au moyen d'une image marquante pourtant bien loin de la réalité.

Notre analyse des diverses identités narratives du personnage principal ne serait pas complète sans prendre le temps de préciser les évocations du clivage entre le réel et la fiction qui parcourent les deux romans.

Tout d'abord, dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, le narrateur annonce à Bouba son projet d'écriture et le fait qu'il s'inspirera de ses traits dans sa création²¹. Peu de temps après, Miz Littérature annonce à ce même Bouba qu'elle a parlé de lui à une amie et que cette dernière ne croit pas qu'il existe²². Ces deux extraits aussi rapprochés l'un de l'autre poussent à supposer de la probable inexistence de Bouba, ou plutôt de son existence uniquement associée à l'univers de la fiction. Le lecteur reçoit donc ces indices lui signifiant que le pacte autobiographique n'est probablement pas respecté et que l'auteur plonge dans le genre autofictionnel.

De plus, vers la fin du roman, le personnage-écrivain fantasme sur la réception que son roman pourrait obtenir alors qu'il n'est toujours pas terminé et que personne ne l'a encore lu. Ce chapitre, « Ma vieille Remington s'envoie en l'air en sifflotant y'a bon

²¹ *Ibid.*, p. 61-62.

²² *Ibid.*, p. 64.

*Banania*²³» est l'indice ultime permettant au lecteur de comprendre que malgré cette apparence de vérité, tout est faux dans ce roman.

Les indices d'autofiction sont également présents dans *L'Énigme du retour*. Par exemple, le narrateur évoque « [...] l'impression d'être dans le roman d'un écrivain négligent²⁴ ». Plus tard, il déclare : « Je sens une distance de plus en plus grande entre la réalité et moi. C'est peut-être ton espace pour écrire²⁵ ». Cette citation est particulièrement marquante en raison du fait qu'elle implique la nature même du genre autofictionnel qui consiste à s'appuyer sur des éléments du réel pour s'en détacher par la suite. Ce qui est aussi très intéressant dans cet extrait est le changement de pronom, le passage de la première à la deuxième personne qui donne l'impression de créer un dialogue entre l'auteur réel et le personnage-écrivain.

Tout au long du roman, la première personne et le présent ont prédominance, ce qui est tout à fait commun en autofiction puisque la narration est plus spontanée et personnelle ainsi. Or, à la toute fin du roman, l'auteur fait un véritable tour de force en ramenant ces indices formels dans le contexte même de son œuvre. En utilisant la voix du personnage-narrateur, il écrit : « Mon passé ne compte pas plus que mon futur. On m'a accepté dans ce grave présent sans exiger de comptes²⁶ ». Cet extrait relate cette fausse vérité qui lie le personnage-narrateur au lecteur, qui affirme que tout ce voyage était en

²³ *Ibid.*, p. 147.

²⁴ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 106.

²⁵ *Ibid.*, p. 142.

²⁶ *Ibid.*, p. 271.

fait fictionnel, même s'il constituait une puissante évocation de la vision qu'a l'auteur réel de son pays natal.

2. Le vocabulaire : d'une langue populaire à une langue standard

L'évolution de la qualité du vocabulaire utilisé dans les deux romans de notre corpus est notable. Dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, le vocabulaire est plus cru, plus populaire. Cela s'explique entre autres par la présence de nombreux dialogues qui sont propices à l'emploi d'expressions provenant d'un français de registre familier et de contractions de mots. Le langage est donc plus spontané, plus près de cette réalité à laquelle l'auteur tente de nous faire croire, tel que nous pouvons l'observer dans l'extrait suivant :

- Dis pas... Un roman ! Un vrai roman ?
- Ben... un court roman. Pas vraiment un roman, plutôt des phantasmes.
- Arrête, Vieux, laisse ta critique à la noix aux pros usés et désabusés qui n'ont plus de jus. Un roman, c'est un roman. Court ou long. Raconte ça...
- C'est simple, c'est un type, un Nègre, qui vit avec un copain qui passe son temps couché sur un Divan à ne rien faire sinon à méditer, à lire le Coran, à écouter du jazz et à baiser quand ça vient.
- Et ça vient ?
- Je suppose.
- Hé, Vieux, ça me plaît, vrai. J'aime ça, l'idée du type qui ne fout rien.
- Normal, puisque j'ai utilisé tes traits.
- Ah ! ces écrivains, tous des salauds, rien que des salauds²⁷.

²⁷ *Idem*, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 61-62.

Inversement, le roman *L'Énigme du retour* fait usage d'une qualité de langue beaucoup plus soignée. Les dialogues sont désormais absents et la narration est beaucoup plus poétique au niveau de la forme. Nous notons d'ailleurs la présence de certains poèmes à trois vers pouvant s'apparenter à des haïkus, même s'ils ne respectent pas toujours la structure 5 – 7 – 5 des haïkus traditionnels. L'exemple qui suit est un poème dont les syllabes se conforment plutôt à une construction 6 – 7 – 6 :

La chasse au solitaire
est une passion collective
dans toute ville surpeuplée²⁸.

De plus, le roman est parsemé de nombreux vers libres et davantage réfléchis au niveau du contenu qui semble plus philosophique, plus sage :

À quoi sert-il d'être riche dans un pays
constamment à la merci d'une émeute de la faim ?
Le risque de perdre sa fortune
en un jour est encore élevé.
Un bidon d'essence et tout un quartier s'enflamme.
La partie change si vite.
Un crève-la-faim avec une allumette
devient le meneur du jeu²⁹.

Cette sagesse, autant dans le choix des mots que dans leur message, est probablement due au fait que près d'un quart de siècle sépare les deux œuvres. Nous

²⁸ *Idem, L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 108.

²⁹ *Ibid.*, p. 122.

pouvons d'ailleurs proposer l'hypothèse que le personnage-écrivain qui naît phrase après phrase dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* est le même que celui qui recommence à se consacrer à l'écriture dans *L'Énigme du retour*. Certains indices laissent croire qu'il en est ainsi : son origine haïtienne, ses préoccupations, sa qualité d'observateur, etc. Mais au-delà de ces indices généraux, la présence de sa machine à écrire, sa « Remington 22 qui a appartenu à Chester Himes³⁰ », dont il est souvent fait mention dans le premier roman et qui revient dans *L'Énigme du retour*, tout comme le souvenir de cette « [...] étroite chambre de la rue Saint-Denis³¹ » précisent l'identité du protagoniste. La répétition intertextuelle est donc un moyen pour l'auteur de confirmer que son personnage-écrivain est bel et bien mis en scène dans ces deux romans.

Un aspect frappant du langage déjà coloré de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* est l'omniprésence du terme « Nègre ». Ce mot est d'ailleurs toujours écrit avec une majuscule puisqu'il désigne un peuple. L'auteur veut mettre en évidence cette expression ayant souvent une connotation négative, mais qui désigne le peuple de race noire, la « Civilisation Nègre³² ». Le fait que le mot « Nègre » revienne aussi souvent dans le texte attire inévitablement l'attention du lecteur et le pousse à se questionner sur l'usage qui en est fait, sur l'origine de cette connotation négative qui remonte à l'époque de l'esclavage.

³⁰ *Idem*, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 59.

³¹ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 24.

³² *Idem*, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 17.

Le mot « Nègre » présente un aspect revendicateur lorsqu'il est utilisé en référence à la pièce *Les fées ont soif* de Denise Boucher. Le fait de titrer un chapitre « Les Nègres ont soif³³ » est un clin d'œil intéressant à l'art engagé qui questionne la société, qui veut à tout prix faire sa place et être lu, vu et entendu.

3. Les personnages secondaires : existence réelle ou fabulée ?

Nous avons amplement analysé l'identité narrative du personnage-écrivain développé par Laferrière, mais qu'en est-il des personnages secondaires qui contribuent à bâtir sa personnalité, qui le poussent à interagir ? Afin de nous attarder sur ce sujet, nous proposons de nous pencher sur les personnages de Bouba et Miz Littérature dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et ceux de la mère et du neveu dans *L'Énigme du retour*.

Bouba est le colocataire et seul véritable ami du narrateur. Il lui évite de devenir un véritable stéréotype de l'écrivain qui vit en ermite et qui ne parle que de lui. En fait, c'est Bouba qui joue le rôle de l'ermite, lui qui a l'ambition de « [...] devenir un pur entre les murs³⁴ ». Il contribue à garder secrète l'identité du narrateur qu'il appelle toujours « Vieux³⁵ », tout simplement. Il a une importance considérable dans la forme et le contenu du roman puisqu'il fait réaliser au personnage-écrivain l'importance des

³³ *Ibid.*, p. 159.

³⁴ *Ibid.*, p. 25.

³⁵ *Ibid.*, p. 13.

« phantasmes³⁶ » et de sa « vision du monde³⁷ » ; ce qui constituent deux éléments fondamentaux dans la création de ce premier roman.

Le personnage de Miz Littérature est une universitaire qui partage avec le narrateur une passion pour l'art et la culture. Elle est décrite d'emblée comme une jeune femme huppée qui apporte avec elle son nécessaire de toilette lorsqu'elle rend visite à son amant et qui monopolise la salle de bain durant de longues minutes³⁸. En dépit d'intérêts communs, elle est très loin d'appartenir au même monde que Vieux. Par contre, malgré l'écart de classe sociale qui existe entre ces deux personnages, le narrateur relate qu'elle « [...] a l'air tout à fait normale³⁹ ». Cette courte déclaration peut paraître anodine, mais elle fait tout de même allusion à cette propension humaine qui pousse à émettre des jugements. Vieux aussi est capable d'entretenir des préjugés envers les autres.

Dans le roman *L'Énigme du retour*, le narrateur retrouve une partie de sa famille, dont sa mère qu'il n'a pas revue depuis son exil. Malgré cette longue séparation, il confie qu'il « [...] ne cesse de revenir à elle dans (ses) écrits. Passant (sa) vie à interpréter le moindre nuage sur son front. Même à distance⁴⁰ ». Il est conscient des épreuves qu'elle a traversées, conscient qu'il a fallu « [...] des décennies d'angoisse, de frustration, d'humiliations et de difficultés quotidiennes pour faire de cette femme fière et résistante

³⁶ *Ibid.*, p. 34.

³⁷ *Idem.*

³⁸ Voir *Idem*, *op. cit.*, p. 27.

³⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁴⁰ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 114.

le petit oiseau fragile et inquiet qu'elle est devenue⁴¹ ». L'exil de son mari suivi de celui du fils l'ont laissée seule au beau milieu de la tourmente. Malgré tout, la mère est restée à Haïti, elle qui « [...] incarne l'enracinement, la permanence⁴² ». L'évocation de cette situation due à un régime politique dictatorial est un autre exemple de l'engagement littéraire de Dany Laferrière.

Le personnage-écrivain apprend à connaître un nouveau membre de sa famille en la personne de Dany, son neveu. Le roman *L'Énigme du retour* lui est d'ailleurs dédié, ce qui amène inévitablement à s'interroger sur l'existence réelle ou non de ce personnage. En effet, ce dernier porte le même nom que l'auteur en plus de partager la volonté de « [...] devenir un écrivain célèbre⁴³ » qui animait le personnage-écrivain de Laferrière dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. La dualité ne s'arrête pas là puisque la sœur du narrateur lui demande de sauver Dany, de l'emmener avec lui, de le pousser à l'exil⁴⁴ à son tour puisqu'il est en train de suivre le même chemin que son oncle. Nous pouvons donc nous interroger à savoir si ce Dany n'est pas en fait un symbole de la passion pour l'écriture que l'auteur semblait avoir perdue dans les dernières années et qu'il a maintenant retrouvée, qu'il veut ramener avec lui à Montréal.

⁴¹ *Ibid.*, p. 189.

⁴² André Belleau, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, Visées critiques, 1999, p. 71.

⁴³ Dany Laferrière, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 103.

⁴⁴ Voir *Ibid.*, p. 191.

4. L'aspect formel : du dialogue au vers libre

Nous avons déjà mentionné l'omniprésence du présent de l'indicatif dans les deux œuvres à l'étude de Dany Laferrière. Ce temps de verbe est particulièrement prisé par les écrivains d'autofictions, contrairement au genre autobiographique qui s'écrit souvent au passé ou à l'imparfait, qui se rédige comme le bilan d'une vie antérieure. Serge Doubrovsky, père du genre autofictionnel, précise cette pensée dans son roman *L'Après-vivre* :

Quand on écrit son autobiographie, on essaie de raconter son histoire, de l'origine jusqu'au moment où l'on est en train d'écrire [...]. Dans l'autofiction, on peut découper son histoire en prenant des phases tout à fait différentes et en lui donnant une intensité narrative d'un type très différent de l'histoire, qui est l'intensité romanesque⁴⁵.

Cette intensité romanesque dont il parle se vit donc au présent qui est synonyme d'intemporalité. Dans les œuvres de Laferrière, le présent est cet immédiat qui n'est jamais historiquement identifié, du moins de façon précise. Il décrit une génération entière, une époque, plutôt qu'une date précise. Ainsi, le présent plonge de lecteur dans l'immédiat et contribue à satisfaire le souci de véracité si cher aux yeux des écrivains d'autofictions.

⁴⁵ Serge Doubrovsky, *L'Après-vivre*, Paris, Grasset, 1994, p. 302.

En revanche, ce n'est pas la totalité des œuvres à l'étude qui sont écrites au présent. Certains extraits de *L'Énigme du retour* font référence à un retour en arrière, aux souvenirs du narrateur. Ceux-ci sont donc à l'imparfait. Néanmoins, ces extraits ne sont que de rares exceptions et nous pouvons supposer que l'œuvre de Laferrière est ancrée dans l'actuel, dans l'immédiat. L'auteur affirme d'ailleurs à ce sujet qu'il a une affection particulière pour « [...] le chaud présent de l'indicatif⁴⁶ » et que son présent « [...] est un concentré de passé et de futur⁴⁷ ». Le narrateur, même s'il raconte son histoire au présent et évolue à la même vitesse que son lectorat, a donc un vécu. Son passé prend forme dans la sagesse de ses propos, dans la spontanéité de ses actions. Chaque ligne qu'il narre se veut une projection dans l'avenir, une volonté d'avancer lui aussi, de suivre le rythme de cette société dans laquelle il prend forme. Mais ce narrateur, comment le définir ?

Afin de mieux le comprendre, nous pouvons nous référer à Gérard Genette qui fait la distinction entre deux types de récits écrits à la première personne : « [...] l'un à narrateur absent de l'histoire qu'il raconte [...], l'autre à narrateur présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte⁴⁸ ». C'est ce deuxième type de narrateur, que Genette nomme « homodiégétique⁴⁹ », qui semble être présent dans les œuvres de Laferrière puisqu'il est présent dans l'histoire, comme nous sommes à même de le constater dans ces extraits tirés des deux œuvres de notre corpus :

⁴⁶ Dany Laferrière, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 15.

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 1972, p. 252.

⁴⁹ *Idem.*

Je vois cette saleté de Croix dans l'encadrement de ma fenêtre. [...] Je vois ma vieille Remington 22 en train de taper tout ça⁵⁰.

Je suis donc parti puis revenu. Les choses n'ont pas bougé d'un iota. En allant voir ma mère ce soir, j'ai traversé la marché. Les lampions allumés me donnaient l'impression de cheminer dans un rêve⁵¹.

En revanche, Gasparini évoque l'apparition d'un troisième type de narration qui est utilisé dans les autofictions : le narrateur autodiégétique. Il explique la différence entre ces trois types de narrateur en attestant que « si la voix hétérodiégétique imite celle du chroniqueur, si la voix homodiégétique adopte la position du biographe, la voix autodiégétique, pour sa part, mime soit l'énonciation orale soit l'écriture intime⁵² ». Il ajoute à cela que « [...] l'écrivain autodiégétique installe l'illusion d'une écriture spontanée, transparente, univoque⁵³ ». Les mots-clés de ces paroles rapportées de Gasparini sont clairement « mime » et « illusion ». En effet, en théorisant le narrateur autodiégétique, Gasparini nous rappelle que ce type de narrateur n'est pas l'auteur, mais qu'il a pour but de donner l'impression qu'il l'est.

Enfin, terminons cette section sur la forme en abordant un élément frappant dans l'évolution du personnage-narrateur, dans sa façon de s'adresser au lecteur. Le passage du dialogue, omniprésent dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, au

⁵⁰ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 109.

⁵¹ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 140.

⁵² Philippe Gasparini, *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 2004, p. 166.

⁵³ *Ibid.*, p. 166-167.

vers libre que l'on retrouve tout au long de *L'Énigme du retour* est sans conteste ce qui marque le plus l'œil du lecteur, ce qui peut être identifié comme étant la plus grande variante entre ces deux œuvres. Pourtant, la forme de *L'Énigme du retour* s'éloigne-t-elle à ce point de celle du premier roman de Laferrière ? Certains passages de *L'Énigme du retour* sont des dialogues à part entière, mais sont simplement écrits sous forme de paragraphes afin de confondre le lecteur, de continuer à lui faire croire à cette forme poétique un peu faussée. Par exemple, l'extrait qui suit relate la rencontre du personnage-narrateur avec une journaliste venue l'interviewer :

La machine enregistre. En fin de compte vous n'écrivez que sur l'identité ? Je n'écris que sur moi-même. Vous l'avez déjà dit, ça. Ça n'a pas l'air d'avoir été entendu. Vous avez l'impression qu'on ne vous écoute pas ? Les gens lisent pour se chercher et non pour découvrir un autre. Paranoïaque ? On ne l'est jamais assez. Pensez-vous que vous serez un jour lu pour vous-même ? C'était ma dernière illusion avant de vous croiser. Vous me paraissez différent dans la réalité. Je ne me rappelle pas qu'on se soit déjà rencontrés dans un livre. Elle ramasse son matériel avec cet air ennuyé capable de vous pourrir une journée ensoleillée⁵⁴.

Il semble évident qu'il s'agit bel et bien d'un dialogue entre deux personnes. Mais alors pourquoi ne pas s'être conformé aux règles typographiques afin de marquer ce dialogue comme il se doit ? Peut-être simplement pour marquer cette coupure entre le narrateur plus jeune, plus spontané, et ce narrateur vieilli, assagi, transformé par ce dernier quart de siècle, pour qui la réflexion fut nourrie de longs monologues intérieurs.

⁵⁴ Dany Laferrière, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 33.

CONCLUSION

1. Laferrière : auteur autofictionnel et engagé

Au cours de cette analyse, nous avons tenté de théoriser la possible existence d'un lien entre le genre autofictionnel et l'engagement littéraire en nous penchant sur un corpus de deux œuvres marquantes de Dany Laferrière. Nous en sommes venu à problématiser ce lien en nous demandant comment Dany Laferrière, dans ses textes, utilise-t-il les paradigmes du genre autofictionnel afin de faire preuve d'engagement littéraire ? Suite à la formulation de cette problématique, trois hypothèses ont été émises afin de donner à ce travail certaines indications de recherches plus précises. Voici donc nos résultats, nos réponses à ces trois hypothèses.

Tout d'abord, nous avons proposé l'idée que les « Je » présents dans les deux romans de notre corpus sont intimement liés à l'auteur ; ce qui signifie que le genre

autofictionnel, dans le cas des œuvres de Laferrière, se rapproche du genre autobiographique. Ainsi, l'auteur est en mesure de proposer des œuvres intimes, ce qui facilite l'énonciation de sa vision du monde et de son engagement littéraire. En tentant de témoigner plutôt que de décrire, il parvient à rapprocher le lecteur de ses préoccupations, de l'inclure dans ses questionnements et de partager avec lui ses observations. Par exemple, dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*¹, le personnage-narrateur partage ses tracasseries avec le lecteur : il se remémore son « [...] village au bout du monde² » et a une pensée émue pour « [...] tous les Nègres partis pour la richesse chez les Blancs et qui sont revenus bredouilles³ », pour tous ses compatriotes qui ont pris le même chemin que lui, mais qui n'ont pas réussi alors que lui-même se demande s'il parviendra à se tailler une place dans sa nouvelle société d'accueil. Aussi, dans *L'Énigme du retour*⁴, la société haïtienne en déroute est commentée lorsque le narrateur évoque le cimetière comme étant « [...] une oasis de paix⁵ » en ajoutant qu'il est « [...] le seul endroit que les tueurs ne fréquentent pas⁶ ».

Le fait que le personnage-narrateur soit aussi proche de l'auteur et partage avec lui des origines et des passions dont font état les romans de notre corpus peut mener à certains questionnements de la part du lecteur. Selon Sébastien Hubier, la présence

¹ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

² *Ibid.*, p. 48.

³ *Idem.*

⁴ *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

⁵ *Ibid.*, p. 90.

⁶ *Idem.*

autofictionnelle « [...] contraint le lecteur à s'interroger sans relâche sur la manière dont il doit évaluer l'engagement de l'écrivain dans son texte et sur la façon dont il est possible de juger de l'authenticité du propos littéraire⁷ ». Ainsi, l'autofiction « [...] modifie les compétences de son lecteur et l'invite à jeter un regard nouveau sur la littérature personnelle⁸ ». Cette littérature personnelle ne se contente plus de simplement évoquer les états d'âme d'un narrateur à la première personne, elle se permet désormais de prendre position, d'être à la fois témoin privilégié et acteur d'une société recréée dans l'univers du livre. C'est ce que nous avons été en mesure de constater chez Laferrière.

En effet, en mettant ses romans en scène dans des paysages connus (l'île de Montréal pour *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et Haïti pour *L'Énigme du retour*), l'auteur se positionne géographiquement de façon précise. Il se présente comme un membre de ces deux sociétés distinctes qu'il est en mesure d'observer et d'évaluer. Le regard qu'il pose est loin d'être distant. Il est intrinsèque, critique, lucide. Qui de mieux que quelqu'un ayant vécu la pauvreté dans une grande ville comme Montréal pour être en mesure d'en parler convenablement ? Qui de mieux que quelqu'un ayant été poussé à l'exil de son pays natal, Haïti, pour faire état de la dictature qui y a régné et des nombreux problèmes sociaux et économiques qui y perdurent ? Laferrière parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vécu. En donnant vie au personnage-narrateur qui parcourt tous ses romans, il lui transmet les observations qu'il a faites, les événements dont il a été témoin. Ainsi, c'est à travers la création littéraire, au moyen de

⁷ Sébastien Hubier, *Littératures intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 125.

⁸ *Idem.*

l'autofiction, par la voix intimiste des différentes formes de « Je », que Laferrière raconte ce qu'il a vu ou ce qu'il déduit de ces deux sociétés si lointaines, mais qui semblent pourtant indissociables à la lecture de ses œuvres.

Le discours social de Laferrière fait certainement partie de lui. Néanmoins, le personnage-narrateur, agissant à la fois à titre de témoin et d'acteur social, a la mission de propulser le discours engagé de l'auteur, de le réorganiser et de l'articuler dans un roman se voulant plaisant pour le lecteur.

La deuxième hypothèse formulée concernait encore une fois le personnage-narrateur et évoquait la possibilité qu'il soit le même dans les deux œuvres de notre corpus de travail. Ce personnage aurait donc vieilli à la même vitesse que le rythme de parution des romans le mettant en scène. À ce sujet, Dany Laferrière lui-même vient confirmer cette hypothèse dans son entretien avec Bernard Magnier :

Il est toujours un peu en retrait. C'est le même qui traverse tous mes romans. Il peut être tendre, cynique, violent, passionné, sec ou mouillé. C'est un être déroutant. Il est à la fois ce que je suis, ce que je ne suis pas et ce que j'aimerais être. La seule constante, c'est qu'il n'est jamais tout à fait au premier plan. Il peut l'être mais de manière détournée⁹.

N'empêche, même si Laferrière n'avait pas confirmé cette hypothèse de façon aussi claire, ce mémoire est parvenu, nous croyons, à faire ressortir des indices prouvant

⁹ Dany Laferrière, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 56.

que le personnage de Vieux dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* est le même qui est mis en scène dans *L'Énigme du retour*. L'origine haïtienne du narrateur, son exil d'Haïti, son arrivée à Montréal et la pauvreté qui y est associée ne sont que quelques exemples qui font partie de l'identité de ce personnage-narrateur. Aussi, la machine à écrire, la Remington 22 avec laquelle Vieux a écrit son premier roman, est mentionnée comme un précieux souvenir dans *L'Énigme du retour*.

Ce personnage-narrateur aurait vieilli sensiblement à la même vitesse que l'auteur lui-même. Près d'un quart de siècle sépare Vieux du narrateur de *L'Énigme du retour*. Cela est perceptible dans le ton de ce roman qui se veut une forme de bilan, contrairement à l'humour employé dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* qui illustre davantage l'insouciance de la jeunesse que la sagesse acquise au fil des années.

L'analyse de la forme des deux romans de notre corpus nous a permis de prendre conscience de l'évolution du personnage-narrateur, mais aussi de celle liée à l'écriture de Laferrière. L'omniprésence de l'indicatif présent dans les deux romans est un indice notable que nous sommes en présence d'œuvres autofictionnelles. Ce temps de conjugaison met de l'avant l'intemporalité du propos engagé de l'auteur tout en l'articulant dans cette urgence de dire, dans un immédiat qui se construit d'une page à l'autre. Aussi, la construction d'un narrateur autodiégétique, d'un narrateur qui tente de donner l'impression que l'auteur et le narrateur sont une seule et même personne, est un autre indice que les deux romans de Laferrière ne respectent pas les paradigmes de

l'autobiographie et nous plongent dans l'univers du genre autofictionnel. Cette façon de leurrer le lecteur est, comme nous l'avons démontré, attribuable à la volonté de Laferrière de prononcer un engagement littéraire qui lui est personnel tout en mettant en scène un personnage-narrateur qui lui permet de réinventer certaines parcelles de sa propre vie, de plonger dans la fiction. Enfin, nous avons observé une différence formelle marquante entre *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et *L'Énigme du retour* : le passage du dialogue au vers libre. Par contre, nous avons établi que certains de ces vers libres n'étaient en fait que des dialogues camouflés. Ainsi, l'auteur évolue dans son style, mais conserve tout de même son essence qui consiste à mettre son personnage-narrateur en lien avec d'autres personnages, à l'impliquer dans une société qu'il commente dans chacun de ses romans.

Le narrateur de ces deux œuvres se plaît à regarder vivre les autres. Il est un fin observateur, tout comme Laferrière dont l'amour du quotidien, selon Mathis-Moser, « [...] restera la marque de fabrique de ses textes¹⁰ ». Cependant, les observations semblent être faites d'un regard plus réfléchi dans *L'Énigme du retour* dont le ton est davantage posé. Les réflexions sur les enjeux sociaux sont toujours présentes, mais elles sont amenées de manière moins agressive, plus subtile que dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. En effet, le vocabulaire présent dans *L'Énigme du retour* est issu d'un français standard, contrairement à la première œuvre de Laferrière qui présentait un vocabulaire de registre populaire. L'omniprésence du mot « Nègre » est un

¹⁰ Ursula Mathis-Moser, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, Les champs de la culture, 2003, p. 22.

bon exemple de ce registre populaire qu'utilisait Laferrière au début de sa carrière. La répétition à outrance de ce terme avait pour effet de préciser son engagement littéraire de l'époque qui s'attaquait surtout aux inégalités qui existent entre les gens de race blanche et ceux de race noire, entre la population nord-américaine prospère et la population haïtienne nécessiteuse. Or le vocabulaire de Laferrière est moins coloré dans *L'Énigme du retour*. Nous en sommes venu à la conclusion qu'il est en ainsi puisque le personnage-narrateur, figure d'intellectuel, a vieilli, s'est assagi. En utilisant un vocabulaire plus neutre, plus standard, il ajoute du poids au sérieux de son engagement qui semble plus réfléchi.

Enfin, la troisième et dernière hypothèse émise dans le cadre de ce travail examinait les différentes formes du « Je » dans les textes de Laferrière. Ces « Je », ayant de multiples identités, renvoient à diverses communautés, dont entre autres la communauté haïtienne, la communauté noire minoritaire dans une Amérique blanche (davantage présente dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* que dans *L'Énigme du retour*) et la communauté des intellectuels. C'est cette dernière, particulièrement présente dans *L'Énigme du retour* puisque le personnage est devenu plus sage, plus mature et plus instruit, qui confère au personnage-narrateur une certaine crédibilité dans ses commentaires à caractère politique ou, du moins, politisé. En mettant en scène un écrivain, un intellectuel dont la culture est racontée au moyen de connaissances littéraires, musicales, sociologiques et historiques, Laferrière s'offre l'opportunité d'ancrer son œuvre dans sa propre histoire personnelle, mais aussi dans un contexte précis qui lui permet de revivre certains événements au moyen de la création

littéraire. C'est ainsi que, dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, il ose un commentaire cinglant sur l'empire britannique en décrivant la résidence de sa nouvelle conquête d'un soir, anglo-saxonne :

Grande maison de briques rouges couvertes de lierre. Gazon anglais. Calme victorien. Fauteuils profonds. [...] Cette maison respire le calme, la tranquillité, l'ordre. L'Ordre de ceux qui ont pillé l'Afrique. L'Angleterre, maîtresse des mers... Tout est, ici, à sa place. Sauf moi. Faut dire que je suis là, uniquement, pour baiser la fille. [...] Je suis ici pour baiser la fille de ces diplomates pleins de morgue qui nous giflaient à coups de stick. Au fond, je n'étais pas là quand ça se passait, mais que voulez-vous, à défaut de nous être bienveillante, l'Histoire nous sert d'aphrodisiaque¹¹.

Ce genre de commentaires, subjectifs mais toujours basés sur une certaine culture, se retrouvent également dans *L'Énigme du retour*, comme dans ce passage où le personnage-narrateur retrouve un vieil ami, Gary Victor, avec qui il échange :

J'ai discuté un moment avec lui à propos de ce que pourrait être le sujet du grand roman haïtien. On a d'abord passé en revue les obsessions des autres peuples. Pour les Nord-Américains, on a pensé que c'était l'espace (le Far West, la conquête de la Lune, la route 66). Pour les Sud-Américains, c'est le temps (*Cent Ans de solitude*). Pour les Européens, c'est la guerre (deux guerres mondiales en un siècle, ça marque un esprit). Pour nous, c'est la faim. Le problème, m'a dit Victor, c'est qu'il est difficile d'en parler si on ne l'a pas connue. Et ceux qui l'ont vue de près ne sont pas forcément des écrivains. On ne parle pas d'avoir faim parce qu'on n'a pas mangé depuis un moment. On parle de quelqu'un qui de tout temps n'a jamais mangé à sa faim, ou juste assez pour survivre et en être obsédé¹².

¹¹ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, p. 103.

¹² *Idem*, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, p. 135-136.

Comme nous l'avons vu dans le cadre de cette analyse, l'engagement politique de Laferrière est peut-être moins direct que celui d'autres auteurs qui défendent une cause en particulier dans leurs romans, mais il est tout de même bien présent. C'est un engagement qui se vit au quotidien, qui s'active dans toutes les facettes de son personnage-narrateur, passant de commentaires sur les inégalités sociales dont sont victimes les Noirs en Amérique, aux inégalités économiques qui existent au sein d'une même ville, Montréal, et qui sont d'autant plus marquées d'un pays à l'autre lorsqu'il compare le Canada à Haïti. À ce sujet, Laferrière dit :

Pour un grand nombre de gens, faire de la politique signifie se réunir dans un endroit clos, à l'abri des oreilles indiscretes, afin de comploter contre le pouvoir en place, alors que ces gens n'ont même pas la décence de se réunir pour faire venir de l'eau potable dans le voisinage. Pour eux, la politique consiste à corriger verbalement les actions d'un gouvernement. Alors que, pour moi, cela commence dans la vie privée. C'est l'addition de ces vies privées qui forme un pays¹³.

Laferrière ne se consacre donc pas à une cause en particulier. Les multiples identités du « Je » qu'il nous présente dans les deux romans de notre corpus (l'intellectuel, le Noir minoritaire, le nouvel arrivant en situation de pauvreté) répondent à cette volonté d'être « [...] international et universel¹⁴ » en présentant des problématiques et situations dans lesquelles tous types d'individus peuvent être en mesure de se reconnaître.

¹³ *Idem, J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 145.

¹⁴ Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 45.

Malgré tout ce travail de recherche et d'analyse, il n'en reste pas moins que le rapport entre la réalité et la fiction est nébuleux dans le roman autofictionnel engagé puisque « l'écrivain habite et décrit un monde réel, malgré et grâce à son imaginaire, qui en est indissociable¹⁵ ». Chez Laferrière, les éléments autobiographiques sont nombreux ; en effet, dans les deux romans de notre corpus, le personnage-narrateur est présenté comme un immigrant arrivé à Montréal en 1976 après avoir fui Haïti, comme un homme de race noire stigmatisé dans une Amérique blanche, comme un pauvre ainsi que comme un intellectuel s'exprimant au moyen de la création littéraire. Ces éléments, qui sont mentionnés autant dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* que dans *L'Énigme du retour*, sont bel et bien autobiographiques, mais peuvent être confondus avec l'autofiction. En fait, Laferrière « [...] se cache derrière la fiction et la mystification aussi vraisemblables qu'elles soient¹⁶ ». La fiction lui donne une liberté de dire sans précédent. Au moyen de son personnage-narrateur, il évoque des inégalités, trace des constats, refait le monde à sa manière, à la manière de ce personnage qui lui ressemble, mais dont il se dissocie.

Ainsi, « [...] la littérature devient, pour l'écrivain, manière singulière d'inscrire son nom dans l'anonymat de la langue, d'apposer sa signature quelque part dans les marges du monde¹⁷ ». Laferrière met en scène un narrateur qu'il évite de nommer. Il se

¹⁵ Gérald Tremblay, *Récit de vie, autobiographie et autofiction : comment l'auteur personnage évolue-t-il entre la vérité du « je » et la fiction romanesque ?*, M. A., (études littéraires), Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 2010, p. 107.

¹⁶ Benjamin Vasile, *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 51.

¹⁷ Philippe Forest, *Le roman, le Je*, Nantes, Pleins Feux, 2001, p. 10.

transpose dans ce personnage avec qui il partage un vécu similaire. Il raconte son quotidien, prend le rôle de l'observateur, de la tierce personne coincée, plutôt confortablement assise, entre le personnage et le monde réel.

Néanmoins, ce clivage entre le réel et le fictionnel peut laisser le lecteur perplexe. Si bien que l'on se demande si les propos engagés contenus dans les deux œuvres à l'étude proviennent de l'auteur ou s'ils sont attribuables au personnage-écrivain ? Suite à notre réflexion à ce sujet, nous pensons que l'engagement littéraire de Dany Laferrière, qui consiste en des commentaires émis sur les inégalités sociologiques et économiques, des comparaisons faites entre la vie en Haïti et la vie à Montréal au moyen d'un personnage-narrateur ayant vécu ces deux réalités, dont l'évolution est plus ou moins marquée d'un roman à l'autre puisque les propos restent sensiblement les mêmes alors que c'est davantage le style qui se transforme, est peut-être davantage un élément autobiographique qui serait placé dans un contexte d'œuvre autofictionnelle. Cette supposition nous semble être une piste envisageable pour pousser plus loin notre recherche, notamment dans le volet création du présent mémoire.

2. *Figurations* : un roman inspiré des œuvres de Laferrière

Permettez-moi maintenant de parler au « Je » durant ces quelques lignes, un « Je » assurément homodiégétique puisqu'il s'agit de l'analyse de mon roman qui se trouve à la suite de cette partie théorique et dans lequel j'ai tenté de reprendre de nombreux paradigmes autofictionnels qui se retrouvent dans l'écriture de Laferrière.

Tout comme dans les œuvres de Laferrière, mon personnage-narrateur n'est jamais nommé. Il a plusieurs identités (intellectuel, écrivain, étudiant, conjoint, beau-père, Québécois francophone dans un pays dominé par l'anglais). Ces identités se bousculent tout au long du roman qui nous plonge dans un univers où « [...] tout est sérieux, et rien ne l'est vraiment¹⁸ ». L'univers disjoncté des chapitres rappelle le style utilisé dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de par les sujets abordés, mais surtout dans la façon de les approcher (grande place aux dialogues, à une écriture spontanée et à un vocabulaire plus populaire et surtout sans censure).

Le premier roman de Laferrière met l'accent sur le mot « Nègre », un mot ayant une connotation négative désignant la population de race noire. Dans *Figurations*, j'utilise le même type de répétition avec le mot « Frog » qui fait référence, également de façon négative, au peuple francophone du Canada. C'est d'ailleurs là l'essentiel de l'engagement littéraire de ce roman : je joue énormément sur la place du français en Amérique du Nord, sur l'espace culturel et identitaire du peuple québécois dans un Canada anglais uni qui semble vouloir aliéner cette petite tribu. Je fais beaucoup référence à l'anglicisation de la ville de Montréal qui est lentement en train de perdre son identité. Laferrière aborde brièvement ce sujet dans un autre roman plus récent qui ne fait pas partie de mon corpus lorsqu'il parle de « la ville coupée en deux langues si proches qu'elles s'opposent comme un baiser interrompu¹⁹ ». Il ajoute que l'anglais et le français

¹⁸ Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais*, Montréal, Boréal, 2008, p. 24.

¹⁹ *Idem*, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, Boréal, 2012, p. 20.

« [...] se croisent sans se voir dans cette métropole où un chat doit savoir japper s'il veut survivre²⁰ ».

Abordons maintenant la question des personnages secondaires. Mon roman s'intitule *Figurations* tout simplement parce que le personnage-narrateur se retrouve impliqué dans toutes les situations qu'il raconte, mais qu'il n'est jamais le personnage principal. Il agit, certes, mais il donne souvent l'impression de ne le faire qu'à titre de figurant. C'est le cas à son travail, alors qu'il se désengage, dans sa nouvelle-vie de beau-père qu'il n'assume pas le moins du monde, dans sa relation avec sa copine dont il semble détaché, dans les âneries de Malis ainsi que dans la démarche artistique du groupe de musique dont il est le gérant, mais dont il donne plutôt l'impression d'être un spectateur blasé qui assiste aux concerts par simple souci d'apparence. Les personnages secondaires occupent donc une place importante dans cette histoire. En fait, le personnage de Malis pourrait presque être considéré comme le personnage principal tant il est omniprésent dans le roman.

Malis est un punk qui assume pleinement sa marginalité, qui a une vision bien particulière de la vie. Son implication dans le roman peut rappeler celle de Bouba dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* en raison de l'espace qu'il occupe et surtout de la complicité qu'il entretient avec le personnage-narrateur. Laferrière parle d'ailleurs de Bouba dans son entretien avec Bernard Magnier :

²⁰ *Idem.*

Bouba le fascine. C'est son complément. Lui, est toujours en mouvement, écrivant, mangeant, baisant, discourant, alors que Bouba ne quitte jamais son divan. [...] Tandis que Vieux Os arpente la ville en quête incessante de ces Miz dont il raffole, Bouba ne fait que boire du thé, lire le Coran et écouter du jazz. [...] C'est Bouba, le personnage fascinant²¹.

Malgré les ressemblances entre l'utilisation que je fais de Malis et la fonction de Bouba dans le roman de Laferrière, les deux personnages ont des personnalités diamétralement opposées. Malis est extraverti. Il est le personnage fascinant car il est dans l'action ; c'est lui qui est à l'origine des événements qui se bousculent dans le roman. Il fait donc contraste avec le personnage-narrateur qui semble toujours immobile. La dynamique est l'inverse dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* puisque c'est le personnage-narrateur qui est en mouvement alors que Bouba semble n'être qu'un faire-valoir.

Enfin, un dernier point qui semble digne de mention dans la comparaison entre les œuvres de Laferrière du corpus choisi et le roman *Figurations* est le fait que, dans les deux cas, le personnage-narrateur est un écrivain qui s'interroge sur l'acte d'écriture. Selon Mathis-Moser, « l'interrogation sur le rôle de l'écrivain est [...] partie intégrante de l'œuvre de (Laferrière), tout comme le refus de s'engager pour des causes extérieures est un point important dans sa poétique²² ». Tel que mentionné précédemment, je milite beaucoup pour la sauvegarde du français au Québec dans mon roman, ce qui fait

²¹ *Idem, J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, p. 56-57.

²² Ursula Mathis-Moser, *op. cit.*, p. 44.

contraste avec la poétique de Laferrière. Par contre, le fait que je mette en scène un personnage d'écrivain se rapproche de sa signature, signature d'ailleurs abondamment utilisée dans le genre autofictionnel. Ce personnage est conscient des difficultés d'écrire dans la société contemporaine où les gens ne lisent pratiquement plus. Il s'indigne devant le fait que le public francophone soit aussi restreint et qu'un fort pourcentage de ce public-cible préfère lire des traductions plutôt qu'encourager la littérature nationale.

Bref, sans nécessairement parler de réécriture, nous pouvons affirmer que le roman *Figurations* est fortement inspiré de la lecture des œuvres *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière. Cette inspiration n'est pas toujours évidente quant aux sujets traités, mais elle est perceptible dans la façon de les aborder, dans l'univers littéraire qui se dégage de l'œuvre.

DEUXIÈME PARTIE – VOLET CRÉATION

FIGURATIONS

CHAPITRE I

LE FROG PURE RACE

On me demande souvent ce que j'ai envie de faire de ma vie. Où je me verrais dans cinq ans, dix ans, quinze ans ? Je réponds, toujours en mode automatique, que je me fiche bien d'où je me trouverai demain, que je n'ai pas de plan, pas de marche à suivre. Ce que j'ai envie de faire de ma vie ? Assurément me poser le moins de questions possible.

Je n'aime pas les questions. En fait, ce que je déteste le plus, c'est l'effort que les gens consacrent à toujours trouver une réponse à tout. Je suis un éternel sceptique, un gars jamais sûr de rien né à une époque ennuyeuse dans un pays imaginaire à la langue confuse, fragile, malléable. Je suis un Frog. Un Frog qui hurle « tabarnak » plutôt que « putain », mais surtout pour éviter de crier bêtement un « *fuck* » malhabile. Un Frog qui gueule constamment ce « tabarnak » à qui veut bien l'entendre, car la frustration est bien

réelle. Un Frog piégé par l'immense territoire de cette petite Nation qui refuse toujours de naître. Les grands espaces : l'illusion de la liberté.

Une contrée composée de champs, de lacs et de rivières à perte de vue alors que sa population a choisi de n'en occuper qu'un faible pourcentage. Une tache considérable sur la carte nationale vue par le reste du *Coast to Coast* comme une tumeur qu'on ne peut guérir et qu'on s'efforce d'ignorer. Plus d'un million et demi de kilomètres carrés qui n'existent pas, qui ne se réduisent qu'à la seule présence d'une île désorganisée, nauséabonde, stressante et bilingue.

La métropole de mon Québec natal est en déroute. Tout le monde y travaille, mais plus personne ne veut y vivre. Les gens préfèrent regarder les heures passer au volant de leur voiture qui avance, freine, avance, freine pendant d'interminables kilomètres au ralenti, matin et soir, du lundi au vendredi. Ma seule ambition est de ne jamais être réduit à cette pénitence. C'est pourquoi j'ai quitté la ville. J'avais besoin de tranquillité, besoin d'un nouveau point de repère, besoin de me faire servir dans ma langue — notre langue — lorsque je vais au restaurant.

Ici, les gens ne sont pas très compliqués. Ils n'ont pas la pression de devoir répondre aux clichés de la vie urbaine en étant toujours à l'affût des dernières tendances et en buvant du café bio avec sucre brun et lait de soja à six dollars la tasse. Ici, c'est moins *trendy*, moins *hip*, moins *glamour*. Ici, c'est mieux.

Dans cette ville que l'on ne fait que croiser entre Montréal et Québec sans jamais prendre le temps de s'y arrêter, les gens n'ont pas besoin de s'entasser à cinq dans un quatre et demi pour être en mesure de payer leur loyer. Tout est à prix modique. Les HLM se confondent avec tout le reste et on n'y voit que du feu. Si les artistes du Plateau

savaient à quel point il est facile de vivre convenablement dans cette localité en n'ayant en poche qu'un maigre salaire équivalant au seuil de la pauvreté, ils cesseraient de brûler l'argent qu'ils disent ne pas avoir et déménageraient parmi nous. N'empêche, malgré le fait que j'ai toujours apprécié vivre seul, j'ai dû prendre un chambreur lorsque je me suis installé dans cette maison que je connaissais déjà par cœur pour y avoir passé une partie de ma jeunesse. La joie du retour aux études et, par le fait même, des petits boulots mal payés.

Malis, c'est comme ça qu'il s'appelle, du moins c'est ce qu'il prétend, a tout du colocataire dont personne ne voudrait. *Punk* de la tête aux pieds, il chante — plutôt, il crie — et joue de la guitare dans un groupe de musique qu'il a fondé avec Mitch, un de ses amis qui est batteur. Ils ne sont que deux, mais j'ai souvent l'impression qu'ils sont au moins huit à faire du bruit dans ce mini-orchestre qui plaît à un public pour le moins restreint. De la musique de pas propres faite par des gars pas propres dans le but de satisfaire d'autres gars souvent encore moins propres...

Et dire que je suis devenu gérant de cette fanfare infernale ! Ma mère aurait tellement honte, tout comme moi, d'ailleurs. Elle qui est si fière de son grand garçon qui a eu l'audace de retourner aux études pour faire ce dont il avait vraiment envie : une maîtrise en littérature. Non mais, quelle bonne façon de m'assurer de vivre aux crochets de la société jusqu'à ce que je crève d'un cancer de je-ne-sais-quoi. Éduqué, mais sans avenir, intellectuel lucide prenant plaisir à dénoncer toutes les inégalités alors que je me trouve moi-même en bas de l'échelle, telle est ma destinée. Crier à l'injustice, facile quand on a rien.

— Qu'est-ce que tu fous encore tout seul dans ta cave ? T'es au courant qu'il y a une fête en haut ?

Pour Malis, chaque soirée est propice à inviter quelques amis, et les amis de ses amis, et parfois même les amis des amis de ses amis.

— Je monte bientôt. Je dois finir ce truc et je viens vous rejoindre.

— Bordel, j'ai aucune idée de comment tu fais pour te concentrer pendant qu'il y a une bonne douzaine de personnes qui font le *party* juste au-dessus de ta tête. En tout cas, si ça te dérange, inquiète-toi pas, ça achève. Quand ta blonde va déménager avec nous, j'vais m'arranger pour aller veiller ailleurs. Au fait, c'est quand qu'elle débarque ?

Ah oui... j'avais presque oublié ce léger détail !

— Dimanche prochain.

— Parfait. Tu sais que tu peux toujours compter sur Mitch et moi pour lui donner un coup de main. Ça va nous faire plaisir.

— Génial. Je me disais justement que tout ce qu'il manquait pour déménager ses boîtes était deux bonnes paires de bras tatoués !

— Bon, j'y retourne. Faut pas trop que je fasse patienter mes invités sinon la soirée risque de devenir mortelle. J'te laisse avec ton bouquin de Machin.

— Il s'appelle Aquin. Hubert Aquin.

— Peu importe. Ciao.

Pas facile de s'intéresser à la littérature lorsque l'alcool, la drogue et les femmes occupent tous tes temps libres. Pauvre Malis...

Et elle. Elle que je fréquente depuis à peine six mois et qui déménage déjà sous mon toit. Elle qui tentera de faire de moi un homme mature, un homme capable de

s'engager. L'engagement est beaucoup plus facile sur papier que dans la vraie vie, tous les auteurs le savent.

Jamais je n'aurais cru que cela pouvait m'arriver : me caser, partager ma chambre avec la même personne sept soirs par semaine. S'il n'y avait que ça. Elle n'est pas la seule à venir s'installer ici la semaine prochaine : sa fille de trois ans risque fort de l'accompagner, considérant qu'elle n'a pas d'autre endroit où aller. Trois ans, c'est trop tôt pour partir seule en appartement, je me trompe ?

Pas facile pour un Frog comme moi de gérer l'anxiété de voir sa vie changée à tout jamais par l'arrivée d'une cocotte à la tignasse blonde et au sommeil léger. Pour un couche-tard, vivre avec une boule d'énergie qui se lève en même temps que le soleil risque de devenir un cauchemar. Mais bon, Amé est là pour s'en occuper. Car les choses sont très claires entre nous : je m'efforce d'être un modèle positif pour sa petite qui n'a jamais vraiment connu son père, mais il est hors de question que j'agisse en parent.

Loin de moi l'idée de prendre en charge des responsabilités qui ne sont pas les miennes. Loin de moi l'idée de prendre en charge quoi que ce soit. Après tout, je ne suis qu'un Frog. Un Frog qui, comme tous les autres Frogs, refuse de penser à quelqu'un d'autre qu'à lui-même. Un Frog qui n'a jamais été en mesure de comprendre le concept de « projet collectif ». Un Frog qui scande sa révolte, mais qui est incapable d'agir. Un Frog conscient de l'impureté du système actuel, mais qui fait dans son pantalon à la simple idée de participer au moindre changement. Un Frog qui mérite sans doute sa condition de Frog puisqu'il n'ose espérer mieux. Un Frog pure race, tout simplement.

CHAPITRE 2

UNE JOBINE DE FROG

Travailler, c'est chiant, tout le monde le sait. J'essaie donc de travailler le moins possible. Que le strict minimum. Je suis à l'image de la société qui m'a créé : lâche.

N'empêche, lorsque je ne m'enferme pas dans mon bureau de sous-sol aux fenêtres placardées en m'improvisant écrivain, je passe le plus clair de mon temps dans cette boutique. Ici, je plie des *t-shirts*, j'écoute de la musique forte, je regarde de très jolies filles essayer des tenues provocantes et d'horribles garçons s'enlaidir un peu plus aux moyens d'accessoires flamboyants et de vêtements troués même à l'état neuf. Cette sous-culture n'est pas pour tous et ceux qui s'y identifient aiment bien exagérer.

Normalement, le lundi est la journée la plus tranquille de la semaine. Les clients sont peu nombreux et les commandes entrent au compte-gouttes. Ça me convient parfaitement, car aujourd'hui, je suis complètement à terre, amorphe, crevé de cette journée qui ne voulait plus finir et que mon dos me remémore à chaque mouvement.

Hier, elle est déménagée. Hier, je me suis senti vieux tant mon corps avait de la difficulté à suivre. Aujourd'hui, je me sens ancestral tant je suis incapable de m'en remettre.

— *Dude*, t'as une face de cadavre. Change ça tout de suite, tu fais fuir les clients.

Malis a toujours su comment parler aux gens lorsqu'ils ne vont pas. L'une de ses grandes forces, vraiment. La mienne, c'est le sarcasme.

— Ne m'appelle pas « *Dude* ». Ça fait beaucoup trop... anglophone.

— Comment tu veux que je t'appelle alors ?

— Je sais pas... Essaie donc « *Mec* », ce serait déjà moins pire.

— Ben alors, *Mec*, t'as une face de cadavre. Si tu veux une claque-réveille, tu me le dis. Je les offre à rabais aujourd'hui, juste pour toi.

— Ça va aller, merci.

Le cafard du début de semaine. Un rien me dérange et me fait perdre patience. Si seulement un petit ado de treize ans qui *loafe* son avant-midi d'école pouvait venir flâner ici et me demander le dernier album de Simple Plan, question que je disjoncte complètement et que Malis me renvoie à la maison.

Parce que oui, pour ceux qui se le demandent encore, Malis est bel et bien mon patron. Il joue au marginal et au révolté, mais il est capable d'avoir un semblant de vie rangée. Ce magasin, qu'il a baptisé la Toxik'Boutik, lui a été offert en cadeau. Son père a beaucoup d'argent et a décidé d'en investir un peu dans les idées folles de son fils unique, question d'essayer de développer en lui une forme de fibre entrepreneuriale possiblement héréditaire.

Ici, on vend de tout pour le Frog qui aime le mode de vie *rock'n'roll* : des disques de groupes *punk* ou *hardcore*, locaux ou américains (il faut bien répondre à la demande),

des billets de spectacles *underground*, des captations vidéos illégales de concerts, des films d'horreur, des pipes à cannabis, à haschisch et à shisha, des *t-shirts* à l'effigie de groupes de musique, des autocollants, affiches, macarons ou tout autre item promotionnel... Bref, n'importe quoi susceptible de satisfaire un Frog qui meurt un peu chaque fois qu'il écoute la radio commerciale. Sexe, drogue et manteau de *studs* !

Je mentirais si je disais que c'est comme ça que j'avais imaginé mon début de trentaine... Travailler dans une telle boutique pour douze misérables dollars de l'heure alors qu'il n'y a pas si longtemps, dans mon ancienne vie qui s'est achevée dès mon départ de la grande ville, j'allais chercher tout près de sept cents dollars par semaine à jouer au suppléant dans une école secondaire. Avant, j'essayais tant bien que mal de montrer le bon chemin aux ados qui croisaient ma route. Aujourd'hui, je leur vends la pipe ou le papier qu'ils utiliseront pour fumer leur petit gramme de fin de soirée. Triste évolution.

Bien sûr, tout ça va vite changer lorsque j'aurai fini cette maîtrise. Déjà trois ans que je me dis ça. Trois ans que j'espère en venir à bout. Oui, je sais, j'achève... Plus que mon mémoire à remettre : une centaine de pages pas trop mal rédigées et je cesserai d'y penser. J'ai déjà écrit des romans plus longs que ça pour mon simple plaisir. Ça ne devrait pas me faire peur. Pourtant, c'est le cas. J'ai peur. Peur d'avancer dans la vie. Peur de devenir un adulte, avec des ambitions d'adulte et des responsabilités d'adulte. Mon titre d'étudiant, j'y tiens : il me permet de justifier le fait que, professionnellement parlant, je stagne.

Il est vrai que j'ai déjà commencé à envoyer des CV dans les cégeps de la région, mais sans réelles attentes. C'était pourtant le plan, au départ : un bac et une maîtrise pour

enseigner aux études supérieures. Toutefois, le plan des prochains mois se limite à profiter de la vie un peu, à ne pas trop m'en faire, à prendre mon temps.

Tout va toujours trop vite à mon goût, mais ce n'est pas grave. Malis est un *boss* laxiste qui me permet de relire, encore une fois, le roman *Fight Club*, un livre que j'aurais tant aimé écrire. L'anarchie en noir sur blanc. Trente chapitres de révolution tout sauf tranquille.

— Et ce soir, qu'est-ce qu'on fait ?

Celui-là, c'est Mitch. J'ignore s'il est lui aussi payé pour être ici ou s'il erre tout bonnement parce qu'il n'a rien d'autre à faire.

— Je ne sais pas trop... On ferme dans une heure et après on verra.

Malis et Mitch sont toujours ensemble. Ils sont pareils. Pas physiquement, mais mentalement. L'un est le double de l'autre. Jamais je n'aurais cru rencontrer quelqu'un comme Malis, quelqu'un d'aussi original, quelqu'un qui se fout autant des conséquences de ses actes. Qu'une telle personne vive sur cette Terre est assez exceptionnel, mais je n'en reviens pas de constater qu'une autre version de cette personne existe et que leurs chemins se soient croisés. Souvent, c'est lourd de les connaître. N'empêche, ils réussissent toujours à me faire rire. Les idioties qu'ils sont capables de faire à deux sont tout simplement innommables.

— On pourrait aller à la résidence de vieux et faire croire à une mamie qu'on est ses petits-fils ?

— Non... ça fait pas encore assez longtemps. Tu sais, les vieux, ils ont encore un peu de mémoire. Faut leur laisser au moins deux semaines pour oublier, sinon, ça marche pas.

— On pourrait inviter des gens à une déviance chez vous ? Je sais que c'est ce qu'on a fait hier, mais ce serait *cool* de remettre ça.

Pour ces deux clowns, tout se passe toujours en langage codé. Une « déviance », ça veut dire un « *party* », un « trio », ça veut dire « un joint, une bière, un *speed* », « Saint-Séverin-du-Cap-Espoir », ça veut dire « Câlisse », ou quelque chose comme ça. Ils ont leur propre vocabulaire, leurs propres expressions qu'ils refusent d'expliquer aux autres, qu'ils ne veulent surtout pas populariser. Tout ce qu'ils veulent, c'est de rester en marge, de regarder les choses aller d'un œil extérieur. Ils aiment tellement rire du monde, que d'en faire partie signifierait qu'ils se moquent d'eux-mêmes. Leur raisonnement est certainement tordu, mais ce sont des gens tordus, alors ça va de soi !

— Salut mon tout-trempe, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ?

Un jeune collégien au *look* un peu *hipster* vient de faire son entrée dans la boutique. Par chance, Malis et Mitch se sont jetés sur lui. Ce sont toujours eux qui vont vers les clients. Moi, je préfère rester dans mon coin et attendre qu'on vienne me voir.

— Vous avez le dernier disque de Sigur Ròs ?

— De qui ?

— Sigur Ròs... C'est un groupe de *post-rock* islandais.

— Est-ce que ça bâche ?

— Quoi ?

— Est-ce que ça brasse, ça crache, ça te donne envie de défoncer les murs de ton appartement avec ta tête ?

— Non, absolument pas. C'est même plutôt tranquille.

— Alors on l’a pas. T’aurais peut-être plus de chance au Archambault, ils ont une section pour la musique de matante comme ça. Ils appellent ça « tout le magasin » !

— Voyons... vous êtes tellement bêtes !

— Ben non mon cher, on n’est pas bêtes, juste réalistes. Alors bonne chance dans ta quête, mon cher Xavier.

— Je ne m’appelle pas Xavier !

— Ah non ? Moi qui croyais que tous les jeunes maigrichons qui portent des chandails lignés trop serrés et parlent le nez en l’air s’appelaient Xavier... C’est fou ce que ça peut faire, l’influence des médias !

Et le *hipster* se dirige vers la sortie, humilié de s’être frotté aux deux seuls *punks* de la région.

— Et n’oublie surtout pas de bien réajuster ton foulard avant de sortir. Il fait très froid aujourd’hui pour un après-midi de juin !

Il fallait que Mitch en rajoute... Ces gars sont tellement arrogants et désagréables qu’il vaut mieux les avoir de son côté.

— Bon, j’ai faim. Il y a quoi au menu ce soir à la Maison du Sans-Abri ?

Sans commentaire...

CHAPITRE 3

LE FROG SANS PAYS

11 h 24. Une maison vide de gens depuis au moins deux heures et un comptoir recouvert de vaisselle sale. J'essaie de faire un peu de place pour brancher la machine à café, sinon je ne parviendrai jamais à me sortir de mon somnambulisme du moment.

Je ne me souviens plus trop ce que j'ai fait hier. J'ai probablement fini tard... La création nocturne et l'abandon qu'elle procure : le plus grand des clichés, la plus évidente des réalités.

Une note de Malis sur le frigo : « J'ai pas osé te réveiller ce matin. Arrive à la boutique quand tu seras présentable ». En sous-vêtements dans ma cuisine, dégustant un café corsé trois sucres trois laits devant l'immense fenêtre au store disparu, accidenté lors d'une déviance et jeté aux ordures dès le lendemain, je réalise à quel point je suis chanceux d'avoir un patron aussi permissif.

Le temps de me frapper le visage à quelques reprises en écoutant les premières pièces de l'album *Jane Doe* de Converge, d'enfiler des vêtements qui ne sentent pas trop mauvais et de retrouver mes clés cachées dans le micro-ondes — une belle petite niaiserie de ce cher Malis — et je suis prêt à partir.

Je franchis la porte du commerce à midi tapant. Malis et Mitch sont en train de discuter avec Steph, le promoteur d'un gros festival rock qui aura lieu dans deux semaines au vieux Colisée. Il vient s'informer de la vente des billets qu'il nous a laissés le mois dernier.

— Vous en avez seulement vendu seize ?

— Ça pourrait être pire, non ?

— Le concert est dans une dizaine de jours... J'ai une salle de deux mille places à remplir et j'ai à peine trois cents billets de partis. C'est un méga flop !

— Ben là, Mitch et moi on va venir même si on n'a pas encore payé nos *tickets*. Mec aussi va sûrement se pointer avec sa blonde.

Suite à ces paroles, Malis se retourne vers moi, comme s'il venait de réaliser que j'étais enfin arrivé.

— Vous allez venir, hein Mec ?

— Peut-être, mais je ne crois pas qu'Amé va m'accompagner. Il faudrait qu'elle fasse garder la petite, c'est compliqué...

— Bon, alors tu vois Steph, ça te fait trois autres billets de plus. Tu vas la remplir, cette salle.

Malgré les encouragements de Malis, Steph a l'air complètement abattu. Quelle idée aussi d'organiser un événement de cette ampleur en n'ayant que des artistes locaux

comme têtes d'affiches. Les *bands* francos, même lorsqu'ils ont la chance de passer à la radio, d'être appuyés par les critiques et de susciter un intérêt notable sur le Net, sont rarement en mesure d'attirer les foules. À une certaine époque, gagner un Félix au Gala de l'Adisq signifiait que l'artiste allait faire une grosse année. De nos jours, cette même reconnaissance parvient à peine à convaincre une maison de disques d'investir dans un prochain album. Désolant.

— En tout cas, merci de m'aider, les gars. On lâche pas... Il nous reste encore un dernier *blitz* pour vendre les billets restants.

Tout est une question d'offre et de demande. Au Québec, les artistes pullulent même si le public s'en fiche. On dirait que c'est devenu normal, voire à la mode, de se désintéresser de sa propre culture. Les artistes locaux passent dans le beurre, peu importe leur talent. Plus personne ne ressent le besoin de les soutenir. Tellement plus économe d'écouter les chansons sur Internet que d'acheter le disque. Tellement plus simple de visionner des extraits de concert dans son salon que de se déplacer dans un bar au plancher imbibé de bière dans l'espoir de vivre un moment, un vrai.

Pourtant, l'art rend fier de son pays. Mais comment être fier d'un pays que l'on n'a pas encore ?

On n'arrête pas de scander à quel point notre identité culturelle est forte. Foutaise ! Dès qu'un artiste s'adresse à nous en joual, on le traite d'illettré. Dès qu'il s'efforce d'être sensible, on le qualifie de déprimant. Dès qu'il essaie d'être amusant, on dit que sa démarche est simpliste, impertinente. Nos artistes, on dirait qu'ils existent encore juste pour qu'on puisse les critiquer l'été, quand il n'y a pas de hockey pour répondre à notre profond besoin de chialer pour ne rien dire.

Je suis un amant de l'art. Je m'intéresse à tout, ou presque. Ça m'inspire afin que je puisse à mon tour créer et inspirer les autres. En littérature, j'aime les romans qui osent, qui questionnent, qui graffignent, qui sentent le sexe, qui lèvent le cœur et font rire dans le même chapitre, peu importe leur provenance. En musique, je peux aisément passer d'un disque produit par un obscur groupe de jazz néo-zélandais à une liste *punk-hardcore-metal-psychedelic* avant de terminer ma journée en écoutant le vinyle d'un *band* de progressif-instrumental japonais spécialisé dans les pièces ambiantes de plus de quinze minutes. J'essaie d'éviter de me faire assommer par le matraquage publicitaire américanisé dont nous sommes tous à la fois victimes et complices. Malgré toutes ces œuvres venues d'ailleurs que j'absorbe sans la moindre indigestion, jamais je n'oublie d'où je viens, jamais je ne me déconnecte de la scène locale qui est riche — même si nos artisans sont pauvres — et probablement la plus pertinente puisqu'elle s'adresse directement à moi, à nous.

Cette fierté d'être Québécois, de vivre en français en Amérique du Nord, me fut transmise par mon grand-père. Je me souviens de mes visites chez lui, dans cette modeste maison qui est devenue la mienne depuis que mes deux grands-parents sont décédés et que ces quatre murs de briques ont été laissés à l'abandon. Je me souviens de son affiche de René Lévesque, accrochée au mur du sous-sol. Cette affiche, je n'ai pas été capable de m'en débarrasser. Je l'ai déplacée. Le regard songeur en noir et blanc du plus grand homme politique québécois trône toujours près de l'ancien atelier de mon papi. Je me souviens qu'en 1995, lors du deuxième référendum, il a pris le temps de m'expliquer les enjeux de ce vote historique. J'avais à peine douze ans, je ne connaissais rien à la politique. J'ai encore en tête chacun des mots qu'il a prononcés avec passion. Il ne fallait

surtout pas reproduire l'erreur de 1980, le peuple québécois devait se faire confiance et se prendre en main. Aujourd'hui, je me souviens.

À l'une de nos dernières rencontres, allongé sur son lit d'hôpital, il m'a souhaité, d'une voix affaiblie autant par la tristesse que par un cancer de la gorge, de pouvoir vivre dans un milieu francophone toute ma vie. Il a ajouté que cette langue, cette fierté d'être Québécois, je devais l'inculquer aussi à mes enfants, sinon tout ça était vain. Je n'ai jamais voulu d'enfants, mais une langue, une identité, ça se protège. Pour y parvenir, je veux écrire en français sur ce peuple que j'aime tant, même s'il est aussi ma plus grande frustration puisqu'il est incapable de s'estimer et de se respecter autant qu'il le devrait.

Au moins, il aime toujours faire flotter les drapeaux bleus en cette période de l'année. D'ici quelques jours, il constatera une fois de plus à quel point les deux solitudes s'ignorent.

CHAPITRE 4

UN 1^{ER} JUILLET CHEZ LES FROGS

Plus ça change, plus c'est pareil. Tel est mon constat alors que les rues sont envahies, comme chaque année en ce jour férié, de camions de déménagement tantôt loués des mois à l'avance, tantôt improvisés et potentiellement dangereux. Ce *trailer* qui vient tout juste de passer devant moi en est un bon exemple : tiré par une modeste Toyota datant du siècle dernier, il contient une partie du ménage d'une jeune étudiante qui s'installe non loin d'ici, le tout attaché de façon si rudimentaire que le moindre nid-de-poule ferait faire une double vrille au vieux frigo beige toujours orné d'une multitude d'aimants kitchs.

Au Québec, le 1^{er} juillet, on fait ses boîtes et on déménage. On se pousse, on oublie et on passe la journée à réorganiser sa vie en fonction d'un nouvel habitat. Voilà ce qui nous empêche de célébrer dignement ce beau et grand pays qu'est le Canada !

De toute façon, il n'y a rien à fêter. Qui peut bien vouloir festoyer en anglais ce sentiment de non-appartenance à une contrée sympathique, il faut bien l'admettre, mais que nous ne considérons que comme d'agréables voisins que nous saluons à l'occasion, si le cœur nous en dit, sans toutefois juger bon de les inviter à souper ?

Les Canadiens ne savent pas faire lever un *party* convenablement. Ils ont trop de politesse dans leurs déviances et sont incapables de passer du bon temps. S'ils boivent, ils deviennent insupportables. S'ils ne boivent pas, ils sont aussi ennuyeux que le vieux prêtre de la paroisse un dimanche matin. Ils sont coincés, protocolaires, soporifiques et se couchent toujours tôt même s'ils n'ont rien de prévu le lendemain. Bref, ils ont une attitude trop... britannique.

La Reine, ils y croient encore. Au Québec, la monarchie est devenue désuète bien avant la religion. Signe de maturité ou de mauvaise foi de notre part ? Signe d'ignorance ou de profonde subordination de la leur ?

Aujourd'hui, personne ne peut me soumettre. La Toxik'Boutik est fermée, donc je suis libre de faire ce qui me plaît, libre de ne rien faire sans me sentir coupable. Libre, car personne ici ne déménage. En fait, ma copine est encore en train d'essayer de passer à travers ses nombreuses boîtes qui traînent depuis qu'elle a emménagé le mois dernier. Des boîtes dans la cuisine, dans la chambre, dans le salon. Des boîtes un peu partout, sauf dans le sous-sol, dans mon petit abri impénétrable. Des boîtes qui ne se vident pas, car les armoires sont déjà pleines, car il n'y a plus de place pour rien, car tout est en double, en triple, y compris les dettes qui accompagnent cette ridicule surconsommation totalement anti-*punk*.

Malis, il achète beaucoup. Il accumule un nombre incalculable d'objets, même lorsque ça peut sembler complètement inutile — surtout lorsque ça peut sembler complètement inutile... Il collectionne tout ce qui touche de près ou de loin à la musique : des disques compacts, des vieux vinyles, des pics de guitare ou vieux *set-lists* provenant de concerts auxquels il a assisté, des *patches* de groupes occultes... Il s'encombre d'envahissants vêtements qu'il ne commence à apprécier que lorsqu'ils deviennent troués, usés, négligés. Malis, c'est un vrai *punk*. Il est tellement *punk* qu'il ne se conforme à rien, même pas à l'idéologie *punk* qui stipule qu'un *punk* se doit de vivre avec le strict minimum. Son strict minimum, il prend de la place, si bien que les humains autour ne peuvent faire autrement que de se sentir de trop.

— Mec, tu veux que j'en roule un gros pour nous deux ou tu passes ton tour ?

— Je veux.

Au son d'un vieil album de The Clash, Malis s'exécute alors que je m'efforce de finir ce chapitre rapidement avant de devenir invalide.

— Il est bon ton bouquin ?

— Pas mal.

— Bogrognon ? Connais pas...

— Normal, ça se prononce Bourguignon. Stéphane Bourguignon.

— Connais pas plus.

Ignare...

Il débouche une bière et m'en tend une avant d'allumer son pétard.

— Ce sera ma dernière, qu'il annonce d'un ton décidé. Pas de beuverie pour moi aujourd'hui. Je ne voudrais surtout pas que les gens croient que je fais le *party* en l'honneur de cette ostie de Confédération.

— Ben d'accord.

Une tringue, une *puff* et un semblant de conversation qui s'installe.

— Pas question que ma soirée ressemble à celle de la semaine dernière, qu'il ajoute.

Il faut admettre que la fameuse déviance sur les Plaines s'était plutôt mal terminée pour lui. Coincés à mi-chemin entre la grande ville et le gros village, nous avions décidé d'aller célébrer la Saint-Jean-Baptiste dans le gros village, nous disant qu'il serait plus agréable de se fondre dans une foule exclusivement francophone pour cette fête bleue, d'éviter les désagréments de l'anglicisation de la métropole qui est beaucoup plus près de la capitale fédérale à l'ouest que de la capitale provinciale à l'est. Tout était au rendez-vous : un *show* grandiose, des feux de joie, de la drogue, de la bière, du beau monde... Vous savez, ce genre de soirées lors desquelles on se croit tout permis. Malis se croit toujours tout permis, alors ça n'augurait rien de bon.

Bien sûr, il avait beaucoup consommé : quelques trios et plusieurs bières en plus, rien d'anormal. Mais lorsqu'on boit beaucoup et qu'on fait du *speed*, l'envie de pisser nous prend plus soudainement qu'à l'habitude. Avec un quart de millions de fêtards sur les Plaines qui se partagent une centaine de toilettes chimiques, l'idée lui est venue d'aller se soulager sur les murs du Parlement situé tout près. Un geste politique tout sauf politique, revendicateur de rien, aucunement courageux. Les policiers en place l'ont toutefois considéré comme un affront à l'intégrité de ces vieux murs de pierre et à

l'institution qu'ils représentent, aux vieux politiciens au cœur de pierre et à la logique discutable qu'ils abritent. Quelques heures en prison... Il ne s'en est pas trop mal sorti considérant qu'au point où il en était, il aurait sûrement passé la nuit couché sur le gazon à dégriser jusqu'au lever du soleil.

— Ils m'ont plutôt bien traité... qu'il continue en toussant légèrement la dernière bouffée de ce pétard qui, même à deux, m'a semblé démesurément généreux. Des couvertes pas trop sales, des oreillers juste assez mous... le paradis, quoi ! J'étais presque surpris qu'ils ne m'offrent pas le déjeuner !

— T'as eu de la chance. Si on vivait en Russie, tu serais toujours en prison, au trou, et pour un méchant bout.

— Clairement. Ils auraient sûrement rasé mon *mohawk* pour me fouetter avec jusqu'à ce que je leur avoue des crimes que je n'ai jamais faits. Les Russes ont au moins la décence d'éviter les ambiguïtés s'ils décident de t'enfermer. Ici, quand l'État ne veut rien savoir de toi, ils financent ton statut de moins que rien, ils achètent ton silence et l'anéantissement de ta personne. Ils te laissent traîner dans un coin, t'abrutissent, t'envoient un chèque à chaque début de mois pour que tu manques de presque rien, pour que tu évites de croire que tu vaux plus ou mieux. Être payé à rien faire, c'est pire que perdre sa liberté, car la liberté, ailleurs, on te la confisque ; ici, on te propose de carrément t'en foutre, et ça marche !

Refaire le monde sans le moindre mouvement. Critiquer sans ne jamais agir. Se tenir suffisamment informés simplement pour avoir le plaisir d'être ironiques à temps plein. Nous fonctionnons comme ça. Nous ne faisons pas l'Histoire, définitivement pas. L'Histoire, nous la regardons se faire, nous constatons ses détours et comprenons ses

erreurs. Malgré cela, l'Histoire nous dépasse de mille têtes et impose sa gênante continuité.

— Mec, t'as l'air angoissé. Ça va ?

— Oui, ça va.

— À quoi tu penses ?

— À mes études...

— Pourquoi tu stresses ?

— Je dois remettre une partie de mon mémoire bientôt. Je n'ai pas fait grand-chose. Avec le déménagement de ma copine, ma job à la Toxik'Boutik et les quelques *shows* que j'essaie de vous organiser à Mitch et à toi, j'avoue que ce petit détail m'est complètement sorti de la tête.

— Sur quoi tu travailles déjà ?

— L'autofiction.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ne t'intéresserait pas.

— Comment tu peux en être certain ?

— C'est évident.

— Il t'en reste pour encore longtemps à piocher là-dessus ?

— Oui.

— Combien de temps environ ?

— Plusieurs mois.

— Et ça te plaît ?

— Parfois.

— Pas toujours ?

— Comme tout le reste.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Like everything else.*

— Et qu'est-ce que ça te donne de faire tout ça ?

— De la culture générale, des connaissances.

— Pour en arriver à quoi ?

— Comprendre à quel point je suis en train de rater ma vie.

— C'est tout ?

— C'est déjà beaucoup...

Le soleil se couche. Amé a entamé sa routine du soir depuis deux bonnes heures : préparer le souper et essayer de faire avaler quelques bouchées à sa fille qui refuse la plupart du temps de manger quoi que ce soit — l'anorexie est à la mode chez les adolescentes, alors voyons ça comme un signe de grande maturité —, aller prendre une marche avec elle, lui donner son bain, brosser ses dents et aller la mettre au lit. Et qu'est-ce que je faisais, moi, durant tout ce temps-là ? J'imagine que ça devait être important...

J'étais dans mon bureau, au sous-sol, seul endroit où je me sens vraiment chez moi. Une fois traversé le local de pratique de Malis et Mitch, local qu'ils ont affectueusement baptisé « la pièce magique » en raison de toutes les substances qu'ils y consomment durant leurs séances de bruitage et des nombreuses hallucinations qui en découlent, je me retrouve dans ma moitié de la cave. Certains diront que la pièce a besoin de rénovations, que les murs devraient être recouverts de gypse afin de diminuer l'aspect un peu glauque de cette partie de la maison qui n'était autrefois qu'un immense débarras.

Personnellement, je m'en fous ! J'y trouve tout ce dont j'ai besoin : de la tranquillité, une table de travail, mon ordinateur, un vieux divan mou, de bonnes colonnes de son ainsi que plusieurs reproductions de l'artiste-peintre Alex Grey : des images psychédéliques aux couleurs vives, voire même éblouissantes, qui me regardent et me motivent dans mon travail.

C'est ici que je m'exprime, que je souffre en silence, que je ris aux éclats, que je me drogue, que je relis *Fight Club* comme s'il s'agissait d'une Bible, que je fais mon yoga, que je fais naître les mots, que je deviens le stéréotype du poète déchu avant même d'être réellement devenu poète, que je mange, que je lis, que je vis, que je m'écrase jusqu'à ce qu'on me réveille. C'est ici que tout se passe. Ailleurs n'est qu'un lieu transitoire, qu'un chemin plus ou moins long que j'emprunte avant de revenir dans cette pièce qui me ressemble tellement : démesurément sombre, mais aux parois colorées.

Chaque soir, Amé brave la noirceur et vient me rejoindre au sous-sol avant de disparaître sous une douillette que nous ne partageons qu'à temps partiel.

— Tu viens te coucher ?

— Non, il est trop tôt.

— Il est déjà minuit.

— Justement, trop tôt. J'ai un tas de choses à faire.

— Comme quoi ?

— Travailler sur ce foutu mémoire, boire du café, faire un peu de ménage dans mon prochain projet de roman...

— Rien d'autre ?

— Accessoirement, trouver un sens à ma vie, si le temps me le permet, si le café est assez fort.

— Et après, tu viendras me rejoindre ?

— Possible.

Amé me fait sa petite face piteuse pour me faire rire. Elle ne me prend pas au sérieux, ce qui est la meilleure attitude à avoir en ma compagnie. N'empêche, elle est déjà déçue d'être amoureuse de moi. Elle est déçue, car elle sait que, de mon côté, ce sentiment n'existe pas, ni envers elle ni envers n'importe qui d'autre. Je suis comme ça. J'aime parfois, mais jamais inconditionnellement, jamais autant que je peux aimer un café Bailey's dégusté sur le coup de minuit. Je sais, cette comparaison est tout simplement injuste...

— J'te déteste tu sais ? qu'elle me dit sans vraiment y croire.

— Oui, je sais.

— Tant mieux. J'aime quand les choses sont claires.

— Moi aussi.

Et elle va se coucher, me laissant seul avec ces responsabilités que je crois avoir, mais qui n'en sont pas vraiment, qui ne sont que des temps morts que j'essaie de maintenir en vie artificiellement, juste pour moi, simplement pour me faire croire que j'ai un certain contrôle sur quelque chose, même si ce quelque chose est tout sauf tangible, qu'il n'est qu'un rêve que j'organise et désorganise soir après soir. *Life's a bitch, you know !*

La nuit et son implacable silence. Malis est parti foutre la merde ailleurs. Rien ici ne peut troubler ma quiétude. J'essaie d'écrire, mais pas vraiment. Je n'en ai pas envie, je

ne le sens pas. Il ne faut pas forcer les choses. Il faut être patient, sinon ce serait trop facile.

J'ai toujours été quelqu'un de très patient. Par contre, depuis que j'ai quitté la grande ville, je dois avouer que les temps morts s'accumulent. Ici, il n'y a pas grand-chose à faire. À peine cent cinquante kilomètres me séparent de Montréal, mais j'ai parfois l'impression de vivre dans une ville-fantôme. Ou alors c'est moi le fantôme ?

Je parcours Internet pour lire des critiques de concerts auxquels j'aurais assurément assisté si j'étais resté sur cette île recouverte d'un dôme de smog. J'écoute les extraits d'albums des musiciens émergents qui n'ont pas les moyens de venir donner des concerts dans mon coin. Ensuite, toujours boudé par l'inspiration, je visionne un documentaire sur un vieux groupe de *glam-rock* que je n'ai jamais vraiment aimé avant de m'intéresser à une série de reportages sur le régime totalitaire de la Corée du Nord.

Au fond, la vie, ce n'est pas si terrible. Suffit de ne rien faire pour se la compliquer inutilement et tout va pour le mieux.

CHAPITRE 5

LES FROGS MANIFESTENT

Un dimanche après-midi comme les autres, ou à peu près. On s'entasse à cinq dans le *pick-up* pour faire une heure et demie de route au chaud soleil de fin-juillet. On tourne en rond pendant près d'une heure pour se trouver une place de stationnement dans la grande ville qui, il faut bien l'admettre, est un peu plus remplie qu'à l'habitude. Ajoutez à cela le fait que les deux dames qui accompagnent Malis et Mitch sont, en ce qui me concerne, de parfaites inconnues, que c'est la première fois que je vois mes deux *punks* préférés tenir autant à défendre une cause pour les bonnes raisons — pas juste pour foutre la merde — et que, malgré tous nos détours et notre manque irréfutable d'organisation et de discipline, nous trouvons le moyen d'arriver pile à l'heure. Bref, ce n'est pas vraiment un dimanche après-midi comme les autres. Pas du tout, en fait.

C'est devenu une tradition depuis mars dernier : à chaque 22 du mois, les étudiants portant fièrement le carré rouge envahissent la place Émilie-Gamelin afin de

parader un peu partout en ville, de démontrer leur mécontentement face à cette hausse des frais de scolarité complètement injustifiée annoncée par un gouvernement pour qui personne ne semble avoir voté, mais qui est pourtant bel et bien majoritaire.

Avant même que les dizaines de milliers de communistes exaspérés qui débordent désormais largement de la communauté étudiante ne se mettent en marche, un des *leaders* annonce que nous sommes déjà en situation d'illégalité. Avoir omis de remettre l'itinéraire aux forces de l'ordre fait de nous des criminels, ce que Malis ridiculise aussitôt.

— Oui, c'est vrai, on n'a pas d'itinéraire. Y'a ben pire... J'ai bu trois bières de route, j'ai fumé quelques joints, j'ai craché par terre sur une voie publique, je porte des sous-vêtements sales et je suis convaincu que ma ceinture de *studs* pourrait être considérée comme une arme blanche. Vite, venez me passer les menottes avant que je fasse sauter quelque chose !

Les deux petites *punkettes* dont j'ignore toujours les noms — Malis n'a pas jugé bon de nous présenter, croyant sans doute que nous nous étions déjà croisés — s'esclaffent aussitôt. Des *punkettes*, ça finit toujours par se ressembler un peu. Pourtant, plus je les regarde, plus j'ai la certitude de ne jamais les avoir vues ni à la Toxik'Boutik ni à l'une des nombreuses déviances que Malis organisait jadis à la maison. Qu'est-ce que j'en sais, au fond ? Je ne suis qu'un écrivain nombriliste. Je ne remarque que très rarement ce qui ne concerne pas directement ma précieuse petite vie d'égoïste.

14 h 00. La marche s'entame. Les gens sont heureux de participer à ce grand mouvement social, mais sont aussi soulagés que la pluie annoncée aujourd'hui ne tombe toujours pas.

— Pourquoi Amé n'est pas venue? me demande Malis.

— Elle s'occupait de sa fille.

— Elle aurait pu l'emmener.

— Disons qu'avec la façon dont les policiers ont terminé les dernières manifestations, elle a préféré regarder tout ça à la télévision. Ça a beau être une manifestation pacifique, c'est quand même un peu risqué d'impliquer une fillette dans ce bordel en plein pendant son heure de sieste.

— Bon point, Mec. Bon point.

Les casseroles se font entendre. Cette nouvelle tradition de faire du bruit afin de réveiller le peuple m'a plu dès le début, mais elle me laisse toujours avec un mal de tête insupportable. Il faut parfois souffrir pour un brin de démocratie. Dans certains pays, le peuple se fait couper les mains lorsqu'il ose aller voter. Ici, on avale deux comprimés d'acétaminophène. À chacun ses sacrifices !

La crise étudiante n'est qu'une preuve de plus que la politique québécoise s'enlise. De nos jours, les leaders, les vrais, ne sont plus jamais portés au pouvoir. Ils n'ont d'autre choix que de s'opposer, que de tenter de mobiliser ceux qui n'en peuvent plus d'élire des gens en fonction du « candidat le moins pire ». Le nivellement par le bas, il est visible dans toutes les sphères de mon Québec malade.

— LE PEUPLE, UNI, JAMAIS NE SERA VAINCU !

La foule s'anime. Déjà trente minutes que nous marchons sous haute surveillance policière.

— ON AVANCE, ON AVANCE, ON RECULE PAS !

Tout va pour le mieux. Nous sommes bruyants, mais nous ne cassons rien. Les manifestants tentent de canaliser leur rage en scandant les slogans plutôt qu'en agissant de façon déplacée.

— CHAREST, SALAUD, LE PEUPLE AURA TA PEAU ! CHAREST, TA GUEULE, ON PEUT S'CROSSER TOUT SEULS !

Bien entendu, rien ne peut rester parfait éternellement...

— Maudite bande de petits sauvages. Allez-vous vous tasser de la route. Ceux qui payent pour vos niaiseries d'études de marde veulent rentrer chez eux après une journée de travail.

Un automobiliste frustré de voir que les quelques dizaines de milliers de manifestants ont emprunté une section de la rue Sherbrooke s'époumone en nous criant des injures.

— Allez donc politiquer ailleurs, maudite bande de cheveux longs. Trouvez-vous une job au lieu de brailler que la vie vous coûte trop cher, me semble que c'est pas compliqué !

Évidemment, Malis n'est pas du genre à laisser passer ce genre de commentaires, surtout lorsqu'il est si bien entouré...

— Salut Monsieur. Wow, c'est une très belle voiture que vous avez là...

— Malis, viens, laisse tomber.

— Non Mec, donne-moi deux petites minutes, je veux juste parler à mon nouvel ami...

Je sais très bien ce qu'il veut : cracher au visage de ce mal-engueulé, donner quelques coups de pied sur sa voiture un peu trop tape-à-l'œil, possiblement pisser sur son pare-brise en se dandinant les fesses devant les caméras...

— Malis, laisse-le tranquille, on continue à marcher.

— Fais comme te dit ton ami, maudit *punk* sale. Continue à marcher pour aller nulle part. Continue à bouger sans avancer.

J'agrippe Malis par le bras et l'empêche de répliquer. Nous nous éloignons en suivant le cortège.

— Mec, pourquoi tu m'as pas laissé remettre ce petit baveux à sa place ?

— Des fois, tu peux être tellement con, c'en est décourageant. Évidemment, tu penses que ce monsieur-là s'est adressé à toi par hasard ? Tu penses vraiment qu'il n'avait pas prévu te faire péter les plombs ?

— Je pense surtout que c'est un petit maudit bourgeois trop satisfait de son fric et des seins refaits de sa femme pour voir clair.

— Et tu n'as pas remarqué la dizaine de policiers qui se tenaient un peu partout autour de sa voiture ?

— Ben là, y'a des policiers partout dans ce genre de manifestation !

— Et les caméras de ce putain de média de masse qui essaie de nous faire mal paraître depuis le début de la crise, tu ne les as pas vues non plus, j'imagine ?

— Ben là, y'a des caméras partout dans ce genre de manifestation !

— Malis, c'était une mise en scène. Au *look* que Mitch et toi avez, c'est assez évident que vous êtes des cibles faciles pour ceux qui veulent que la manifestation dégénère. Réveille, câlisse !

Malis comprend à son rythme, mais il finit par comprendre. Il me donne une petite tape dans le dos et retrouve son calme.

Oui, bien sûr, il y a des casseurs qui participent à cette crise sociale. Il y a eu des casseurs durant toutes les crises sociales et il y en aura toujours. Fracasser des vitres, ça paraît mal, mais c'est inévitable lorsque le peuple n'en peut plus. En ce moment, le gouvernement a tout à gagner à faire mal paraître les étudiants en les montrant soir après soir être violents avec les forces de l'ordre, être irrespectueux de la propriété privée, être impolis, mal élevés. Le gouvernement a compris que la bataille de l'opinion publique, dans une contrée aussi pantouflarde que la nôtre, se gagnait à la télévision et non dans la rue.

— C'EST PAS LES PACIFISTES QUI VONT CHANGER L'HISTOIRE, ON CASSE DES VITRES PIS ON BRÛLE DES CHARS !

Les étudiants ont également compris tout ça. Par contre, ils savent très bien qu'ils n'ont pas d'autre moyen que la rue. Et la rue, ils la prennent aussi souvent qu'ils le peuvent. La rue, ils l'occupent aussitôt que la situation l'exige.

En ce qui me concerne, je trouve rassurant de constater que le peuple, lorsqu'il se mobilise, puisse encore se faire entendre. Ce genre de mouvement social me laisse croire que nous vivons toujours en démocratie, ou dans quelque chose qui essaie vraiment très fort de s'y apparenter.

CHAPITRE 6

UN FROG ET UNE PAGE BLANCHE

Mettre en marche une *playlist* ne contenant que de la musique planante et instrumentale afin de me laisser bercer doucement lors de ce processus créatif. Plus de mille chansons qui s'enchaînent aléatoirement sans avoir besoin de me lever pour changer de disque. Le mp3, c'est pratique. Pratique, mais ça sonne faux. Tous les musiciens le savent... Le mp3 est à la qualité sonore ce que le silicone est à une paire de seins : une vulgaire imitation dont on se lasse rapidement.

Cette nuit, dans mon bureau, il pleut. Les nuages d'averses servent de plafond à une pièce qui, il faut bien l'avouer, n'a jamais vraiment été lumineuse. Ou alors c'est moi qui voit tout en noir et gris ? Facile de ne voir que le mauvais côté des choses lorsque le seul moyen que l'on trouve pour oublier une dure journée est de se siffler une bouteille de rouge à même le goulot. Un déprimeur pour contrer la dépression : elle est bien bonne !

Écrire peut parfois être drôle et plaisant. Le reste du temps, c'est à peu près l'équivalent de s'arracher les ongles avec une pince rouillée.

Aujourd'hui, l'écriture me fait mal car elle assassine mon âme à coups de dollars. Un groupe de musique — pas le groupe de Malis et Mitch, de la musique de matante, celle qui passe à la radio sur l'heure du dîner sans que ça ne dérange parce que, de toute façon, personne n'écoute vraiment — m'a envoyé deux compositions afin que j'essaie de mettre des mots sur toutes ces harmonies léchées et sans profondeur. Si mes textes sont choisis, j'aurai une partie des droits d'auteur. À demi-saoul, je m'efforce d'enligner les rimes faciles afin de potentiellement en tirer un peu de fric.

Il n'est jamais agréable d'avoir à se vendre de la sorte, peu importe le prix qu'on en retire. Société, tu m'as voulu capitaliste, alors voilà ce que ça donne ! Nous n'en serions pas là si tu me permettais enfin de profiter de ton *so-called* programme de subventions pour favoriser l'expansion de la *francophone culture* à travers le *Coast to Coast*. Mon français se perd, aide-moi à le garder en vie. Je te jure que je ferai ma juste-part pour remplir les étagères des librairies d'œuvres québécoises originales au lieu des putains de traductions ! Donne-moi une chance d'aider ma langue avant qu'elle soit *dead*.

Pourquoi me faire chier à composer pour les autres ? Pourquoi ne pas profiter de ce temps pour composer pour moi, pour imaginer et produire un projet qui me ressemble et qui pourrait potentiellement me rendre fier ? Manque d'idées ? Je ne crois pas. Manque d'ambition ? Ce serait surprenant ! Manque de couilles ? Peut-être... Se lancer dans le vide, pour quelqu'un oscillant toujours entre la rêverie pure et un rationalisme contraignant, est pratiquement impossible. Mon côté rêveur s' imagine qu'un tel saut me sera positif alors que mon hémisphère gauche à la con ne cesse de m'envoyer des images

de moi qui s'écrase, de moi qui apprend à la dure que je n'ai jamais pu voler, que je ne fais que tomber, tout simplement.

Et pourquoi donc avoir décidé d'étudier en création littéraire si je fonctionne avec le cerveau d'un putain de comptable ?

J'ai le goût d'écrire quelque chose de neuf, mais je sais pertinemment que c'est impossible. Tout existe déjà. Il n'y a rien à décrire que l'œil humain n'ait pas déjà vu. Ou alors je ne me pose pas assez de questions ? Ou alors l'humanité tout entière s'en est déjà trop posées ? Difficile d'écrire dans cette société de consommation et de divertissement. Tout est mis en place pour nous empêcher de réfléchir, alors imaginez à quel point il peut être dur de réfléchir d'abord pour ensuite parvenir à créer convenablement. Trop d'interférences.

— Hey, Mec, t'aurais pas un condom à me prêter ?

Parlant d'interférences, voilà justement Malis !

— Non. Tu sais, les condoms, quand tu es en couple depuis un certain temps, tu arrêtes d'en acheter.

— J'imagine... C'est qu'il y a cette fille en haut qui a commencé à jouer avec mon pénis. Elle s'amusait beaucoup, et moi aussi, jusqu'à ce qu'elle me demande si j'avais un condom, pour aller plus loin, tu vois ?

Je cesse de fixer mon ordinateur et constate que Malis est flambant nu, le membre viril en totale érection, à moins d'un mètre de moi.

— Je vois très bien, je t'assure... Et qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Je sais pas. Tu pourrais pas aller la voir et lui dire que je n'ai pas de maladie honteuse, question qu'on puisse continuer d'avoir du bon temps ?

— T'es pas sérieux ?

— Un peu quand même...

— Laisse-moi, j'ai du travail à faire. Tu me raconteras demain comment tout ça s'est terminé.

Il remonte aussitôt, le cul à l'air. Je remarque alors un tatouage que je ne lui connaissais pas encore : sur sa fesse gauche, je peux lire les mots « 100 % bœuf ». Je rigole un peu avant d'essayer d'effacer cette image de ma mémoire à tout jamais.

N'empêche, cette intervention me permet de faire une petite mise au point, quoique je crois bien avoir déjà brièvement abordé le sujet : Malis est un con. Le genre de type dont le cerveau a arrêté d'évoluer quelque part à la fin de l'adolescence, quand il a commencé à fumer des joints et à manger des champignons qu'on ne retrouve pas en épicerie. Il ne pense rien à l'avance. Il est aussi impulsif qu'un... que..., aussi spontané que j'aurais aimé que soit cette phrase. Il est du genre à te demander : « Est-ce qu'on se fait un sonne-décrisse ? » si tu prends une marche avec lui. Un vrai gamin. Des fois, c'en est presque gênant.

Je dois maintenant essayer de retourner dans la zone, de me concentrer à nouveau et d'écrire au moins une dizaine de phrases valables avant d'aller m'écraser quelque part. J'ai perdu le fil... Quelque chose me dit que je ne le retrouverai sûrement pas dans Internet, mais je m'y abandonne tout de même.

Internet est le royaume de la perte de temps, pire qu'une route en construction avec un million de détours : lorsque tu t'y embarques, tu ne sais jamais combien de temps durera le « voyage ».

Je visionne quelques vidéos de groupes *live* sur YouTube avant de me plonger tête première dans l'univers Facebook. Une ex-copine vient clavarder avec moi. Je lui réponds de manière désintéressée. Je regarde mon fil d'actualité, passant par-dessus les statuts narcissiques de certains contacts pour m'attarder plutôt aux hyperliens proposés par diverses pages dont je suis devenu fan. Un site scientifique me propose une liste des cinquante animaux les plus étranges, un site de musique me balance son classement des vingt meilleurs albums parus depuis le début de l'année et, mon préféré, la page de l'auteur Chuck Palahniuk me dirige vers un diaporama expliquant trente faits que la majorité des cinéphiles ignorent au sujet de l'adaptation cinématographique de *Fight Club*. J'avoue ressentir une certaine fierté en me rendant compte que j'en connaissais déjà pas moins de vingt-deux.

Oui, cela peut tout à fait avoir l'air d'une soirée d'ado attardé et un peu rejet plutôt que celle d'un auteur en plein effort. Mais, je l'ai toujours dit, le processus créatif se compose de 90 % de temps perdu — les plus zélés appellent ça « recherche » ou « introspection » — et d'à peine 10 % de travail réel.

Le 10 % d'effort paraît carrément impossible à atteindre lorsque le projet semble en tous points inintéressant. Suite à cette réflexion, je décide de laisser tomber pour ce soir. Mes mots, je veux qu'ils restent MES mots, pas ceux d'un autre.

La vie d'auteur, d'écrivain, d'artiste en général, quelle plaie ! On se morfond sans cesse pour ce qui nous semble important, pour un projet à venir qui passera sans doute inaperçu. On néglige nos relations interpersonnelles. On devient souvent irritable avec nos proches. On abuse de certaines substances qui démolissent la santé à petits pas. On accepte de vivre dans la pauvreté éternelle et dans l'anonymat le plus complet. On fait

semblant que cet anonymat nous convient même si la rage de crier qui on est à tout le monde nous habite, même si tous les artistes, peu importe ce qu'ils racontent, ont cette soif innée de reconnaissance.

Et qu'est-ce que ça apporte de mener ce genre de vie ? Tout le monde s'en fout de toute façon. Personne ne lit, alors, à quoi ça sert de perdre son temps à se réinventer sur papier pour disparaître un peu plus dans la vraie vie, dans celle qui n'émerveille plus ? Comment en suis-je arrivé à faire un choix aussi stupide ?

Depuis mon entrée à la maîtrise, j'ai l'impression que j'ingurgite un café corsé dans lequel j'ajoute une montagne de sucre pratiquement chaque fin de soirée. À croire que le sommeil nocturne ne m'intéresse plus. Je préfère désormais dormir à demi dans le jour, quand je fais semblant de travailler, d'étudier, de mener une vie normale. L'image de l'écrivain qui vit de nuit est clichée, mais je viens d'une époque où les créateurs ont forgé leur identité en majeure partie grâce à la littérature, la musique et le cinéma américains. Des clichés, je m'en suis gavé depuis ma tendre enfance, depuis que j'ai pris goût à regarder Picsou se baigner dans son océan de fric. Je devais avoir cinq ans... Les clichés, il est normal que je les reproduise à l'occasion, puisqu'ils sont ancrés en moi. Normal, mais peu souhaitable.

Parfois, je me réveille en me disant que je ne fais pas grand-chose de ma vie. Bien sûr, j'aurai bientôt un beau diplôme d'études universitaires de deuxième cycle : Maître en création littéraire, quel titre grandiloquent pour le peu de respect et de perspectives d'emplois que ça amène.

J'ai l'impression que ces études sont en train de s'achever sur le pilote-automatique. Pourtant, ma directrice ne cesse de me parler du doctorat, de ce qu'elle me

présente comme étant « la suite logique ». Elle dit que dans les études comme dans la création, il faut toujours se laisser de la place pour une suite, car une suite est synonyme d'espoir et que l'espoir, ça fait vivre. Personnellement, je suis d'avis qu'une suite n'est rien d'autre que le dépotoir d'idées qui veulent se laisser une dernière chance avant de mourir, qu'une accumulation de notions qui ne valaient pas la peine d'être développées la première fois, mais qui continuent pourtant d'être encombrantes. Mes romans, je les veux uniques, indépendants l'un de l'autre. Mes études, je veux qu'elles se terminent après le dépôt de ce mémoire qui stagne, car je n'en peux plus. De toute façon, le titre de « Maître » est tellement plus attrayant que celui de « Docteur ».

Quelques bruits proviennent de l'étage supérieur. Des rayons de soleil tentent de percer mes stores clos. Serait-ce déjà le matin ? C'est fou ce que le temps passe vite lorsqu'on s'amuse à ce point ! Une autre nuit passée à noircir quelques pages, à écrire des dizaines de phrases que je finirai sans doute par effacer ou modifier la nuit prochaine.

Normalement, un rêveur se doit de dormir beaucoup, mais surtout pas la nuit. La nuit est faite pour intercepter les rêves des autres.

CHAPITRE 7

LE FROG AU BRAS BRÛLÉ

— Faut que j’apporte des sous-vêtements de rechange, d’après toi ?

Malis veut que j’assume mon rôle de gérant en lui donnant quelques directives avant cette mini-tournée d’un seul spectacle...

— Tu devrais. On ne sait jamais, tu pourrais finir le *show* comme l’autre fois et lancer tes bobettes sales dans la foule. Dans ce cas, une paire de sous-vêtements de rechange, c’est pas du luxe !

Malis aime bien que je lui rappelle cette petite niaiserie qu’il a faite il y a quelques semaines dans un concours de groupes de la relève jugé par quelques vieux noms de la chanson québécoise, par une demi-douzaine de *has-been* dont il n’a jamais voulu entendre parler, même lorsqu’ils étaient à l’apogée de leur carrière maintenant inexistante. Nul besoin de dire que Malis et Mitch n’ont pas gagné le concours, même

s'ils ont causé toute une impression. Une mauvaise impression, mais une impression tout de même...

— Et toi, qu'est-ce que tu apportes ?

— Pas grand-chose... On ne part pas longtemps, alors le strict minimum : deux paires de sous-vêtements, trois paires de bas, deux *t-shirts*, une paire de pantalons de rechange, ma brosse à dents, mon dentifrice, mon déodorant, mon savon, mon shampoing, mon revitalisant, mon gel pour le corps, mon rasoir, ma serviette de bain, un cahier de notes, quelques crayons, mon iPod, de l'argent, mon permis de conduire, ma carte d'assurance-maladie, un paquet de cigarettes, du pot, du papier à rouler, deux briquets, mon roman *Fight Club* et un roman de Robert Lalonde que j'ai emprunté hier à la bibliothèque.

Vraiment, j'ai toujours été très organisé. Surtout en comparaison d'un *punk* qui jouera ce soir pleinement son rôle de *punk*.

— Robert Lalonde ? Connais pas...

Je fais semblant de l'ignorer. Ignorer l'ignorance : la définition de l'ironie !

— Franchement, amener des livres alors qu'on va donner un *show punk*... On va pas là pour s'instruire !

— Tu penses être prêt bientôt ?

— Je suis prêt, qu'il me dit en me montrant que sa guitare et son ampli sont déjà dans le *hall*.

Ne manque plus que Mitch, lui qui est en train de finir de charger sa batterie dans le camion.

— Tu seras parti longtemps ?

Ma copine essaie de me faire croire qu'elle aura le temps de s'ennuyer.

— Non, ce n'est qu'un aller-retour. On donne le *show* ce soir et on revient demain dans la journée.

— Ok. Mais tu me promets que tu seras prudent ?

— T'inquiète... Si une *groupie* me saute dessus, je vais me protéger. J'ai amené plein de condoms.

— T'es con !

— Oui, quand même...

Un petit bec rapide avant que je ne me penche pour dire au revoir à sa fille qui semble avoir oublié que je vis ici normalement.

Tout le matériel est maintenant en place. Mitch s'installe à la droite de Malis qui s'assoie au centre du siège-banquette en faux-cuir. Évidemment, comme tout bon gérant le ferait, je me charge de conduire, ce qui veut dire que j'aurai bientôt l'avant-bras gauche rougi par le soleil de plomb alors que le reste de mon corps sera toujours d'un ton blanc javellisant. Direction : Les Foufounes Électriques, centre-ville de Montréal.

— Ça te dérange pas trop si je m'ouvre une bière ?

À peine deux coins de rue passés et je sais déjà que ces cent cinquante kilomètres sur la 40 ne seront pas de tout repos. Mitch qui roule un joint sans faire de vague dans son coin, Malis qui ingurgite une Molson tablette, l'album *Meltdown* de Grimskunk qui fait grincer les *speakers* et moi qui essaie de garder le contrôle malgré tout, qui tente de me convaincre du bien-fondé de mon rôle parmi ces deux éclopés de la société qui ne veulent que rire et foutre la merde.

— Attention, devant, le char brun !

Une femme dans la quarantaine et son obèse de mari se pavanent à 90 km/h en pleine voie de gauche dans leur antique Buick brune et rouille aussi large que notre *pick-up*, aussi longue qu'un porte-avion, aussi laide qu'une diarrhée. Un coup de volant à droite et j'évite le contact avant de faire un doigt d'honneur au couple de Bougon qui ne devrait pas avoir le droit de circuler sur nos routes, ni même de se montrer en public à la clarté du jour. À peine cinq kilomètres sont derrière nous et nous pouvons déjà affirmer que nous avons risqué nos vies en faisant ce voyage. Voilà qui est prometteur...

— Les maudits BS qui trouvent le moyen de se payer une vieille minoune même avec leur chèque de crève-faim tellement les appartements sont pas chers icitte, lance Malis. Ça devrait pas avoir le droit de conduire, du monde de même.

Beau commentaire venant du gars qui s'est fait suspendre son permis de conduire l'année dernière après être entré sur le site du FestiVoix avec sa voiture, klaxonnant les festivaliers qui se dirigeaient vers la scène principale pour assister au concert de Marc Dupré. Malis est un marginal jusqu'au bout des doigts : il ne fait rien comme les autres, pas même perdre son permis.

— Comment est-ce qu'on pourrait bien s'appeler ce soir ?

Nous croisons déjà Louiseville, ce qui signifie que nous en sommes à l'heure des questionnements existentiels.

— Je sais pas, répond Mitch. Les PPP ?

— Nan... me semble qu'on l'a déjà fait.

— Les Putes de Luxe ?

— À quel point tu te sens luxueux aujourd'hui, Mitch ?

— Les Putes tout court ?

— Trop facile.

— Une pute, c'est toujours facile, que j'ajoute. Suffit d'y mettre le prix.

— Je sais ! dit Malis avec enthousiasme, lui qui sait bien qu'il ne sait que très rarement. Ce soir, on s'appellera Les Dernières Chances.

— Ça me va. Et qu'en pense le gérant ?

— Je m'en fous.

— Bon, puisque tout le monde est d'accord, ce sera ça : Les Dernières Chances.

Le duo change de nom pratiquement à tous leurs concerts. Cela me complique énormément la tâche lorsque j'essaie de faire du *booking*, comme si ce n'était pas déjà assez difficile de trouver des contrats à un duo *punk-rock* crotté. Ils ne se prennent pas au sérieux, pourtant, dès qu'on leur demande ce qu'ils font dans la vie, ils répondent tous deux qu'ils jouent dans un *band*, sans toutefois pouvoir le nommer. J'aimerais bien dire qu'ils changent de nom comme ils changent de chemise, mais ce serait mentir : ils ne changent pas assez souvent de chemise.

On pourrait croire qu'il est facile d'entrer en ville un mardi après-midi. Faux ! Dès que nous franchissons la rivière des Prairies, la circulation devient plus dense, plus frustrante. J'ose à peine imaginer ce à quoi ressemble l'heure de pointe du matin, lorsque des milliers de banlieusards veulent se rendre au boulot en même temps. De nos jours, l'heure de pointe est un concept qui n'existe plus. Les congestions routières, elles ont lieu à tout moment, et ce un peu partout sur l'île de Montréal ou en périphérie. Un peu plus d'un siècle d'évolution de l'automobile pour en arriver là !

Après avoir descendu la magnifique rue Saint-Denis, nous empruntons le boulevard de Maisonneuve avant d'accéder à la ruelle louche qui se trouve derrière la

salle de spectacle. Les Foufounes Électriques : ancien lieu de rebelles où s'amalgame aujourd'hui des universitaires en quête d'un brin de marginalité avant de devenir bourgeois pour le reste de leur existence.

Le temps de vider le camion, de s'installer sur la scène, d'entendre Malis et Mitch faire un *soundcheck* assez approximatif pendant que je m'occupe de monter le kiosque de *merch*, de boire trois bières et de rencontrer les deux autres *bands* qui performeront ce soir et nous quittons le bar pour nous diriger vers une pizzeria à 0,99 \$ la pointe.

Malgré ma profonde haine envers cette ville que j'ai habitée pendant trop longtemps, j'avoue m'ennuyer de marcher au centre-ville, sur Sainte-Catherine, là où il y a toujours quelque chose à voir.

Ici, on n'a plus l'impression de vivre dans la même province. On se retrouve à mi-chemin entre l'Europe et l'Amérique. Montréal ressemble à une fusion entre Paris et New-York, en modèle réduit, bien entendu...

J'ai l'impression d'être un touriste qui se retourne s'il entend des gens parler français, lorsqu'il croise d'autres Québécois eux aussi en vacances. Pourtant, je suis chez moi, nous sommes chez nous, aux dernières nouvelles.

— Je vais prendre deux pointes de végétarienne.

— *Sorry, I don't speak french.*

Oui, je suis désolé moi aussi que tu ne parles pas français... Tu n'as aucune idée à quel point !

— *Two slices of veggie, please.*

— *Right on !*

— *Thanks.*

Thanks... Merci de me rappeler que je vis au Canada. Merci de me confirmer que le Québec n'existe que pour ceux qui veulent vraiment y croire et que, pour les autres, ça ne veut absolument rien dire. Mon vieux, ta pizza, en plus d'être froide, a un arrière-goût d'assujettissement que j'aimerais bien vomir avant de sortir d'ici, question de m'en débarrasser à tout jamais.

Il est si triste de constater le déclin du français dans la belle province. Bien sûr, il faut admettre que Montréal est dans une situation bien à part. Dommage que la métropole soit si imposante et que sa contre-culture anglicisée écrase tout le reste, même à des kilomètres à la ronde.

Je ne suis pas un arriéré-conservateur qui veut imposer sa culture à tous, mais le français a besoin de notre aide. Les francophones du Québec parlent mal leur langue ; ils ne sont plus capables de l'écrire et en déforment l'oralité. Si même nous, peuple ayant le mandat de perpétuer ce dialecte, sommes incapables de lui rendre justice, qui le fera ?

On se fait traiter de borné quand on exige être servi en français. Pourtant, quand je vais en Ontario, je m'adresse aux gens en anglais, ça va de soi, même si plusieurs parlent un français très acceptable dans certaines régions. Pourquoi ai-je l'impression que le bilinguisme ne s'applique qu'en sens unique ?

De retour vers les Foufs. Le *line-up* est déjà considérable. Une bonne cinquantaine de personnes attendent que les portes ouvrent. Les femmes sont belles ce soir. Les femmes sont toujours belles...

Ces temps-ci, je tombe en amour toutes les dix minutes. Je croise une fille bien proportionnée au sourire sincère en faisant des courses et j'ai tout de suite envie de la glisser sous moi. Je rencontre une jolie rouquine tatouée en robe d'été au parc et j'ai

instantanément l'intention de soulever sa robe et de nous gâter mutuellement. J'aperçois une petite brunette portant une camisole d'un groupe rock révélant en partie sa ferme poitrine et je voudrais l'inviter à déménager son lit chez moi. Son lit, pas les autres meubles, tout de même...

CHAPITRE 8

UNE DÉVIANCE DE FROGS

Bien installé au *stand de merch* plus ou moins achalandé, mon livre fétiche de Chuck Palahniuk entre les mains en attendant que quelqu'un vienne me déranger pour acheter un *t-shirt* ou un album. On dira ce qu'on voudra, mais lire *Fight Club* assis au kiosque d'un band *punk* qui jouera ce soir devant près de deux cents autres *punks*, tout ça en fumant nonchalamment une cigarette dans un bar, en toute illégalité, ça a quelque chose de profondément *badass*.

— Salut, c'est bien ici le kiosque du groupe de Malis ?

Une jeune et fringante *punkette* un peu trop bien arrangée et son amie qui imite le même *look* avec moins de brio viennent jouer aux *groupies* avant de profiter du spectacle.

— Oui, bravo de m'avoir trouvé, je croyais être bien caché.

— Comment ils s'appellent ce soir ?

— Les Dernières Chances. Je crois qu'ils essaient de faire croire aux gens que ce sera leur *show* d'adieu.

— Ah non, faudrait pas ! Malis, il est tellement sexy quand il chante. C'est une vraie bête de scène. Chaque fois que je le vois, il me fait tellement rire. Est-ce qu'il est aussi con que ça dans la vie de tous les jours ?

— Au quotidien, il est bien pire !

— Sérieusement ?

— Tu n'as aucune idée du nombre d'idioties qu'il est capable de faire en une journée. Et c'est encore pire quand Mitch décide de s'en mêler lui aussi. Ces deux gars-là, ils se retrouveraient en prison si l'imbécilité était criminelle. Toutes les rumeurs que tu as entendues sur eux sont fondées.

— Même les rumeurs les plus folles ?

— Surtout les rumeurs les plus folles !

— Pour de vrai ?

— Écoute, si tu veux, je peux te l'écrire. Normalement, même les plus grands mensonges finissent par avoir l'air réels lorsqu'ils sont couchés sur papier.

En tant que gérant, j'ai compris bien assez vite l'importance d'entretenir le mythe. Le duo que je représente joue avec un talent limité une musique marginale répondant aux besoins d'une communauté en déclin. Tout ce qui leur reste, c'est leur image, alors autant miser là-dessus. *Punk's not dead...* Peut-être pas, mais disons que l'agonie du mouvement est entamée depuis le début de ce siècle qui couronne les idoles éphémères et assassine les mouvements culturels.

— Ben voyons, est-ce que c'est vraiment toi ?

Une voix familière perce la noirceur de la salle un peu crasse qui paraît plus propre lorsque les lumières sont tamisées.

— J'en reviens pas. T'étais pas déménagé à Trois-Rivières ?

Deux becs sur les joues avant que je ne parvienne à reconnaître...

— Cynthia !

Mon ex...

— Ben oui, j'habite à Trois-Rivières depuis presque cinq ans déjà. Je suis à Montréal seulement pour ce soir. Mais toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venue encourager un ami qui joue dans le premier *band*. Toi, qu'est-ce qui t'amènes ?

— Je suis le gérant du deuxième *band*.

— Gérant ?

— Ben oui. Donc, en gros, c'est moi qui sers de chauffeur désigné, qui essaie de convaincre les diffuseurs que mes poulains ne vont pas démolir leur salle et qui m'assure que le groupe consomme juste assez de drogues, mais pas trop.

— Haha ! T'es nono... Sinon, qu'est-ce qui se passe de bon avec toi ?

— J'ai fait un retour aux études après mon déménagement. Je suis sur le point de terminer ma maîtrise en création littéraire.

— Vraiment ? C'est génial !

— Pas tant que ça... Si j'étais un génie, j'irais sans doute faire une maîtrise dans un domaine qui offre l'espoir d'avoir un semblant d'emploi normal...

— Dis pas des choses comme ça. Une maîtrise, c'est pas rien. Je suis certaine que tu trouveras une job à ton goût.

— T'es gentille. Mais, pour l'instant, mise à part la possibilité d'écrire des romans qui mettront un temps fou avant d'être édités et qui finiront par moisir sur les tablettes de petites libraires au bord de la faillite avant d'être pilonnés, je ne vois vraiment pas ce qui s'offre à moi.

— T'es tellement pessimiste.

— Sans doute parce que ça rime avec « réaliste ».

— Qu'est-ce que tu fais après le *show* ?

— Aucun plan pour l'instant. Je suis libre comme l'air si Malis ou Mitch ne se font pas arrêter.

— Parfait, alors je t'invite à un *party* chez ma *chum* Stéphanie. Tes deux drogués peuvent venir aussi.

La soirée s'annonce parfaite. Cynthia, toujours aussi belle, aucunement ravagée par toutes ces années qui ont passé sans que je ne la scrute du regard, désirable à l'infini avec un *look* bohème-à-la-mode-propre-de-sa-personne. Force est d'admettre que son début de trentaine lui va à ravir.

Le spectacle commence, mais je n'y suis plus. Je ne fais que penser aux bons souvenirs d'elle et moi, d'elle tout court, effaçant aisément tout le négatif qui a mené à notre inévitable rupture. Je me remémore notre rencontre à ce bistrot de la rue Saint-Denis, pas très loin d'ici d'ailleurs, où elle travaillait. J'ai en tête un souvenir précis de chacune des nombreuses soirées que j'ai passées dans cet endroit à boire du café noir corsé en écrivant ces centaines de pages qui m'importaient tellement, à l'époque, mais qui ne sont plus aujourd'hui qu'un tas de feuilles classées dans un cartable que je ne consulte plus...

Malis est en grande forme ce soir. La foule est réceptive. Plusieurs spectateurs scandent même les refrains de quelques pièces comme s'il s'agissait de véritables hymnes *punks* soutenus d'un *beat* carré et de trois accords rarement mélodiques. Aucun blessé, tant dans la foule qu'au sein du groupe, aucun instrument brisé, personne ne s'est foutu à poil : un franc succès sur toute la ligne !

— Très bon *show* les gars. Je suis fier de vous.

— Merci monsieur le gérant, répond Malis sarcastiquement. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va se baigner dans une piscine de *cash* à notre hôtel de luxe ou tu as d'autres plans pour nous ?

— Une amie nous invite à une déviance si ça vous tente.

— Parfait. On *loade* les instruments dans le *truck* et c'est parti !

Cynthia nous accompagne afin de nous guider vers l'appartement de son amie. Malis et Mitch sont accompagnés de deux *groupies* qui s'invitent elles aussi au *party* de Stéphanie.

Un grand six et demi sur Sanguinet. Le genre d'appartement que les étudiants de l'UQÀM s'arrachent. Et cette fille unique d'un couple bourgeois y réside avec sa cousine comme unique coloc : la belle vie !

Dès notre arrivée, Malis et Mitch disparaissent là où la foule est la plus concentrée, s'agglutinant au plus grand nombre dans le but de rapidement devenir l'attraction principale même s'ils ne connaissent personne ici. De mon côté, je retire poliment mes souliers avant d'entrer et je suis Cynthia qui me guide à travers cette trentaine de jeunes adultes tout aussi bien élevés que moi qui s'amuse modérément.

— Je te présente mon ami Pier-Luc, qu'elle me lance alors que je sers la main de celui qui arbore une barbe de deux ou trois jours, une coiffure soigneusement dépeignée et un sac à bandoulière bon chic bon genre.

— Enchanté, Pier-Luc.

— Moi de même.

— Pier-Luc et toi avez des trucs en commun, reprend Cynthia. Il étudie présentement au doctorat en littérature.

— Ah oui ?

— Oui. Ma thèse porte sur les adaptations cinématographiques de romans à succès et sur la collaboration que l'auteur peut apporter à l'écriture du scénario et à la réalisation du film.

— Intéressant. Ça doit vraiment être un sujet très riche.

— Assez, oui. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de terminer la rédaction de mon mémoire...

— Et tu travailles sur quoi ?

— J'essaie de trouver un lien entre l'engagement littéraire et le genre autofictionnel. J'ai l'intention de...

Je me fais interrompre par une bière échappée qui éclate en touchant le sol et par le rire exagérément fort de Malis qui se trouve non loin de la scène.

— L'autofiction, hein ? On dirait que tout le monde travaille là-dessus depuis quelques années.

— C'est tout à fait caractéristique de notre époque. L'autofiction n'est ni plus ni moins qu'un *selfie* littéraire.

Cynthia revient me voir — je ne me suis même pas aperçu qu'elle m'avait quitté — et m'offre une bière en m'invitant vers la terrasse.

— Alors, Pier-Luc ne t'a pas trop snobé du haut de toutes ses merveilleuses connaissances ?

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas... Depuis qu'il est étudiant au doctorat, on dirait qu'il commence à se croire un peu trop.

— Je ne pense pas que ce soit caractéristique du doctorat. C'est peut-être plus le fait qu'il étudie en littérature. Tu sais, nous, les littéraires, savons très bien que nos connaissances sont très élitistes et ça nous plaît vraiment beaucoup.

— T'as tellement pas changé. T'es aussi con qu'avant, même si tu fais maintenant semblant d'avoir le nez en l'air et de te préoccuper de ton avenir.

Sur la terrasse, Cynthia me présente à une demi-douzaine d'autres personnes. Tous des étudiants en communication à l'UQÀM. Cela me remémore les précieuses années que j'y ai passées en tentant de me convaincre que j'allais traverser les huit sessions qui feraient de moi un enseignant d'histoire au secondaire. Finalement, je n'ai fait que la moitié de ce bac, mais c'est juste assez pour garder en tête des images claires et nettes de cette université plus brune qu'un album de Bernard Adamus. Étudier alors qu'autant de bars branchés et de salles de spectacles se trouvent à proximité, c'est carrément une mission impossible. Je me demande bien comment ils font, ces marginaux éduqués qui deviendront probablement bientôt les stars de l'univers médiatique québécois. La nouvelle génération est belle et folle. Cela fera changement du

conformisme des médias actuels, ou alors finiront-ils par tomber dans le panneau eux aussi ?

Les dialogues s'accumulent, je ne fais qu'écouter. Tout le monde ici est drôle, divertissant, alors que je me perds dans mes pensées au lieu de lâcher mon fou et que ma bouche ne sert qu'à tirer la fumée des cigarettes que j'enfile les unes après les autres. J'y suis vraiment, à cette fête ? J'ai l'impression de regarder sans participer, d'être dans mon salon en train de visionner un film qui se déroule devant moi sans que je ne puisse y avoir un impact.

— Tu veux qu'on aille finir ça chez moi ? qu'elle me demande.

Pourtant encore assez sobre pour comprendre les conséquences d'une telle décision, j'accepte. Juste assez sobre pour comprendre, mais juste assez saoul pour m'en foutre.

Un petit au revoir à Malis et Mitch avant de m'éclipser. Ils ont aussi leur plan pour la nuit avec les deux filles qu'ils ont ramenées tout à l'heure. Tant qu'ils ne s'en tiennent qu'à ces deux-là !

— Parfait Mec. On se revoit vers midi. On ira déjeuner quelque part avant de partir. Je te souhaite une bonne *game* ce soir et tout plein d'*overtime*.

Malis parle toujours en code lorsqu'il est question de sexe. Pour lui, tout est propice aux sous-entendus. Bien sûr, il n'est jamais subtil et ses messages à double-sens sont si facilement décodables qu'ils n'en ont souvent qu'un seul.

— Mitch et moi, on va passer la nuit à pratiquer notre gymnastique au sol. J'ai perdu beaucoup de souplesse dernièrement et si je veux garder ma taille de *rockstar*, il faut que je fasse du sport régulièrement, pas vrai monsieur le gérant ?

— Entièrement d'accord. Alors bonne gymnastique et soyez prudents si vous faites des vrilles !

C'est sur ces belles paroles empreintes d'une sagesse infinie que je laisse mes deux *fuckés* préférés, afin d'accompagner la belle Cynthia jusqu'à chez elle. Surpris de constater qu'elle habite le même petit trois et demi sur Drolet, près de Rachel, non loin du bistrot où nous nous sommes rencontrés et où elle travaille toujours. J'aime constater que certaines choses ne changent pas, que certaines choses sont faites pour rester les mêmes, pour demeurer aussi authentiques que possible. J'aime croire que le temps ne vient pas à bout de tout.

Je me souviens par cœur de ce salon dans lequel elle accroche sans cesse ses dernières toiles avant de les donner à des amis pour libérer les murs et en exposer de nouvelles. Une décoration en constante évolution, mais un immense divan sectionnel foncé prenant presque tout l'espace et une absence de télévision qui stabilisent l'endroit depuis près d'une décennie.

— Qu'est-ce qu'on écoute ?

Ah oui, ça aussi : sa passion pour la musique de tous genres, son besoin de remplir l'appartement de sonorités diverses.

— Je ne sais pas trop. Surprends-moi.

— On dirait que je *feel* encore un peu *punk*.

Un vieil album des Dead Kennedys résonne aussitôt. *Fresh Fruit For Rotting Vegetables*, 1980. Un classique du *punk-hardcore* américain.

Dès que se fait entendre la pièce *Drug Me*, Cynthia et moi commençons à nous dévêtir. La passion est bien réelle. Toutes ces fois que nous avons fait l'amour ensemble,

tout ce sexe qui a fini par devenir routinier entre nous, tout ça ne compte plus aujourd'hui. Trop de temps s'est écoulé, le compteur s'est remis à zéro. Le temps... Finalement, il faut avouer qu'il a un certain pouvoir.

Un petit manège à deux. Quelques confidences. Un autre tour suivi d'une autre discussion profonde. Vraiment, si je m'attendais à ce que cette petite escapade à Montréal me fasse retomber dans les bras d'une ex que je m'étais pourtant sortie du système depuis un bon moment déjà. Si je m'attendais à constater que ma flamme peut encore brûler, même si je ne la sens plus depuis que la monogamie s'est installée dans ma vie.

Pourquoi c'est toujours quand je suis en couple que j'ai vraiment l'impression de tomber en amour, avec une autre ?

Pourquoi chaque fois que je me répète que je ne veux de mal à personne, je finis par faire mal à tout le monde ?

CHAPITRE 9

UNE AUTRE RENTRÉE CHEZ LES FROGS

Deux semaines se sont écoulées depuis cette escapade à Montréal. Malgré ma trahison, la vie suit son cours normal. Amé ne se rend compte de rien puisqu'elle me fait confiance. Je ne lui ai rien dit, car je ne suis qu'un sale lâche. La routine, quoi !

Ma routine est sur le point de changer avec septembre qui s'amène. Il est maintenant temps de reprendre officiellement mes obligations d'étudiant, même si j'ai officieusement passé une bonne partie de la saison estivale à travailler, angoisser, écrire, lire, réécrire, relire, réviser, corriger, travailler, angoisser et ainsi de suite...

Cette rentrée marque le début de ma dernière année en tant qu'étudiant. Si tout va bien, je déposerai mon mémoire le printemps prochain et obtiendrai mon diplôme avant l'été. Dans moins d'un an, je n'aurai plus jamais de travaux à remettre ou d'examens à préparer. Ça me fait déjà tout drôle.

À mon arrivée à la Chasse-Galerie, la terrasse déborde d'étudiants fraîchement débarqués du cégep, en adoration devant le fait qu'un bar se trouve sur le campus, et de vieux de la vieille que je croise depuis déjà cinq ou six ans sans trop savoir en quoi ils étudient.

Assise seule à une table pour deux, Léanne laisse refroidir son café en relisant Baudelaire.

— Salut. Je peux m'asseoir ?

— Ça dépend... T'as encore tes fesses ?

— Aux dernières nouvelles, je dirais que oui.

— Alors gâte-toi.

Son regard n'a pas encore quitté le recueil qu'elle traîne partout depuis la fin de son secondaire. Usé, surligné, annoté, il a l'apparence d'un de ces livres d'une librairie de seconde-main dont personne ne voudrait. Mais Léanne ne s'en débarrasserait pour rien au monde.

— Alors, comment s'est passé ton été ? me demande-t-elle en terminant la lecture de la dernière strophe de « Danse macabre ».

— Pas trop mal. Toi ?

— J'ai bien failli tout abandonner. Je n'en peux plus de cette pression. Je suis tannée que ce maudit système m'ordonne de performer.

Léanne a toujours eu de la difficulté à respecter les limites qui lui sont imposées. Cela vaut autant pour la moyenne que l'université exige d'elle afin qu'elle puisse continuer à toucher sa bourse que dans sa vie en général. Elle ne se sent pas à l'aise lorsqu'elle est soumise à un cadre rigide. Étant donné que nous sommes les deux seuls à

être inscrits à la Maîtrise en création littéraire, je suis bien placé pour la comprendre. Les créateurs détestent avoir à se conformer. Ils préfèrent défoncer les barrières, faire exactement l'inverse de ce qu'on leur demande, surprendre. Du moins, ils devraient.

— On dirait que tu as quelque chose de changé, me dit-elle en me scrutant de la tête aux pieds.

— Je me nourris très mal ces temps-ci, alors j'ai probablement pris un peu de poids.

— Peut-être, mais ce n'est pas ça. Tu es toujours avec ta blonde ?

— Oui. Elle est déménagée avec moi au début de l'été. Ç'aurait été vraiment bête de se laisser après trois mois de cohabitation.

— Mais ça t'a tout de même effleuré l'esprit à quelques reprises, non ?

— Un peu...

— Ça ne se peut pas, « un peu ». Tu y as pensé, oui ou non ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai des doutes parce que c'est la première fois que je vis avec ma copine. C'est normal, il me semble ?

Cette petite discussion entre amis commence à avoir l'apparence d'une consultation chez le psy...

— As-tu couché avec quelqu'un d'autre depuis que vous habitez ensemble ?

Boum ! La question qui tue !

— Une fois.

Elle avait deviné bien avant que je ne lui réponde. Elle me connaît bien, Léanne, surtout depuis notre idylle de quelques semaines pendant la dernière session du bac.

— Une seule ?

— En fait, trois fois, mais avec la même personne, lors de la même soirée.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... J'avais bu et...

— L'excuse classique !

— Peut-être que j'étais simplement content de voir que je pouvais séduire quelqu'un d'autre, que j'étais encore désirable. Je n'ai jamais été dans une relation stable aussi longtemps et j'avoue que la routine commence à peser lourd.

— C'est normal. Personne aujourd'hui ne reste accroché vraiment longtemps en amour. Mais qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Probablement me poser des tas de questions et essayer de faire en sorte que ça ne se reproduise plus.

— Et si ça se reproduisait ?

— J'imagine qu'il faudrait que je lui en parle et que je la laisse.

— Bien. Mais en quoi la deuxième fois te ferait-elle réagir plus que la première ?

— Je verrais sûrement ça comme une confirmation que je suis incapable de rester fidèle et je voudrais lui éviter d'avoir à vivre avec ça.

— Et en ce moment, tu te sens fidèle ?

— Pas vraiment.

— Alors...

— Une fois, une erreur de parcours... Ce n'est pas la fin du monde...

— C'est à toi de voir. Mais en tant que jeune femme ayant déjà été cocufiée, je peux te dire que le nombre d'infidélités n'a rien à voir avec la colère qui en découle. Une fois, cinq fois, cent fois, il n'en reste pas moins que si Amé l'apprend, tu seras quand même un trou-de-cul à ses yeux.

— Je dois y aller. J'ai une rencontre dans deux minutes.

— À plus. Et bonne rentrée !

Sans rien ajouter, elle se replonge dans son recueil pour y relire « Chant d'automne ». J'aimais bien Léanne avant aujourd'hui. Est-ce elle qui a changé, ou alors c'est moi qui ne vois plus clair depuis que je suis devenu une statistique ?

Trois étages à gravir avant d'arriver essoufflé — j'emmerde les cigarettes — au bureau de ma directrice qui doit me donner ses impressions sur mon travail rédigé cet été. Fidèle à son habitude, elle me reçoit avec le sourire et m'invite à m'asseoir dans son antique chaise berçante.

— Vous avez eu de belles vacances ?

— Je n'ai pas eu de vacances. J'ai travaillé fort sur la partie création. Je crois être parvenu à de bons résultats.

— ...

Silence. Malaise. Frayeur.

— Qu'avez-vous pensé de mes premiers chapitres ?

— Mauvais.

— Tous ?

— La plupart.

— Pourquoi ?

— Mon cher, vous êtes capable de beaucoup mieux. Il faut repousser vos limites, vous débarrasser de certaines manies d'écriture qui vous empêchent de bien assumer votre style.

— Et, selon vous, j'en ai un style ?

— Oui, je n'en doute pas. Par contre, il est encore trop caché pour que vos futurs lecteurs s'en rendent compte.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Synthétisez. Rendez votre vie intéressante.

— Elle ne l'est pas ?

— Pas assez.

— Mais c'est de ma vie dont vous parlez.

— Votre vie, il vous faut la fictionnaliser, l'imaginer différente.

— C'est ce que j'essaie pourtant de faire.

— Le problème est donc que vous manquez d'imagination, en plus d'avoir une vie plate. Il ne vous arrive vraiment rien d'intéressant ?

— Non.

— Alors inventez.

— Plus ?

— Disons, mieux !

Cinq minutes auront suffi à me faire comprendre que le simple fait d'écrire ne fait pas de moi un auteur. Il faut constamment penser à mon ouvrage, me remettre en question, autant au niveau de la forme que du message, et devenir obsédé par la moindre phrase jusqu'à en devenir fou. Sinon, ça n'en vaut pas la peine.

CHAPITRE 10

UN DÉGUISEMENT DE FROG

31 octobre. Une soirée qui aurait pu être tranquille, reposante. Le genre de soirée qui ne passerait pas à l’histoire, mais qui ferait du bien. Ce ne sera pas le cas...

Dès l’arrivée d’Amé, tout s’enclenche : gaver la petite d’un sandwich vite fait, lui faire enfiler son déguisement de citrouille — je sais, pas très original... —, lui peindre le visage orange et nous voilà partis pour sa toute première course aux bonbons d’Halloween.

— Mec, je peux venir avec vous ? J’ai rien à glander avant le *party* de toute façon.

Normalement, j’aurais dit non à Malis, de peur qu’il ne nous fasse honte, mais Amé est plus enthousiaste que moi et trouve touchant de nous voir tous deux accompagner sa fille.

Courir l’Halloween dans un secteur où on retrouve surtout des retraités et des prestataires de l’aide sociale est moins magique que dans un quartier où les jeunes

familles abondent, comme celui dans lequel j'ai été élevé. De mémoire, des centaines d'enfants vagabondaient, parfois suivis de leurs parents, parfois en groupes lorsqu'ils étaient plus vieux. Presque toutes les maisons étaient décorées et certains de leurs occupants allaient même jusqu'à sortir les haut-parleurs pour diffuser une musique d'ambiance que l'on entendait de loin. C'était magique ! Ici, la plupart des demeures laissent leurs lumières éteintes afin de signifier aux passants qu'ils ne sont pas les bienvenus et à peine une dizaine de jeunes parcourent les chemins environnants.

— Oh, elle est tellement mignonne, dit notre troisième voisine de gauche. Tiens ma belle, un chocolat pour ton beau sourire.

— Hey, m'dame, si je vous fais un sourire, est-ce que j'peux en avoir un, moi aussi ?

Première maison visitée, premier malaise causé par Malis. La vieille dame, ne sachant pas trop comment réagir devant cet énergumène aux cheveux dressés, aux bras tatoués et aux vêtements ayant davantage l'apparence d'une véritable armure vu la quantité exagérée de pièces métalliques scintillantes qui s'y accrochent, lui offre une demi-douzaine de chocolats avant de fermer la porte avec entrain.

— *Cool*, merci m'dame !

Malis avale quelques chocolats, jetant paresseusement les papiers d'emballage par terre, pendant que nous continuons notre route. Aux yeux de ceux qui nous répondent, nous sommes loin d'être une « famille » comme les autres : une mère monoparentale surchargée, fatiguée, une fillette qui ignore ce qu'est un papa, un *punk* étrange qui ne cadre pas du tout dans le portrait et moi, l'homme de la maison qui n'a jamais appris à

réellement devenir un homme, qui fait office de père de remplacement malgré le fait qu'il fuie tout ce qu'il connaît du monde des adultes.

Une heure aura suffi à remplir mon rôle, à essayer d'être une image positive, ou tout simplement une présence, pour la petite qui a maintenant des sucreries pour les semaines à venir. Il est maintenant temps de laisser Amé s'occuper de la mettre au lit alors que Malis et moi quittons vers la Toxic'Boutik où se tiendra la classique déviance costumée. Fini de faire semblant d'être mature : l'heure de l'intoxication volontaire est arrivée.

— Mec, tu te déguises en quoi déjà ?

— Je ne me déguise pas.

— Quoi ? Ben là, c'est obligatoire !

— Tu préfères que je reste ici alors ?

— Non, mais t'aurais pu te forcer un peu, me semble...

Jamais je ne me déguise. Je déteste avoir à subir la pression de trouver une idée originale, de confectionner un costume et de changer d'attitude afin de devenir un personnage, tout ça pour rire et faire rire durant quelques heures. Bien sûr, les deux *punks* n'ont pas ce problème, eux qui sont costumés à l'année longue.

— Comment tu me trouves ?

Malis sort de sa chambre vêtu d'une robe blanche et d'une perruque blonde en plus de s'être exagérément maquillé. Son plan pour cette année : se travestir et ressembler un peu, juste un peu, à Marilyn Monroe.

— T'es belle à croquer, petite agace.

— J'espère que monsieur le président pensera comme toi. J'aimerais bien *scorer* ce soir.

J'en déduis que Mitch incarnera John F. Kennedy. Une idée assez stupide pour qu'elle soit drôle et suffisamment obscène pour que les deux acteurs principaux de cette soirée créent de multiples malaises en s'embrassant et se caressant devant tous leurs invités.

21 h 34. Les murs du commerce tremblent tant la musique est forte. Mitch a déjà fait entrer près d'une vingtaine de personnes et Malis m'annonce qu'il s'attend que le double, voire même le triple de gens se présentent.

— Il est encore tôt... d'ici minuit, ça devrait être pas mal plus bondé.

Entouré d'autres représentants d'une jeunesse qui se cherche, mais qui préfère s'oublier au moyen d'un pétard et de quelques bouteilles brunes, j'essaie de m'oublier, moi aussi.

— Salut. Tu te souviens de moi ?

Une grande rouquine passablement familière s'approche de moi.

— Oui, je crois...

— On a eu quelques cours ensemble il y a trois ou quatre ans. J'étudiais en enseignement.

— Oui, je me rappelle.

Ce qui est bien dans une déviance, c'est que les présentations sont inutiles. On se parle sans vraiment se connaître ou se reconnaître, on passe un bon moment et, le lendemain, on s'oublie sans remords.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Mon coloc organise le *party*. C'est lui le propriétaire de la boutique.

— Tu connais Malis ?

— Très bien. Pas toi ?

— Plus ou moins. J'ai entendu parler de lui, pas plus. Mais toi, qu'est-ce que tu fais ces temps-ci ?

— Absolument rien. Je travaille sur mon mémoire. Je suis sur le point d'obtenir le diplôme qui me donnera les acquis pour devenir un auteur pauvre et méconnu. Toi ? Toujours aux études ?

— Non, j'ai fini mon baccalauréat. Ça fait presque trois ans déjà.

— Et tu travailles à quelle école ?

— Aucune. Je fais de la suppléance, mais j'ai gardé ma job de serveuse en attendant d'avoir quelque chose de plus stable. Les contrats sont rares dans le coin. Ça se peut que je déménage l'an prochain si je n'ai toujours rien trouvé ici.

Tellement décourageant d'entendre ce genre de discours. Dès notre entrée au secondaire, on ne cesse de nous répéter qu'obtenir un diplôme est important. On nous conditionne à la réussite, on nous bourre le crâne de généralités pour nous évaluer, nous comparer, ne garder que les meilleurs afin de les catapulter vers le cégep et l'université. N'ayant appris qu'à mémoriser sans trop savoir comment réfléchir, on y va les yeux fermés.

Après une session ou deux, les étudiants s'endettent. Ils ne s'en font pas encore, trop tôt pour ça, car on leur a toujours dit que les études supérieures menaient aux emplois les mieux payés. Ils poursuivent le chemin qui leur a été tracé, font de belles

rencontres, boivent de la sangria et vivent à plusieurs dans le même appartement en y trouvant un certain confort jusqu'à ce que cette passade ne tire à sa fin.

Au début de la vingtaine, un baccalauréat en poche, l'apprentissage de la vraie vie débute : les emplois promis ne sont pas toujours au rendez-vous ; il faut attendre son tour, continuer à survivre avec son salaire minimum alors que les prêts du gouvernement doivent être remboursés. L'étudiant a raison d'être en Saint-Séverin-du-Cap-Espoir puisque la société lui a menti. Un mensonge aussi gros que le classique « Nos priorités sont la santé et l'éducation », le *running-gag* des périodes électorales. Les hautes études, que de fausses promesses qui font regretter de ne pas avoir arrêté le parcours plus tôt. Nous sommes en train de bâtir une société d'intellectuels se nourrissant de nouilles à rabais et de mécaniciens s'empiffrant de rôti d'agneau fraîchement abattu.

Comme plusieurs, je me suis fait prendre au jeu de la valorisation des études supérieures, justement parce que je croyais que cela me mènerait à un meilleur emploi. J'ai été si naïf ! Malgré mon statut de futur Maître en création littéraire et en pelletage de nuages, je dois avouer que j'aime l'argent. J'ai toujours aimé l'argent et le confort qu'il procure. Le système capitaliste, je crois comprendre assez bien son fonctionnement, même si je le trouve souvent sauvage et exclusif. En ce moment, je suis en train de perdre à ce manège, et je m'explique mal pourquoi.

On jurerait que le Québec croit ne pas avoir besoin d'enseignants de français compétents. Pourtant, plus personne ne sait écrire ! Donnez une dictée à des élèves du secondaire et ils agiront comme du bétail envoyé à l'abattoir. Faites passer un test uniforme de français à de futurs enseignants et ils chialeront après leur échec, prétextant ne pas avoir besoin de maîtriser l'accord des participes passés pronominaux pour

enseigner à des ados de quinze ans. Ce n'est même plus du nivellement par le bas, puisque plus personne ne connaît la définition de « nivellement ». Pourquoi alors le gouvernement coupe-t-il, dès qu'il en a la chance, dans tout ce qui touche de près ou de loin l'instruction de son peuple ? Peut-être a-t-il simplement décidé d'abdiquer ? Ou alors croit-il, avec raison, que moins le peuple est instruit, plus il est facile à diriger ?

Ne me parlez plus jamais de la valeur marchande de l'éducation, sinon je vous cracherai à la gueule ou vous rirai en pleine face, selon de quel pied je me serai levé ce matin-là. Dans mon cas, cette « valeur marchande » doit s'établir à environ 10 000 \$ de dettes que j'essaie d'éliminer en pliant des *t-shirts* dans une boutique *trash* accoutré d'une simple paire de *jeans*, d'une chemise à manches courtes et d'un air docile. Tel est mon déguisement de Frog pour les années à venir. Un Frog sans avenir, un Frog sans repère, un Frog qui n'a plus la force de croire en rien.

CHAPITRE 11

LE FROG DES NEIGES

Un mercredi matin de décembre, le camion caché sous une quinzaine de centimètres de neige collante : la triste réalité du Québécois qui s'installe pour les cinq prochains mois.

L'hiver, ça a quelque chose de féérique en décembre, de routinier en janvier, de profondément désagréable en février, d'interminable en mars et de salissant en avril. L'hiver est l'équivalent de vomir après une trop grosse déviance : un mal nécessaire.

J'aimerais bien me convaincre que la première tempête nous a tous pris par surprise, mais pourtant la météo nous l'annonçait depuis déjà quatre jours. Néanmoins, les voitures toujours munies de pneus d'été usés « à la fesse » sont nombreuses à déraper un peu partout sur les routes.

Lors des débuts d'hiver, ce sont sans conteste les reportages de type vox-pop diffusés par les chaînes d'informations continues qui sont les plus savoureux. Le citoyen

moyen parle du fait que son balai à neige ne se trouvait pas dans sa voiture ce matin et qu'il doit maintenant tout dégager à la main. Il critique aussi l'opération déneigement de nos routes qui, selon son bon jugement, aurait pu être plus efficace. Il a les pieds mouillés, les mains gelées, la guédille au nez... Vraiment, ce matin, le citoyen moyen s'est levé du mauvais pied !

Ironique tout de même que ce soient toujours ceux qui sont le moins éduqués qui ont la plus grosse tribune médiatique pour chialer. Les inconscients qui laissent le moteur de leur grosse bagnole en marche pour rien, hiver comme été, se plaignent à la moindre augmentation du prix du gaz. Les putains de fumeurs — oui, je sais, je suis un fumeur, mais je ne suis pas un « putain de fumeur », nuance — chialent en toussant que notre système de santé est trop lent et s'indignent des nouvelles taxes sur leur paquet de clous de cercueil. Les décrocheurs devenus parents trouvent les enseignants incompetents de ne pas être en mesure de rééduquer la descendance qu'ils ont bâclée. Et pendant ce temps, les universitaires, les intellectuels, les gauchistes qui voudraient bien proposer d'autres façons de voir les choses, d'autres méthodes pour essayer de changer les choses, on les ignore. On les relègue au rang d'un petit groupe de communistes frustrés qui vivent encore avec la vision utopiste des années soixante-dix. C'est indignant de voir qu'on en est rendus là !

— Les routes sont dégueulasses ce matin, lance Malis qui, malgré tous les psychotropes qu'il ingère, voit encore assez clair.

— Oui, mais on n'a pas trop long à faire. On devrait survivre.

La beauté de travailler près de la maison : peu importent les caprices de la météo, il y a toujours un moyen de se rendre au travail sans perdre trop de temps. Mon temps,

j'aime mieux le perdre chez moi en remettant toujours à plus tard ce qui était prévu pour la veille.

Mitch nous attend lorsque nous arrivons à la boutique. Le temps de retirer nos manteaux, d'enfiler mes souliers d'intérieur alors que Mitch et Malis troquent leurs vieilles godasses trouées toutes trempes pour leurs classiques paires de bottes de cuir à *studs* et nous sommes prêts pour cette journée qui devrait être plutôt tranquille, vu la température.

Fait étrange, la journée s'annonce si calme que Mitch a même acheté une copie du journal avant de se rendre au travail. Dans son coin, il parcourt le tas de feuilles, se faisant mettre au parfum des événements qu'il a manqués hier.

— Hey, vous avez vu ça, ils viennent de déclencher des élections, qu'il nous annonce d'un air semi-intéressé.

— Au provincial ou au fédéral ?

— Provincial.

— Bon, alors on aura au moins l'impression d'être un peu concernés dans le choix du futur clown.

Deux *punks* qui parlent de politique, ça ne peut faire autrement qu'être pessimistes et désillusionnés.

— As-tu l'intention de voter cette fois-ci ? que je demande à Malis.

— Es-tu malade ? Personne dans ce troupeau de cravatés ne mérite de me gouverner. Je vais probablement faire comme la dernière fois.

— C'est-à-dire ?

— Je vais aller me présenter au bureau de vote, prendre mon bulletin, me rendre à l'isoloir, rayer les noms de tous les candidats et ajouter celui de la seule personne qui devrait régner sur le Québec : Dédé Fortin.

— Ben là, il est mort !

— Justement, il risque de faire moins d'erreurs comme ça !

Seul dans son coin, Mitch continue de lire les articles portant sur cette élection peu palpitante dont le résultat est déjà tellement prévisible, et ce plus d'un mois avant le jour du vote. Il nous annonce que les partis de l'opposition accusent le parti au pouvoir de tenir des élections en plein hiver afin de faire baisser le taux de participation. A-t-on vraiment besoin d'une telle « stratégie » pour en arriver à ce résultat ?

Ici, dans la ville des trois rivières, là où une seule belle et grande rivière se prend pour une autre et développe un trouble de personnalités multiples, presque personne ne vote. Pas plus, pas moins que partout ailleurs au Québec. En fait, une faible majorité de gens votent, mais ils le font par résignation. Ils se lamentent pendant tout un mandat de la tenue du gouvernement et, le jour des élections, ils reconduisent le même parti au pouvoir simplement parce qu'ils ont l'impression que les autres ne seront pas en mesure de faire mieux. La démocratie, quel régime pathétique !

Mais peut-on vraiment parler de démocratie ? Notre mode électoral légué par les Britanniques est tellement dépassé que plus personne ne s'y reconnaît. Son principe premier ne devrait-il pas être que chaque voix compte ? Il me semble que ce serait logique. Ce n'est pourtant pas le cas avec cette division en comtés qui éliminent les chances des petits partis de faire leur place parmi les deux grandes formations qui se battent pour obtenir le pouvoir tous les quatre ans. Vivement le vote proportionnel ! Peut-

être que les gens recommenceraient à voter s'ils sentaient qu'ils ont réellement un impact sur les décisions prises à Québec ou à Ottawa ?

Tel que prévu, ce mercredi de « tempête » — au mois de décembre, chaque chute de neige respectable peut être perçue ainsi — est plutôt tranquille. Deux ou trois clients à l'heure viennent nous visiter et nous n'attendons aucune commande de nouveau *stock* avant la semaine prochaine. J'ai donc tout le temps pour me plonger dans la lecture d'un nouveau roman emprunté hier à la bibliothèque. Dans mon quartier, ce lieu de culture sert malheureusement davantage à louer des disques ou des films gratuitement qu'à réellement satisfaire les amants de la littérature.

— Qu'est-ce que tu lis ? me demande Malis qui, bien qu'il n'y connaisse rien, est toujours un peu curieux.

— Ça s'appelle *Pour de vrai*, de François Avard.

— François À-Part, connais pas.

— Avard... Mais oui, tu le connais un peu. C'est lui qui a écrit la série *Les Bougon*.

Malis a adoré cette série. Il se reconnaissait beaucoup dans les personnages marginaux, contestataires et à l'éducation limitée qui y étaient présentés.

— Ah... Et c'est bon ?

— Je ne sais pas encore, je le commence à peine. C'est ma directrice de maîtrise qui m'a recommandé de le lire.

— Et ton mémoire, ça avance ?

— Je crois que oui. Je dois achever, car je suis complètement exténué.

— Ça se passe bien ?

— Comment est-ce que je pourrais le savoir ? Je suis tellement mêlé d'écrire à la première personne que je ne sais même plus qui je suis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais plus comment distinguer le vrai du faux. On dirait que ce que je raconte est tiré d'une autre vie que la mienne. Pourtant, j'essaie de m'inspirer de ce qui m'entoure, mais on dirait que je déforme toujours tout : les événements, les personnages, les émotions...

— Et moi, j'ai l'air vrai d'après toi ?

— Il ne suffit pas d'avoir l'air vrai, il faut l'être... C'est pas mal plus compliqué, je t'assure...

Malis se retient de ne pas me faire une crise. Malis, ce grand sensible sous son *mohawk* rouge feu, ses tatouages et sa veste de cuir malodorante, croit n'avoir qu'une qualité : celle d'être authentique.

Le reste de la journée se passe presque en silence. Malis ne m'adresse la parole à nouveau que pour me dire que ça fait déjà un mois qu'il n'a pas donné de concert, que je devrais recommencer à faire du *booking* bientôt, car il est sur le point d'exploser. À la fermeture de la Toxik'Boutik, il me laisse revenir seul à la maison, prétextant qu'il préfère aller souper et boire une bière dans un bar sportif afin d'écouter le match de hockey de la Sainte-Flanelle. Malis, contrairement à moi, a horreur du hockey. Il ne connaît pas les joueurs, les équipes, ni même les règlements. Mais ce soir, toute excuse est bonne pour prendre un *break* de moi, de nous, de cette relation étrange qui s'apparente à celle de deux frères jumeaux tout sauf identiques.

N'empêche, cette pause me permettra de passer un peu de temps avec Amé. Depuis qu'elle est déménagée chez moi, j'ai l'impression que je la vois moins qu'avant. Depuis que je l'ai trompée, j'ai l'impression de carrément la fuir.

20 h 30. Après m'être isolé durant environ deux heures dans le but de jouer à l'écrivain, je monte au salon pour y trouver ma copine à demi endormie sur le sofa, exténuée par la routine de dodo de sa fille.

— Grosse journée ?

— Tu ne peux même pas t'imaginer.

— Qu'est-ce que tu as envie de faire ?

— Rien de plus que ce que je fais présentement.

— Rien ?

— Rien.

— Même pas un petit verre de vin ? Un joint à deux ? Un film ?

— Excuse-moi. En ce moment, je me sens tellement plate que j'ai l'impression que je devrais rentrer chez les nonnes !

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée... Elles manquent clairement de sang neuf ! Par contre, tu as baisé avant le mariage, tu t'es séparé du père de ton enfant et tu n'as même pas fait baptiser ta fille. Donc, techniquement, aux yeux de la religion catholique, tu mérites de brûler en enfer pour au moins trois éternités consécutives.

Nous optons finalement pour écouter un épisode de cette série télé que nous avons laissé de côté depuis trois ou quatre semaines. Les aventures d'un flic tueur en série qui se croit justicier de Miami parviennent à nous divertir durant quelques instants, du moins

jusqu'à ce que les pleurs et les cris provenant de la chambre du fond mettent fin à ce rare moment de tranquillité à deux.

Une crise comme il en arrive trop souvent, comme celle d'hier, d'avant-hier, de la semaine dernière. Une crise comme celle de demain, d'après-demain, de la semaine prochaine. Les crises de bébé, je ne les supporte plus depuis longtemps déjà. C'était plus facile de travailler lorsque Malis organisait un *party* avec des dizaines de gens qui écoutent de la musique forte et font du *speed* que d'endurer cette torture injustifiée. Au moins, dans mon bureau, avec les écouteurs et une musique douce, tout m'apparaît plus calme.

Non, vraiment, lorsque je m'abandonne à l'écriture, plus rien n'existe, plus rien n'est vrai, mais tout en a l'apparence.

CHAPITRE 12

LE FROG SOUTERRAIN

Un lendemain de veille comme j'en vis au moins deux ou trois fois par semaine : un léger mal de tête, des yeux un peu rougis par le manque de sommeil et les « cigarettes magiques » qui ont alimenté la création et causé cette presque nuit blanche. J'ai à peine dormi trois heures, mais je n'ai aucun regrets : j'ai écrit pas moins de trois pages de mon mémoire en plus de lancer quelques idées pour un autre projet de création qui commence à se préciser. Ça en valait le coup, non ?

Je paye ce matin la facture de mon mode de vie à mi-chemin entre celui d'artiste à temps partiel et de pauvre étudiant qui doit travailler pour payer ses dettes d'études.

Les jours finissent toujours par se ressembler un peu. Je me lève. Je travaille, ou pas, ça dépend. Quand je n'ai pas besoin d'être ailleurs, je ne suis nulle part. J'erre dans le salon, la cuisine, la salle de bain et le sous-sol. Surtout le sous-sol. Je me détruis, je m'invente. Je fais tout, rien, presque rien. Ma vie est un ordinateur et un vieux bureau

brun dans une cave sombre, mais réconfortante. Ma vie est ce temps mort compris entre un début et une fin.

Les restants de textes s'accumulent dans mon bac à recyclage. Les vieux cahiers remplis et autres feuilles disparates ne me sont plus d'aucune utilité lorsque je suis parvenu à en tirer ce qu'il y avait de bon. Au fur et à mesure, je réécris les idées qui ne m'apparaissent pas trop mauvaises dans mon ordinateur, bien classées dans la quinzaine de dossiers que j'alimente de temps en temps. Si un jour je deviens un écrivain valable, les généticiens des textes m'en voudront de ne jamais garder le moindre brouillon, d'effacer toute trace de mon passage dans le monde littéraire. La postérité n'est qu'un mythe. Rien n'est éternel, pas même les œuvres des plus grands de notre époque.

— Salut Mec. T'es pas au travail ?

Malis revient d'une nuit passée je ne sais pas trop où.

— Non. J'avais congé aujourd'hui, tu te souviens ?

— En ce moment, je ne me souviens pas de grand-chose...

— Dure soirée ?

— Pas dure du tout, mais très longue et un peu déviante.

— Tu veux que je te remplace aujourd'hui ?

— Non, je vais m'arranger. La Toxik'Boutik est un très bon endroit pour dégriser, surtout depuis qu'on a une nouvelle machine à café.

Et il repart aussi rapidement qu'il est arrivé.

Malis aussi est coincé dans un entre-deux. Anarchiste et fêtard d'un côté, il doit tout de même se soumettre aux réalités du monde des affaires qui stipulent que tu dois ouvrir les portes de ton commerce lorsque tu es propriétaire d'un magasin.

Un jour, alors que je lisais un article portant sur la majorité silencieuse, il s'est amusé à se vanter de faire partie de l'exact opposé de ce concept flou : la minorité bruyante. Malis ne s'informe de rien, mais s'oppose à tout. Et quand il s'oppose, il ne le fait pas à moitié. Les manifestations sont pour lui le meilleur *hobby* après la musique. Renverser le pouvoir, être du côté des écrasants plutôt que des écrasés l'espace d'un moment, le temps de fracasser une vitrine ou de lancer quelques objets à la police antiémeute, telle est sa volonté. L'anarchie dans ce qu'il y a de plus pur et stéréotypé.

Pour ma part, la révolte se vit différemment. Les vitrines ne resteront jamais brisées longtemps, les policiers auront toujours des vestes qui les protègent et les gouvernements existeront jusqu'à la fin de l'humanité, qu'on le veuille ou non. L'anarchie, c'est dans la tête. Elle n'est pas un moyen pour se faire remarquer, mais plutôt une manière de se faire oublier.

L'anarchie artistique. L'art qui dénonce et qui s'évertue à construire quelque chose de neuf plutôt qu'à détruire quelque chose de dépassé. Avec un ordinateur, on peut changer le monde. Suffit d'avoir de l'imagination et une démarche. Certains l'utilisent pour envoyer des virus un peu partout. Moi, je ne pollue que mon propre écran, que ma vie de crotté. Je ne dérange personne. Je suis si égoïste.

N'est-ce pas Philippe Bouvard qui disait que tous les êtres humains pensent, mais que seuls les intellectuels s'en vantent ? Voilà exactement où j'en suis rendu, alors que je commence à considérer la possibilité d'éditer certains de mes textes. La peur de devenir prêcheur me guette. N'empêche, entre ce que je dis et ce que je pense, il y a parfois un univers. J'agis comme si j'avais deux identités : une de papier avec laquelle je peux m'exprimer et une bien réelle qui ne fait qu'observer.

Plusieurs cafés aromatisés d'Amarula, une musique de fond instrumentale et lente, un bâton d'encens qui laisse dégager cette odeur rêveuse qui me plaît tant : une autre journée passée au sous-sol sans m'en apercevoir à remâcher les mots avant de les cracher sur une page blanche virtuelle. Cinq pieds sous terre : l'endroit idéal pour créer. Six pieds sous terre : la mort assurée. La ligne est parfois mince entre composition et décomposition.

Amé arrive et le boucan qu'elle mène m'annonce qu'il est temps de prendre une pause.

— Salut.

— Salut.

Le dialogue-type d'un couple dont la routine prend plus de place que la passion. Le dialogue-type de tous les couples, quoi !

— Comment s'est passée ta journée ?

— Trop de travail. J'étais débordée et je n'ai même pas pris le temps de dîner.

Toi ?

— Café, création, café, création, café...

— Ça avance ?

— Oui, mais ça recule un peu aussi des fois. Les remises en question et la réécriture sont les étapes qui demandent le plus de temps.

— Je croyais que tu tenais à ce que cette partie soit plus impulsive...

— Je suis en train de découvrir qu'il faut beaucoup de travail pour faire croire en la spontanéité.

Sa fille court partout. Elle parle à sa mère, lui demande ce qui sera au menu pour souper, veut qu'elle vienne jouer avec elle, lui pose des tas de questions sur à peu près tout, se répète sans cesse... Elle me dit un petit « allô » incertain, elle qui me reconnaît depuis longtemps, mais qui ne me connaît pas encore vraiment. Elle ne me voit pratiquement pas. Elle ne sait de moi que le fait que je suis toujours au travail ou parti loin loin loin. Quand je suis là en même temps qu'elle, mon visage ne lui dit presque rien. Il est toujours caché derrière un livre. Il prend la forme d'une page-couverture souvent sans image qui la désintéresse aussitôt.

Une autre soirée durant laquelle les besoins de solitude et de liberté m'appellent. Une longue marche dans les rangs se trouvant en bordure du Trois-Rivières fusionné et du petit village de Champlain. À mon retour, Amé est couchée sur le sofa, exténuée de sa vie de mère monoparentale qui doit combiner deux emplois pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille. N'empêche, elle vient me surprendre dans la douche afin d'assouvir une pulsion soudaine.

Faire l'amour avec une femme qui parle constamment qu'elle voudrait tant avoir un petit frère ou une petite sœur à offrir à sa première-née, c'est plutôt stressant. Le désir de postérité que tout artiste ressent, celui qui m'anime de plus en plus, me pousse à vouloir laisser mes œuvres comme traces de mon passage en ce monde, mais ne me motive pas du tout à me reproduire. Je ne suis que si peu responsable de ma propre existence, alors comment pourrais-je m'occuper de celle d'un autre ?

La phobie d'une grossesse non-désirée, de mon côté du moins, est de plus en plus présente. « Je suis enceinte » : parmi les pires phrases de la langue française, pas très loin

derrière « Je t'aime à la folie » et « Je te quitte ». Chaque fois qu'Amé m'annonce qu'elle est dans sa semaine, je ressens un profond soulagement.

Suis-je normal ?

Et ma vie, qu'est-ce que c'est ? Je n'existe que pour très peu de gens et j'ai l'impression de ne jouer qu'un rôle secondaire dans leur mise en scène, ou pire encore, qu'une figuration muette, dénouée de sens et d'importance, marquée par la nonchalance et un manque d'implication total.

Ma vie... Professionnellement, elle stagne. Émotivement, elle a toujours été une catastrophe. Financièrement, c'est pire. Elle est cette suite sans fin d'idées que je ne parviens que très rarement à développer. Elle est ce passage obligé entre l'espoir et la résignation.

— Hey, Mec, ça te dit une petite bière entre gars ?

Malis vient d'arriver de sa journée de travail et d'une soirée probablement écourtée par la trop longue déviance d'hier.

— J'arrive tout de suite.

Amé est sur le point d'aller se coucher de toute façon...

J'attrape au passage deux grosses bières, mon paquet de cigarettes et mon manteau avant d'aller le rejoindre sur la galerie. La chute de neige d'hier matin a déjà presque entièrement fondue, mais l'hiver s'installe tranquillement. Les nuits au-dessus du point de congélation, c'est fini pour un bout, tout comme les soirées à rire et à boire à l'extérieur dans le but de laisser Amé et sa fille dormir.

Malis a un air sérieux, ce qui est très rare.

— Mec, j'ai l'intention de déménager. En fait, je vais déménager. D'ici demain ou après-demain, j'aurai vidé mes affaires.

Une gorgée chacun de son côté afin de digérer la nouvelle.

— Amé et toi méritez de vous laisser une réelle chance d'être heureux sans avoir à endurer un coloc comme moi qui aime la musique forte et qui déplace toujours trop d'air.

— Voyons, Malis, tu sais que tu n'as jamais été un problème ici. Amé t'apprécie, sa fille trouve tes cheveux drôles et, de mon côté, j'avoue que j'aime bien savoir que tu n'es pas trop loin quand j'ai besoin d'une discussion virile.

— Arrête de faire semblant que ça fait pas ton affaire. Tu sais très bien que ce sera mieux pour tout le monde. Honnêtement, si j'étais quelqu'un d'autre, jamais je me choiserais comme coloc.

— Tu vas déménager où ?

— Je vais rester à la Toxik'Boutik pour quelques semaines, peut-être plus. Il y a vraiment tout ce qu'il faut là-bas. J'ai pas besoin de grand-chose, tu sais. Je vais faire le ménage du *back store* et installer notre local de pratique dans le fond du magasin. On va peut-être même pouvoir donner des shows directement à la boutique pour nos amis. Ce serait *cool*.

Il m'annonce tout ça avec un peu d'émotion dans la voix, mais en me faisant sentir que sa décision est mûrement réfléchie. En écrivant ces lignes, j'avoue être surpris de qualifier une initiative de Malis de « mûre » et « réfléchie ».

Il n'y a plus rien à dire là-dessus. Inutile de tourner le fer dans la plaie. Tout ce qu'il nous reste à faire maintenant est de boire, fumer, rire, profiter de notre dernière soirée en tant que coloc. Et pour en profiter, nous en profitons, plus qu'à l'habitude...

Le téléphone sonne. Je l'entends, mais je ne considère même pas l'idée de me lever et de répondre. Malis s'en charge...

— Allô.

— Bonjour à vous. Est-ce que je parle à monsieur...

— Je t'arrête tout de suite. Si tu veux parler à quelqu'un et que t'as l'intention de le vouvoyer et de l'appeler « monsieur », tu t'es sûrement trompée de numéro. Et qui tu es pour commencer ?

— Je suis Mylène Larrivée, directrice des études du Collège de Drummondville. J'ai reçu un curriculum vitae qui m'apparaît très intéressant pour une charge de cours lors de la session d'hiver.

— Attends une minute... MEC ! Mec, réveille-toi. Y'a une dame qui veut t'offrir une job.

Quelle façon de se faire tirer du lit après une soirée de boisson, de drogue douce mais abondante, de déviance pure et dure à deux qui s'éternise jusqu'au lever du soleil.

— Bonjour madame Larrivée.

— Vous êtes monsieur...

— Oui, c'est moi.

— Nous avons reçu votre CV il y a quelques mois et nous serions intéressés à vous recevoir en entrevue dès le retour des Fêtes, si cela vous convient.

— Ça me va — petit raclement de gorge afin de chasser cette pseudo-toux due à toute la boucanerie inspirée durant la nuit — tout à fait.

— Parfait. Le comité sera prêt à vous recevoir lundi le 6 janvier en matinée. L'entrevue sera d'une durée d'environ une heure et vous allez devoir préparer une simulation de cours d'environ dix minutes sur le courant réaliste.

— C'est noté.

— Si tout se passe bien, vous commencerez à travailler dès le lundi suivant, le 13, et vous aurez à votre charge une groupe de vingt étudiants en techniques policières.

Voilà qui est plutôt comique !

— Parfait. Merci de m'avoir appelé, madame Labonté.

— L'arrivée...

— Oui, pardon, désolé.

— Ce n'est pas grave. Nous attendons donc votre visite lundi le 6 à 10 h 00.

— Sans faute. Bonne journée.

— À vous aussi.

Dès que je raccroche, je me dirige vers les toilettes afin d'aller cracher la portée de chatons qui irritent ma gorge. J'espère ne pas avoir eu l'air trop idiot. Dans ma situation, espérer se résume à accepter le fait que, bien évidemment, cette première impression ne s'est pas bien passée, que je me suis présenté comme le crotté marginal et désorganisé que je suis. Je me console en me disant que cette dame a un gros deux semaines de vacances pour oublier cet entretien téléphonique.

— Alors Mec, tu as la job ?

— Pas encore... je vais passer une entrevue en janvier.

— Mais s'ils te prennent, tu vas lâcher la Toxik'Boutik ?

— Je ne crois pas, mais je vais probablement travailler une journée ou deux de moins par semaine.

Malis a l'air rassuré. Le deuil de son déménagement est suffisant, il ne faudrait pas qu'en plus on cesse de se voir au travail.

Je suis un peu sous le choc... Les professeurs nous répètent tellement souvent à quel point il est difficile de faire sa place en enseignement au collégial que je ne m'attendais pas à recevoir des appels avant au moins un an ou deux. Mes études ne sont même pas encore terminées que l'on m'offre déjà une telle opportunité. Quelle chance !

Je sens que je suis en train de vivre le début de quelque chose de beau pour moi. Ce mémoire, je le terminerai bientôt, j'en suis persuadé. Et cette vie professionnelle à laquelle je n'ai jamais vraiment cru, elle semble vouloir commencer. Il est peut-être venu le temps pour moi de devenir un adulte et de m'oublier dans le travail. Lorsqu'on s'oublie, on pense moins, et lorsqu'on pense moins, tout va pour le mieux.

Cet hiver, j'aurai enfin l'impression d'accomplir quelque chose : j'obtiendrai mon diplôme, je rédigerai mon premier véritable roman et j'enseignerai au niveau collégial. Cet hiver, je deviendrai un homme, un vrai. Le genre d'homme que je n'ai jamais été capable d'être jusqu'à aujourd'hui. Le genre d'homme qui en a assez d'être figurant dans tout ce qu'il fait, qui tient maintenant à occuper au moins un second rôle dans le film de sa propre vie.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Certains pourraient être étonnés que cet ouvrage se termine par la partie « création » alors que la théorie et l'analyse sont normalement présentées en dernier lieu dans un mémoire de création littéraire. Pour ma part, je considère préférable de jeter les bases théoriques et analytiques dès le début, car la section réservée à la création n'en devient que plus éloquente dans la démonstration des faits étudiés.

Du moins, c'est ce que j'espère avoir accompli en présentant le roman *Figurations* après avoir analysé la présence du genre autofictionnel et de l'engagement littéraire dans les œuvres *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*¹ et

¹ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

*L'Énigme du retour*² de Dany Laferrière. En dévoilant l'histoire de Mec, personnage-narrateur librement inspiré de ma propre vie, et de Malis, personnage secondaire pourtant souvent mis à l'avant-plan, je pense avoir été en mesure de générer un lien entre la théorie relative à l'autofiction et à l'engagement littéraire en plus d'avoir utilisé plusieurs procédés formels observés dans les deux romans de Laferrière qui constituent mon corpus d'analyse.

Tout d'abord, les paradigmes du genre autofictionnel ont été respectés. La narration à la première personne s'articule au moyen d'un personnage-narrateur dont l'identité se rapproche de la mienne. Ce personnage, tout comme moi, est étudiant à la Maîtrise en lettres, est un grand amateur de littérature et de musique, se passionne pour la création littéraire, réside à Trois-Rivières dans l'ancienne maison de ses grands-parents avec sa copine et l'enfant de cette dernière et aspire à devenir enseignant de littérature au niveau collégial. Comme dans le cas des romans de Laferrière, une confusion identitaire s'installe entre mon existence réelle et mon existence fabulée. Quiconque me connaît ou se renseigne à mon sujet pourrait constater les nombreux rapprochements qui existent entre Mec et moi. Il en est de même pour le personnage de Vieux qui est intimement lié à l'identité véritable de Laferrière.

Néanmoins, afin que le roman évite de basculer vers l'autobiographie, certains éléments de cette identité de papier ont été transformés ou ajoutés. Par exemple, les

² *Idem, L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

emplois que mon personnage-narrateur occupe dans *Figurations* — commis-vendeur dans une boutique de vêtements punks et gérant d'un groupe de musique — sont fictifs. Le narrateur parle du fait qu'il n'aime pas travailler, qu'il est plutôt lâche et qu'il étire la remise de son mémoire au maximum, ce qui est également une invention, un contraste assez marqué par rapport à mon existence réelle. Or l'élément fictif le plus notable du roman présenté en seconde partie de ce mémoire est sans aucun doute le personnage de Malis.

Afin d'exposer une dynamique semblable à celle qui existe entre Vieux et Bouba, j'ai jugé pertinent que Malis, personnage inventé de toutes pièces, soit présent au quotidien dans la vie de Mec, sans que ce rapport ne se limite à leur vie professionnelle. La plupart des actions présentées dans *Figurations* sont intimement liées à Malis, alors que le personnage de Mec n'agit souvent qu'en spectateur, qu'en observateur ayant pour rôle de décrire ce qu'il voit. C'est d'ailleurs en partie ce qui explique le titre choisi pour mon roman. *Figurations* signifie que l'œuvre met en scène un personnage-narrateur qui s'efface, qui laisse la place aux autres personnages et aux événements, mais dont les réflexions nourrissent chaque chapitre. Mec s'interroge sur sa propre existence alors qu'il se décrit comme n'étant que partiellement présent dans ses rôles d'amoureux, de beau-père, d'étudiant, d'employé et de créateur, fonction qu'il n'occupe que lorsque le temps le lui permet, que lorsque l'inspiration la lui commande.

Cette zone grise entre la réalité et la fiction est également attestée dans les romans de Laferrière. Il s'agit pratiquement chez lui d'une signature. Le personnage-narrateur de

Vieux, le même qui parcourt tous ses romans, partage avec lui plusieurs éléments biographiques tels que l'origine haïtienne, l'exil, l'émigration à Montréal, la situation de pauvreté à son arrivée au Québec, le statut de minorité ethnique puisqu'il est de race noire dans une Amérique blanche ainsi que la passion pour les lettres, la philosophie et la création littéraire. De plus, Vieux semble exprimer un message similaire dans ces deux romans pourtant parus à près d'un quart de siècle d'écart. L'engagement littéraire qui se manifeste dans les deux romans du corpus évolue, se précise, mais le message reste le même et est aussi perceptible dans les autres parutions littéraires de Laferrière.

Ce dernier point est l'une des principales raisons qui avait motivé le choix de Dany Laferrière comme corpus d'analyse. L'engagement littéraire dont il fait preuve est subtil, mais efficace. Mettant de l'avant la figure de l'intellectuel comme personnage-narrateur, il parvient à donner une crédibilité à ses commentaires sur une société décrite comme étant inégale. Lors de ses nombreuses comparaisons entre le mode de vie en Haïti et celui de Montréal, Laferrière analyse et commente le politique et le sociologique avec beaucoup de philosophie. Au moyen de l'humour et de l'ironie, il livre ses opinions par le biais de son personnage-narrateur. Dans l'analyse, j'en suis d'ailleurs venu à la conclusion que, bien que le narrateur à la première personne soit bel et bien un personnage, les propos engagés qu'il émet sont ceux de Laferrière qui évite de pencher vers l'essai en mettant la fiction de l'avant. Cette constatation peut également être faite à la lecture de *Figurations*, roman dans lequel les opinions de Mec sont les miennes, extériorisées, comme celles de Laferrière, sur un ton humoristique, ironique et parfois

grinçant, laissant toutefois de côté toute la subtilité et les nuances que l'on trouve dans les romans de l'académicien.

Laferrière sait manier les lettres de façon magistrale. Ainsi, il parvient à dire tellement en si peu de mots ; ce qui constitue sans l'ombre d'un doute l'un des plus grands apprentissages que j'ai pu faire en analysant ses romans et en rédigeant la partie « création » de ce mémoire : les phrases concises, rythmées et colorées qui font sa force évitent à l'auteur de sombrer dans de trop longues descriptions. Selon Laferrière, « le lecteur d'aujourd'hui n'a plus la patience de celui du siècle dernier, qui ne bénéficiait pas d'autant de propositions de loisirs³ ». Aujourd'hui, un livre a la télévision, le cinéma et l'Internet comme compétiteurs. La tâche s'en trouve énormément compliquée. Afin d'être en mesure d'intéresser un lectorat, le livre doit être resserré et divertissant, sinon le lecteur n'y trouvera aucun intérêt. Il doit le toucher, s'adresser directement à lui — ce que mon narrateur fait parfois — et le plonger dans une histoire qui lui offre certains points de repères en évitant à tout prix les détours et les phrases vides de sens.

Lors de la rédaction de *Figurations*, j'ai tenté d'appliquer cette règle d'or. Mon écriture s'est condensée par rapport à mes publications précédentes⁴, ce qui donne un second souffle à mes ambitions d'écrivain. Le vocabulaire plus imagé et spontané est perceptible autant dans la narration que dans les dialogues, nombreux, rappelant la forme de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Ce roman, contrairement à *L'Énigme du retour*, propose un langage populaire au détriment de la langue standardisée

³ *Idem*, *Journal d'un écrivain en pyjama*, Montréal, Mémoire d'encrier, Chronique, 2013, p. 51.

⁴ Samuel Sénéchal, *Le jour et la nuit*, Trois-Rivières, Les productions Désordre, 2012, 187 p.

Idem, *Les vies nouvelles*, Trois-Rivières, Les productions Désordre, 2014, 391 p.

qui est utilisée dans l'œuvre plus récente de Laferrière. Les abréviations, les mots parfois orduriers et les expressions populaires foisonnent, tout comme dans *Figurations* qui se permet quelques écarts de langage dont l'utilisation de certains jurons et d'abréviations ainsi que l'omission de la négation dans les dialogues articulés par Malis.

D'ailleurs, le premier roman de Laferrière répète, dans chaque titre de chapitre et à plusieurs occasions dans la narration, le mot « Nègre », expression utilisée afin d'identifier de façon péjorative les gens de race noire. J'ai décidé de reprendre ce procédé formel dans *Figurations* en mettant l'accent sur le mot « Frog » qui revient dans chacun des douze titres de chapitre. Ce terme, tout comme « Nègre », a une connotation négative et est utilisé par les anglophones nord-américains afin de montrer du doigt les francophones qui vivent sur le même territoire qu'eux.

D'autres éléments identifiables dans *Figurations* sont liés à mon analyse du premier roman de Laferrière. Par exemple, le personnage-narrateur, jamais nommé excepté sous le pseudonyme de « Mec », comporte certaines similitudes avec Vieux. En effet, le personnage-narrateur de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* a plusieurs identités telles que celles de l'intellectuel, de l'exilé, de minorité ethnique et de créateur. C'est autour de ces différentes identités que sa véritable personnalité se construit. Mec, mon personnage-narrateur, partage avec Vieux quelques identités. Il se présente lui aussi comme un intellectuel, puisqu'il est sur le point de terminer une Maîtrise en lettres. Il s'intéresse tout comme Vieux à la création littéraire et s'interroge sur sa démarche, sur son projet d'écriture, en plus de se questionner sur l'intérêt que porte

le peuple québécois à sa propre littérature, à sa culture qui semble écrasée par celle de nos voisins du sud. Il est, à sa façon, un exilé ayant quitté la ville de Montréal pour venir s'installer à Trois-Rivières, ce qui amène certaines comparaisons entre ces deux villes, un peu comme le fait Vieux en évoquant ses souvenirs d'Haïti qu'il compare à sa vie à Montréal. Enfin, Mec n'hésite pas à émettre des commentaires engagés sur la situation politique du Québec contemporain, sur la perte de l'identité québécoise et l'anglicisation de la Belle Province, alors que Vieux se consacre surtout à faire ce même genre d'interprétations à propos des inégalités entre son lieu de naissance et sa terre d'accueil. Dans les deux cas, l'engagement se vit au quotidien pour le personnage-narrateur qui n'existe que par la littérature et qui se sert de cette tribune fragile, mais libre, pour propulser son message.

Tout comme le personnage-narrateur mis en scène par Laferrière, Mec se plaît à regarder vivre les autres, à décrire ce qu'il voit, à s'interroger sur un monde dans lequel il ne semble vivre qu'à demi, mais qu'il prend la liberté de critiquer. Ce monde, autant dans *Figurations* que dans les romans de Laferrière, semble bien réel. Il est contemporain de l'écriture et offre aux lecteurs de nombreux repères géographiques (les Plaines d'Abraham, les Foufounes électriques, l'autoroute 40, la ville de Trois-Rivières, le bar universitaire La Chasse-Galerie, etc.). Conformément aux paradigmes autofictionnels, mon roman s'ancre dans un réalisme auquel tout lecteur québécois peut facilement s'identifier. Cela va tout à fait dans le sens des observations faites chez Laferrière, lui qui est d'avis que l'auteur « [...] n'est pas obligé de tout imaginer [...]. La réalité est à portée

de main, et c'est une usine à fictions. Cette réalité fabrique de la fiction qui produit à son tour de la réalité⁵ ».

Comme je l'ai déjà mentionné en introduction, une œuvre littéraire se doit d'essayer de changer le monde, de questionner et de pousser le lecteur à réfléchir, à être en accord ou non avec ce qu'il lit. C'est ce que fait Laferrière et ce que j'ai également tenté d'accomplir en écrivant *Figurations*. Le roman n'est qu'un prétexte au message que le lecteur y trouve. Ce phénomène a été décrit et analysé par Dominique Viart : ce qu'il a nommé « les fictions critiques⁶ », phénomène littéraire peu documenté auquel j'ai librement associé les deux romans de Laferrière qui forment mon corpus et qui pourrait également s'appliquer à mon roman. En effet, l'histoire présentée dans *Figurations* est mise à l'avant-plan et a pour but avoué de divertir le lecteur, tout en étant développée en fonction du message qui y est véhiculé.

L'autofiction, comme je crois l'avoir démontré en produisant ce mémoire, est un genre littéraire qui est tout à fait propice à l'engagement, qui donne à l'auteur une voix puissante, sincère, tout en permettant au lecteur de s'identifier au personnage-narrateur, de bien saisir ses propos. En introduction, j'expliquais à quel point le genre autofictionnel m'a redonné le goût de lire, a permis de me réorienter vers les études littéraires. Ici, je me

⁵ Dany Laferrière, *op. cit.*, p. 171.

⁶ Dominique Viart, « Fictions critiques : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey, Jérôme Meizoz, dir., *Formes de l'engagement littéraire : 15^e – 21^e siècles*, Lausanne, Antipodes, Collection « Littérature, culture, société », 2006, p. 185.

dois de réaffirmer ce fait, en y ajoutant que la possibilité d'écrire des textes de fiction engagés à la première personne nourrit de plus en plus mon besoin d'écrire.

Enfin, pour mettre un point final à ce travail de recherche et de création qui fut long, mais ô combien enrichissant, je ne peux passer sous le silence une très belle citation de Laferrière tirée de son recueil de réflexions sur la création littéraire auquel je me suis référé pour la seconde partie de ce mémoire : « Un livre n'est pas terminé tant que vous n'avez pas commencé le prochain⁷ ».

⁷ Dany Laferrière, *op. cit.*, p. 300.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

LAFERRIÈRE, Dany, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* [1985], Montréal, Éditions Archambault, 2007, 175 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

Sources secondaires

BARBICHE, Jean-Paul, dir., *Littérature et ordre social*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 1999, 347 p.

BAUDE, Michel, *Le Moi à venir*, Paris, Klincksieck, 1993, 276 p.

BECKER, Howard S., *Comment parler de la société ? Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, Repères, 2009, 316 p.

BELLEAU, André, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, Visées critiques, 1999, 229 p.

BERTAUX, Daniel, *Le récit de vie*, Paris, A. Collin, 2010, 126 p.

BLANCKEMAN, Bruno, « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel », *Cahiers de recherche sociologique*, 1996, n° 26, p. 103-113.

BOUAZIS, Charles, *Littérarité et société : théorie d'un modèle du fonctionnement littéraire*, Tours, Mame, 1972, 253 p.

BURGELIN, Claude, Isabelle Grell, Roger-Yves Roche, dir., *Autofiction(s) : colloque de Cerisy 2008*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, 524 p.

CHIANTARETTO, Jean-François, éd., *Écriture de soi, écriture de l'histoire*, Paris, In Press, Réflexions du temps présent, 1997, 206 p.

CHIANTARETTO, Jean-François, Régine Robin, dir., *Témoignage et écriture de l'histoire : décade de Cerisy 21-31 juillet 2001*, Paris, l'Harmattan, 2003, 480 p.

COLLÈS, Luc, Jean-Louis Dufays, *Le récit de vie*, Bruxelles, Didier Hatier, Séquences, 1989, 87 p.

COLONNA, Vincent, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, 250 p.

DENIS, Benoît, *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*, Paris, Éditions du Seuil, Points, 2000, 316 p.

DION, Robert, Frances Fortier, *Écrire l'écrivain : formes contemporaines de la vie d'auteur*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Espace littéraire, 2010, 191 p.

DOUBROVSKY, Serge, *Fils*, Paris, Galilée, 1977, 469 p.

DOUBROVSKY, Serge, *L'Après-vivre*, Paris, Grasset, 1994, 412 p.

DUBOIS, Richard, *Intellectuel : une identité incertaine*, Montréal, Fides, 1998, 79 p.

DUPONT, Caroline, *L'imagination biographique et critique : variations inventives et herméneutiques de la biographie d'écrivain*, Montréal, Nota Bene, Littérature, 2006, 209 p.

DVORAK, Marta, dir., *La création biographique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997, 315 p.

FOREST, Philippe, *Le roman, le Je*, Nantes, Pleins Feux, 2001, 89 p.

FOREST, Philippe, Claude Gaugain, dir., *Les romans du Je*, Nantes, Pleins Feux, Horizons Comparatistes, 2001, 489 p.

GASPARINI, Philippe, « Autofiction vs autobiographie », *Tangence*, 2011, n° 97, p. 11-24.

GASPARINI, Philippe, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 2004, 393 p.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 1972, 285 p.

GUIGOT, André, *L'engagement des intellectuels au 20^e siècle*, Toulouse, Éditions Milan, 2003, 63 p.

HAREL, Simon, *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*, Montréal, VLB, Soi et l'autre, 2006, 124 p.

HAREL, Simon, *Le récit de soi*, Montréal, XYZ, Théorie et littérature, 1997, 250 p.

HAREL, Simon, Alexandre Jacques, Stéphanie St-Amant, dir., *Le cabinet d'autofictions*, Montréal, UQAM, Cahiers du Célat, 2000, 217 p.

HOTTE, Lucie, dir., *La problématique de l'identité dans la littérature francophone du Canada et d'ailleurs*, Ottawa, Nordir, 1994, 152 p.

HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, 154 p.

JEANNELLE, Jean-Louis, Catherine Viollet, dir., *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, Au cœur des textes, 2007, 262 p.

JOUHAUD, Christian, Dinah Ribard, Nicolas Schapira, *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 2009, 405 p.

KAEMPFER, Jean, Sonya Florey, Jérôme Meizoz, dir., *Formes de l'engagement littéraire : 15^e – 21^e siècles*, Lausanne, Antipodes, Collection « Littérature, culture, société », 2006, 281 p.

KOHLHAUER, Michael, dir., *Fictions de l'Histoire : écriture et représentations de l'Histoire dans la littérature et les arts*, Savoie, Université de Savoie, 2011, 263 p.

LABRECQUE, Marie, « Écrire à la première personne : et moi, et moi, et moi », *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, 2005, vol. 2, n° 1, p. 18-26.

LAFERRIÈRE, Dany, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, Boréal, 2012, 208 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *J'écris comme je vis : entretien avec Bernard Magnier*, Québec, Lanctôt, 2000, 247 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *Je suis un écrivain japonais*, Montréal, Boréal, 2008, 262 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *Journal d'un écrivain en pyjama*, Montréal, Mémoire d'encrier, Chronique, 2013, 319 p.

LAINÉ, Alex, *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris, Desclée de Brouwer, Sociologie clinique, 1998, 276 p.

LECARME, Jacques, Éliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin / Masson, 1997, 313 p.

LEDUC, Victor, dir., *Fonctions des intellectuels*, Paris, Nouvelles Éditions Rationalistes, 1985, 152 p.

LEJEUNE, Philippe, *Les brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 1998, 426 p.

LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Éditions du Seuil, Poétique, 1980, 332 p.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p.

LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *L'illusion politique au 20^e siècle*, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales, 1999, 415 p.

MARIN, Louis, *L'écriture de soi*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 167 p.

MARTEL, Jacinthe, *Les marges de l'œuvre*, Québec, Nota Bene, Séminaires, 2012, 175 p.

MATHIS-MOSER, Ursula, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, Les champs de la culture, 2003, 338 p.

MATTIUSSI, Laurent, *Fictions de l'ipséité : essai sur l'invention narrative de soi*, Genève, Droz, 2002, 340 p.

MCMILLAN, Gilles, « Dany Laferrière, *L'Énigme du retour* : roman du désastre et du recommencement », *À bâbord*, avril / mai 2010, n° 34, <http://www.ababord.org/spip.php?article1027> > (page consultée le 21 mars 2013).

MERTENS, Pierre, *À propos de l'engagement littéraire*, Montréal, Lux, Lettres libres, 2002, 54 p.

MILLION-LAJOINIE, Marie-Madelaine, *Reconstruire son identité par le récit de vie*, Paris / Montréal, L'Harmattan, Logiques sociales, 1999, 158 p.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, Documents, 2007, 152 p.

PANKOW, Gisela, *L'homme et son espace vécu*, Paris, Aubier, 1986, 187 p.

PATTERSON, Janet M., *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, Littératures, 2004, 238 p.

PELLETIER, Jacques, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB, Essais critiques, 1994, 446 p.

PELLETIER, Jacques, *Situation de l'intellectuel critique : la leçon de Broch*, Montréal, XYZ, Documents, 1997, 227 p.

PINEAU, Gaston, Jean-Louis Le Grand, *Les histoires de vie*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1993, 127 p.

POIRIER, Jacques, *Écriture de soi et lecture de l'autre*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2002, 221 p.

POULIN, Isabelle, Jérôme Roger, dir., *Le lecteur engagé : critique – enseignement – politique*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, Modernités, 2007, 248 p.

PRUD'HOMME, Nathalie, *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec : Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone*, Québec, Nota Bene, Études, 2002, 173 p.

PRYZCHODNIAK, Zbigniew, Gisèle Séginger, dir., *Fiction et histoire*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2011, 303 p.

ROBIN, Régine, « Les champs littéraires sont-ils désespérément monolingues ? Les écritures migrantes », dans Anne de Vaucher Gravili, dir., *D'autres rêves, les écritures migrantes au Québec*, Venise, Supernova Edizioni, 2000, 185 p.

ROBIN, Régine, *Le Golem de l'écriture : de l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ, Théorie et littérature, 1997, 302 p.

RONCERAY, Hubert de, Bertrand Wildrid, *Sociologie du fait haïtien*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1979, 270 p.

SAID, Edward W., *Des intellectuels et du Pouvoir*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 1996, 139 p.

SARTRE, Jean-Paul, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998, 60 p.

SAYRE, Robert, *La sociologie de la littérature : histoire, problématique, synthèse critique*, Paris, L'Harmattan, Littérature et société, 2011, 247 p.

STEELE, Larry, dir., Sophie Beulé, Joëlle Cauville, *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord : actes du colloque tenu à Halifax les 18 et 19 octobre 2002*, Ottawa, Nordir, Roger-Bernard, 2005, 164 p.

TÉTART, Philippe, *Petite histoire des historiens*, Paris, Armand Colin, Synthèse, 1998, 95 p.

THÉORET, France, *Écrits au noir*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2009, 167 p.

TREMBLAY, Gérald, *Récit de vie, autobiographie et autofiction : comment l'auteur personnage évolue-t-il entre la vérité du « je » et la fiction romanesque ?*, M. A., (études littéraires), Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 2010, 127 p.

VASILE, Benjamin, *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*, Paris, L'Harmattan, 2008, 285 p.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 349 p.

ZANONE, Damien, *L'autobiographie*, Paris, Ellipses, 1996, 118 p.

ZUFFEREY, Joël, dir., *L'autofiction : variations génériques et discursives*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, Au cœur des textes, 2012, 192 p.